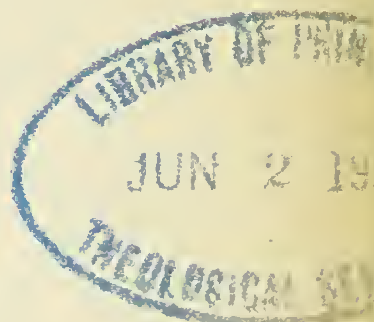
LE FOLK-LORE

DU POITOU

PAR

LÉON PINEAU



AVEC NOTES ET INDEX



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1892

A

M. J.-A. HILD

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS

Hommage.

L. P.



PRÉFACE



« C'étaient les mêmes personnages et la même aventure : seulement, la conteuse donnait, sans le savoir, à son récit les teintes de l'air qu'elle avait si longtemps respiré et de la terre qui l'avait nourrie. »

Anat. FRANCE.

ENCOURAGÉ par l'accueil fait aux « Contes populaires du Poitou » à continuer ma glane aux champs de la tradition orale dans cette province, j'en offre le résultat au public en ce deuxième recueil. J'y ai tenu compte, autant que je l'ai pu, des observations que la critique m'a adressées, et j'ai suivi, de mon mieux, les conseils qu'elle a bien voulu me donner.

Il aura, en tous les cas, un avantage sur le premier : celui d'être plus varié. Il contient, outre des contes, un assez grand nombre de chansons, des coutumes, des superstitions : toutes miettes de folk-lore.

Il résume la vie intime du paysan poitevin.

Cette vie, qui à l'indifférent semble si grossière, je voudrais qu'il contribuât à montrer combien, du berceau à la tombe, elle renferme de profonde poésie !

C'est d'abord à quelque berceuse, monotone, mais à laquelle, antique déjà, se sont endormis les anciens, qu'à son tour le nouveau-né s'endort ; puis, un peu plus tard, le grand-père l'amuse : de sa vieille main osseuse, doucement, bien doucement, il caresse la petite main de l'enfant :

Minet, Minet,
D'où viens-tu ?

Et l'enfant, heureux, éclate de rire au chatouillement de la fin, quand le minet a mangé la fameuse croûte de pâté ; ou bien, à cheval sur ses genoux, il le fait sauter :

A Paris, Paris,
Sur mon cheval gris ;
A Poitiers, Poitiers,
Chercher d' la miche
Et des souliers !

Et peu à peu sa petite intelligence se développe. Surtout, il aime les récits merveilleux de ces deux petits qui, égarés dans les bois par leur père, s'en vont frapper à la porte du diable, à la poursuite duquel ils n'échappent, le lendemain, que grâce à l'intervention de la Sainte Vierge ou d'une fée ; il compatit aux aventures de la petite protière, pauvre fille, qui, à la poursuite du bonheur qu'elle a laissé s'échapper, use « robe de fer et souliers d'acier » avant de le retrouver.

Il rit, et de quel cœur ! des bons tours que le renard joue au loup : car il est railleur, notre paysan, et railleur souvent très mordant. Nul ne relève avec plus d'esprit les défauts du prochain, surtout si celui-ci est d'une condition plus élevée. Dans les contes, c'est le curé qu'il aime principalement à dauber. Il semble qu'il a contre lui une secrète rancune : trop souvent, sans doute, revenant du travail avant l'heure, il

l'a trouvé chez lui, tenant compagnie à la « bourgeoise ». Il se venge en le faisant danser au milieu des ronces au son d'une flûte enchantée — ou, quelquefois, d'une façon plus cruelle.

Tout cela se dit, le soir, aux veillées : hommes, femmes et enfants assis autour du feu, devant la grande cheminée.

Ne recherchez pas si tel conte est original, bien composé et ne contient point de redites ; si telle farce, assaisonnée d'un sel trop gaulois, n'est pas sortie des bornes de la décence : demandez-vous seulement s'ils ont fait pleurer ou rire.

Mieux encore que les contes, les chansons reflètent cette vie intime du peuple : c'est vraiment là qu'il met toute son âme.

Cette âme, simple et si naïve, nous la voyons éclore avec les premières rondes ; puis, la fleur s'ouvre : l'amour y entre ; elle en déborde.

Le jeune paysan, qu'il aille, le soir, à « la veille » ou en revienne, s'étant mis en voix par quelques youhouhou bien poussés, chante à la nuit ses espoirs et ses regrets, ses conquêtes et les mépris aussi dont il a

été l'objet ; mais de ceux-ci il se console vite d'ordinaire : il est pratique. Si la brune le repousse, il fera la cour à la blonde, ayant composé sur l'infidèle quelque malin couplet.

Car on compose encore, dans nos campagnes. Des chefs-d'œuvre ? Je ne saurais le dire. Mais j'ai vu des jeunes gens, sans instruction, sachant tout juste lire, à peine écrire, « faire une chanson », généralement satirique : ils coulaient de nouvelles paroles, de circonstance, dans le moule d'une chanson plus ancienne.

De son côté, la jeune fille aux champs, en attendant que le valet Pierre lui apporte son déjeûner,

O mon valet,
Mes p'tits gorets,
Mes mignons, lolaire
Loderelairelo
Derelololairelolo !

égaie les longues heures de solitude par ses ballades et ses refrains d'amour. Elle chante le chasseur, « le beau chasseur, à la chasse de la caille ou du pigeon ramier » qui l'a laissée sortir du bois, et « le gentilhomme s'y rendant de l'armée » ;

Il descend de chevau, va s'asseoir auprès d'elle.
La belle était rusée, s'est mise à tant pleurer :
« Ayez pitié de ma blanche coiffure !
Je vas aller la quitter, je reviendrai de suite. »

Le gentilhomme, après une vaine attente, jure que, « si jamais il la trouve, la belle, parmi ces bois, il n'en aura pas pitié de sa blanche coiffure ! »

Pourtant, une fois, elle s'est approchée : il a voulu l'embrasser,

Cent louis d'or il lui donne.

Malgré cela, c'est encore son berger qui a ses préférences ; c'est à lui qu'elle pense sans cesse, avec lui qu'elle veut se marier. En vain, tout, jusqu'aux petits oiseaux qui chantent là-haut, sur la montagne, la met en garde contre le mariage : il lui faut un mari. Telle qui pour un joli tablier ni pour une jolie robe, pour une jolie « coueffe » ni pour une paire de souliers ne veut filer, pour un amant :

Ma mère, ma mère, i filerai tant
Que les doigts m'en tomberant !

A peine elle l'a, ce mari, qu'elle s'en repent :

Déjà mal mariée, déjà,
Déjà mal mariée !

Alors les soucis arrivent et la misère souvent avec les enfants, les maladies : et ce sont des voyages aux bons saints du pays, des pratiques païennes auprès de toutes les fontaines pour obtenir la guérison !

Et si Dieu et les saints sont impuissants, il reste le « devin ».

Le paysan poitevin, en effet, est extrêmement superstitieux. Lui, que l'on dit si religieux, il raille sans vergogne son curé ; mais il n'a que du respect pour le culte des fontaines et des pierres : restes du paganisme romain, souvenirs de la mythologie germanique, échos lointains du vieux monde celtique.

Il tient à tout ce passé de croyances par mille racines, enchevêtrées en son âme, et que les siècles n'ont pu extirper. Le paganisme, chêne puissant, a été abattu, mais la souche est restée dans le sol, et mille rejetons en sont sortis : coutumes de toutes sortes, explications des phénomènes physi-

ques, interprétations, toutes originales, des voix de la nature.

Partout, dans nos campagnes, à certaines époques de l'année, nous rencontrons, encore vivaces, de poétiques traditions dont quelques-unes remontent aux plus hautes antiquités de la race indo-européenne : le carnaval, le 1er mai, la grande fête du soleil à la Saint-Jean. C'est que « lorsque les Celtes, qui paraissent avoir quitté les premiers la patrie, se séparèrent de leurs frères, les premières impressions religieuses s'étaient déjà traduites par des mythes communs à la race entière ; déjà un fond assez étendu de connaissances, de croyances et de coutumes avait été transmis par les générations successives. Les Celtes emportèrent avec eux cet héritage, et, une fois établis dans leurs nouvelles demeures, le développèrent à leur façon. Ils peuplèrent de leurs divinités nos cieux, nos bois et nos fontaines ; ils redirent en les modifiant les mythes et les récits qu'ils avaient appris au berceau, ils conservèrent un grand nombre des usages et des superstitions de la patrie première.

Ces traces, il faut les chercher dans les croyances, les usages, les récits qui, après

tant de siècles, vivent encore dans nos campagnes. » *Gaston Paris.*

Et ce sont ces traces que j'ai voulu poursuivre ; ce sont ces croyances, ces usages et ces récits que j'ai partout cherchés.

Tous, je les ai de source.

A part quelques communications que je dois à l'obligeance de MM. Pactat et Lefort, instituteurs à Lussac et à Mazerolles — et dont je suis heureux de les remercier encore une fois — je tiens le reste : contes, chansons et coutumes directement du peuple. Ce sont tous gens du pays, habitants des bords de la Vienne, dans cette partie de la vallée comprise entre Chauvigny et l'Isle-Jourdain cultivateurs et ouvriers, la plupart absolument illettrés, qui m'ont dit ou chanté la matière de ce livre.

Fidèle à mon principe, je n'ai rien changé à leurs paroles : dût ce parler campagnard avoir encore le malheur de déplaire à la vieille fée du Poitou, la noble Mélusine ! J'estime qu'en littérature populaire, plus que partout ailleurs, la forme est inséparable du fond. Nous n'avons pas le droit,

dans notre enquête, de prendre l'un et de négliger l'autre.

Cependant, mais à mon très grand regret, j'ai omis dans les chansons, d'aucuns diraient ce qui en est l'âme ; en tous les cas, ce qui leur donne des ailes : les airs. Incapable de les fixer, j'ai dû laisser s'envoler maints joyeux « retintons », comme les appelle le vieux père Jeantounet, cet ancien « cornaramuseux » à la verve si gaillarde. Peut-être ne seront-ils pourtant pas tous perdus !

Je dois, à propos de ces chansons, une autre explication : l'embarras dans lequel m'a mis le précieux recueil de M. Bujeaud. Il m'a fallu exclure du mien quantité des plus jolies choses que j'aie entendues parce-que M. Bujeaud les avaient données avant moi ; je n'ai conservé, ayant de la ressemblance avec les siennes, que celles qui en différaient soit par le sens général, soit par quelque couplet caractéristique qu'il m'a paru intéressant de faire connaître : et, en ce cas, sauf oubli, je renvoie aux *Chants et Chansons populaires des provinces de l'Ouest*.

Et maintenant, ce « Folk-lore », que

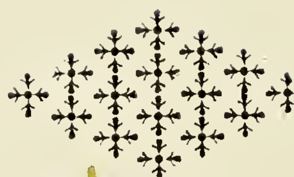
j'aurais désiré plus complet et auquel j'ai essayé d'ajouter quelque intérêt par un certain nombre de notes de traditions comparées, je l'ai recueilli dans un double but : faire connaître, c'est-à-dire aimer le paysan de notre chère province, et apporter ma pierre, moi, dernier ouvrier, au monument que, de toutes parts, on élève à la littérature orale populaire.

Puisse-t-elle, sous les auspices d'une respectueuse amitié, trouver une place, pas trop indigne, auprès du granit breton!

Léon PINEAU

Tours, le 3 juin 1892.





PREMIÈRE PARTIE

CONTES ET LÉGENDES





A.

CONTES MERVEILLEUX

I

LES NEUF FRÈRES

Il y avait une fois une femme qui avait neuf garçons; et puis, elle était prête à en avoir un autre. Ils étaient si las d'avoir des garçons, ils ont dit, au moment qu'elle s'est trouvée malade, ils ont dit à leurs enfants, ils les avaient tous envoyés travailler :

— Quand vous reviendrez des champs, si vous trouvez une piarde [1] dessus le fumier, vous rentrerez à la maison; et puis, au contraire, si

1. Piarde, espèce de pioche.

c'est une quenouille, vous vous en irez ben loin, qu'on ne vous voie jamais!

Et puis, ol était une quenouille; et ils se sont en allés si loin, qu'enfin jamais on ne les a vus.

Et, quand la fille a été grande, tout le monde lui disait :

— Petite chétie, t'es ben la cause que t'avais neuf si jolis frères qui ont quitté le pays!

Et elle a dit :

— Hé ben! puisqu'ol est comme ça, i m'en vas m'en aller si loin, jusqu'à ce qu' i les aie trouvés!

Et puis, elle s'est en allée les retrouver. Et, quand elle les a eu retrouvés, elle leur a raconté qu'enfin elle était leur sœur. Ils s'en allaient, chacun leur tour, travailler; et, chacun leur tour, ils faisaient la cuisine; et puis, ils faisaient la soupe dans chacun une écuelle. Et puis, il l'a fait cacher. Quand les autres ont été rendus, ils lui demandaient ce qu'il avait fait de son écuelle, pourquoi il ne mangeait pas la soupe. Et puis, il disait qu'enfin il la gardait pour quelqu'un qu'il cachait. Et puis, quand ils ont eu tous mangé la soupe, ils l'ont fait venir; et il leur a dit que c'était leur sœur. Ils étaient bien contents d'avoir leur sœur; et ils ont dit : tout le monde ira travailler; et puis, que la sœur ferait le ménage et la cuisine. Et puis, ils

lui ont donné un petit chien. Ils lui ont dit que tout ce qu'elle mangerait, qu'il ne fallait pas qu'elle oublie d'en donner à son petit chien, parce qu'elle avait le démon pour voisin et que si elle mangeait quelque chose sans son petit chien, qu'il pisserait sur son feu, et qu'il faudrait qu'elle aille en chercher chez le démon, après.

Et puis, en balayant la place, elle a trouvé une noisette, et elle l'a mangée sans son petit chien; et, bien vite, son petit chien a été pisser sur son feu, et puis, il l'a éteint, il l'a tué. Elle a été chercher du feu chez le démon. Il n'y avait que sa femme; elle a dit qu'elle voulait bien lui en donner, mais qu'il fallait qu'elle se dépêche bien vite : parce que mon homme mange le monde.

Et puis, elle se dépêchait bien vite; mais il l'a attrapée sur le seuil de sa porte. Il lui a demandé ce qu'elle aimait mieux : lui donner un de ses cheveux ou son petit doigt à sucer tous les matins sous la porte.

Tous les matins, il arrivait :

— Finon-Finette, apporte ton doigt! Finon-Finette, apporte ton doigt!

Et puis, tous les jours, on la voyait dessécher; elle fondait comme le beurre au soleil. Et ses frères, tous les jours, lui demandaient :

— Mais qu'as-tu donc? Est-ce que t'es malade?

Ils étaient si contents d'avoir cette sœur! Ils lui demandaient si c'était qu'elle ne pouvait pas s'accoutumer avec eux. Elle leur disait que si, qu'enfin elle était ben accoutumée, qu'elle ne s'ennuyait point avec eux. Et puis, ils lui ont dit :

— C'est que t'es malade, ou que t'as mangé quelque chose sans ton chien?

Et, à la force, elle a fini par dire qu'ol était qu'elle avait mangé une noisette sans son petit chien.

Et puis, il a dit :

— Attends! qu'il a dit, i vas rester là, moi, i vas ben l'attraper! Tu vas te cacher, et puis, moi, je vas rester là!

Et, le matin, il est venu :

— Finon-Finette, apporte ton doigt! Finon-Finette, apporte ton doigt!

Et puis, lui, lui disait :

— Mais, i n' peux pas, moi, t' allonge pas ton cou assez long. Allonge donc ton cou, si tu veux!

Et, à force d'allonger son cou, lui, il avait une serpe, il lui a coupé son cou.

Et après, quand il a été guéri, il s'est habillé en joli monsieur, et il est allé voir leur sœur pour se marier avec elle. Mais elle n'en voulait pas; elle voulait rester avec ses frères. Et puis, ses frères l'encourageaient : enfin, faut

ben que tu te maries avec ce monsieur! Et enfin, à force de la prier, elle s'est mariée pour faire plaisir à ses frères.

Quelque temps après, il a dit qu'il avait un voyage à faire, et puis, qu'il ne fallait pas qu'elle s'ennuie; qu'il fallait qu'elle fasse venir ses frères. Et puis, après qu'il a été parti, elle était bien contente avec ses frères; elle les a promenés partout, dans toutes les chambres; et, là, elle a dit à ses frères qu'il y avait une chambre qu'il lui avait défendu d'ouvrir. Et ses frères ont été les premiers à savoir ce qu'il y avait dans la chambre. Et puis, elle et ses frères ont ouvert la chambre, et là ils ont vu tout plein de têtes de femmes. Et elle était bien ennuyée, pardi! Mais ses frères ont dit :

— Il ne faut pas que tu te désoles; nous te laisserons pas; nous allons rester avec toi!

Et puis, quand il a été rendu de son voyage, ils lui ont dit qu'ils étaient bien contents de lui voir un si bel appartement, qu'ils voulaient se promener avec lui dans toutes les chambres. Et il les a bien promenés; il n'y a que dans celle-là qu'il ne voulait pas les faire rentrer. Et eux, ils lui disaient qu'ils voulaient y rentrer. Et puis, à la force de le prier, il les a fait rentrer, et ils se sont bien étonnés enfin, en disant qu'ils le croyaient bien comme il faut, de voir toutes ces femmes, là, toutes ces têtes!

Et puis, il a dit que c'étaient de mauvaises femmes; qu'il ne voulait pas en faire autant à leur sœur.

Il y a un de ses frères qui lui a demandé comment il faisait pour leur couper la tête, comme ça. Et il a dit :

— Hé bien, vous pouvez bien mettre votre tête pour nous faire voir comme vous faites!

Et puis, ils lui ont coupé la tête. Et puis, elle a resté, après, bien contente, avec ses frères [1].

Conté par Cécile Compaing, de l'Age-Boutrie d'Adriers.

1. Cf. Grimm : Die zwœlf Brüder.





II

LA MAISON AUX FUSEAUX ROUGES

C'ÉTAIT un homme qui avait deux petits enfants; et puis, leur tante lui dit :

— Emmène-moi donc les petits ben loin, ben loin, qu' i ne les voie jamais!

Et puis, il les prit, le lendemain matin :

— Ah! ne dis donc rien, va, i les emmènerai si loin, si loin, que nous ne les verrons jamais!

Ils ont pris de la cendre pour marquer leur chemin; ils ont reconnu leur chemin.

Et puis, le lendemain matin, la tante disait, elle :

— Ah! si les petits étaient là, ils mangeraient ben de la soupe à la citrouille, là!

Et puis, ils dirent :

— Ah! ma pauvre tante, ne sons ben là! N'en mangerions ben!

Elle lui dit :

— Ah! tu devais tant les emmener si loin, si loin! Les voilà déjà!

Et puis, il lui dit :

— Ah! ne dis donc rien, va, demain matin, i les emmènerai si loin, ils ne retourneront jamais!

Et puis, ils ont pris de la senisse [1] pour marquer leur chemin; les petits oiseaux l'ont mangée; ils n'ont jamais pu trouver leur chemin.

Et la nuit s'approchait. La petite fille a dit à son frère :

— Monte donc sur un chêne, pour voir si tu verras des maisons!

Il lui dit :

— Ah! ma pauvre sœur, i en vois ben deux : l'une qu'est couverte de fuseaux rouges, l'autre de fiente de poule.

Et ils ont été dans la maison des fuseaux rouges. Ils ont demandé à loger; et puis, la femme leur a dit qu'elle ne voulait pas les loger, parce que son mari les mangerait. Elle les a logés tout de même. Il arriva, lui, il vint, le soir. Il commença par dire :

— Ah! femme, femme, femme, que ça sent la viande fraîche ici!

— Ah! qu'elle dit, ol est notre chatte qui a achatonné!

— Ah! pas ça, pas ça!

1. Senisse, graine de foin naturel.

— Ah! c'est notre vache qui est avêlée!

— Point ça, point ça!

— Ah! c'est la treue qu'est agoronnée!

— Ah! point ça, point ça! qu'il disait. Femme, femme, oh! que ça sent la viande fraîche ici!

— Ah! qu'elle dit, i t'ou dirais ben, mais tu les mangerais!

Et puis, il lui dit :

— Non, non, non! qu'il lui dit.

— C'est deux petits qui sont venus pour loger!

Et puis, il lui dit :

— Il y en a un pour mon souper, l'autre pour mon déjeuner!

Les petits, qui étaient couchés, entendaient ça; et puis, il dirent, parce qu'il en avait deux, lui aussi : Changeons de bague et de place! Changeons de bague et de place!

Et puis, il a mangé les deux siens. Le premier qu'il a mangé lui disait :

— Papa, tu me manges!

— Non, non, non! Je ne suis pas ton père!

Et puis, le lendemain, ils firent du pain; et puis, la petite :

— Ah ! c'est pas de même que mon père faisait, qu'elle dit; pour voir si le four était chaud, lui, rentrait dedans.

Quand il a été rentré dans le four, elle a allumé le feu.

Et puis, elle s'en allait à la font. Elle a trouvé la Sainte Vierge, qui était sa marraine; et puis, elle lui a dit :

— Ah, ma chère marraine, i suis ben ennuyée; i ai fait rentrer le diable dans le four, et puis il nous galope à c't' heure!

Et puis, elle lui dit :

— Attends, attends! i m'en vas étendre mon drap, et puis i te ferai passer.

Et puis, elle lui a dit :

— Il ne faudra pas laisser boire ton frère à la première font, ni à la deuxième.

Et puis, le diable est venu; il lui a dit :

— Femme, femme, n'as-tu pas vu passer deux petits là?

Et puis, elle a dit :

— Qué que tu dis? Tu dis que je ne suis pas ben coiffée?

— Point ça, point ça! qu'il disait, lui. N'as-tu pas vu passer deux petits là?

Et puis, elle lui dit :

— Ah, oui ben! qu'elle dit. J'ai étendu mon linceul, i les ai fait passer dessus.

Et puis elle étendit son linceul, mais elle le fit tomber dedans. Et, cette petite fille, elle est venue à se marier; et puis, elle ne voulait pas se marier pour l'amour de son petit frère qui était un petit agneau; elle disait qu'il ne serait pas heureux.

Et puis, un jour, son mari s'en allait au régiment ; et cette vieille servante qu'ils avaient, elle lui écrivit qu'elle n'était pas sage, qu'elle avait eu un enfant, que ce n'était pas le sien.

Et puis, un jour, elle tirait de l'eau au puits, et la vieille, elle, a poussé la jeune femme dans le puits. Et puis, son mari a venu, après. Un jour, la vieille, elle, disait qu'elle voulait manger ce petit agneau ; et puis, lui, faisait le tour du puits ; les domestiques le couraient ; il disait :

— Sœur, sœur, les valets de ton mari, ils voudraient m'attraper !

Et puis, elle lui disait :

— Frère, frère, je ne peux pas les empêcher !

Les domestiques ont dit au monsieur :

— Ah, monsieur, si vous entendiez ce qu'on dit dans le puits, vous laisseriez le petit agneau !

Le monsieur a regardé dans le puits ; et puis, il a vu sa femme qui était assise dans un fauteuil ; elle tenait son petit sur ses genoux.

Et puis, ils ont fait brûler la vieille, après [1].

Conté par Cécile Compaing.

1. Cf. Grimm ; Hærsel und Grethel. — Henry Carnoy, *Litt. orale de la Picardie :* Les trois frères et le géant, p. 245 ; Courtillon-Courtillette, p. 252.





III

BARBE-BLEUE

Une fois, il y avait une femme qui avait huit enfants, huit garçons; et puis, elle eut une fille; elle mit la Sainte Vierge marraine.

Ses frères qui s'avaient en allé travailler bien loin, quand elle fut grande, un jour, elle demande à sa marraine le chemin pour aller trouver ses frères. Sa marraine la fit passer sous une roche; et puis, elle alla trouver la maison où ses frères mangeaient, et elle leur faisait la soupe, de quoi manger.

Un jour, il y en a un qui dit : Faut toujours bien qu'i sache qui qui fait ça! Et puis il reste à la maison, et la fille vient pour tailler la soupe. Il l'attrape pour lui demander qui elle était. Elle lui dit qu'elle était leur sœur. Alors elle resta dans la maison.

Il y avait un monsieur qui demeurait au côté; il venait la fréquenter. Et puis, à la fin, ils se sont mariés.

Un jour, qu'il allait à la chasse, il lui donna ses clefs. Il lui dit :

— Tu sais, tu ne regarderas pas dans cette chambre-là, ou bien tu seras battue!

Et puis elle, qui était bien curieuse, regarda dans la chambre. La clef tomba dans du sang. Elle avait beau la frotter, l'essuyer; il y avait toujours du sang.

Le soir, son mari arrive et lui demande ses clefs. Elle ne lui donnait pas celle-là, pardié! qui avait du sang.

Qu'il dit :

— Où qu'ol est l'autre, donc? O y en a ben une autre?

A la fin, elle a fini par lui donner. Et puis, il lui a dit de monter dans sa chambre, s'habiller dans ses plus belles affaires.

Et puis, elle avait un petit chien; elle fit une lettre bien vite, la mit dans le cou à son petit chien et l'envoya à ses frères.

Et Barbe-Bleue lui dit :

— Es-tu prête, la Belle?

— Non, non, pas encore! J'ai encore mes bottines à prendre.

Et elle fit monter sa servante à la fenêtre; elle dit :

— Regarde donc voir si tu ne vois pas venir mes frères !

Elle lui répondit :

— Je vois trois ou quatre cavaliers qui font voler la poussière.

Il lui crie :

— Es-tu prête, la Belle ?

— Oui, oui, oui !

Et puis, au même moment, il entendit frapper à la porte.

Ils rentrèrent à la maison ; et puis, lui, dit :

— Ah, si vous n'aviez pas arrivé, nous allions aller faire une promenade, votre sœur et moi ! Puisque vous êtes rendus, nous allons dîner, nous nous promènerons après.

Après dîner, il les promène dans toutes ses chambres. Il y en avait une petite, il ne voulait pas ouvrir la porte. Qu'il dit :

— Je ne veux pas que nous rentrons là ; c'est là où l'on met le linge sale, c'est pas bien propre !

Ils l'on fait ouvrir la porte par force ; et puis, là, il y avait tout plein de têtes de femmes là qui étaient collées au mur, et puis du sang. Ils lui ont demandé qu'est-ce que c'était tout ça. Lui, a dit que c'étaient des voleurs qui venaient pour le voler, qu'il leur avait coupé la tête. Ils lui ont demandé comment on faisait, de leur faire voir.

— Ah, qu'il dit, j'ai fait comme ça !

Il mit sa tête dessous. Et puis eux, lâchèrent le couteau, et sa tête sauta avec les autres.

Et ils ont tous vécu bien heureux dans le château [1].

Conté par Delphin Baudin, qui l'a appris de son grand-père.

1. Cf. Paul Sébillot, *Litt. or. de la Haute-Bretagne :* Barbe-Rouge, p. 41.





IV

LES SOULIERS D'ACIER

C'ÉTAIT un homme qui avait trois filles. Il allait à la foire; et puis, il leur demanda qu'est-ce qu'il fallait qu'il leur apporte. Il y en a une qui a dit, qu'elle voulait une jolie robe; et puis l'autre, qu'elle voulait une jolie coiffe que le soleil sisse (soit) dedans. Et puis, après ça, il demandait à l'autre qu'est-ce qu'elle voulait. Elle a dit qu'elle ne voulait rien; elle lui a dit de lui apporter une rose. Il a bien pensé à la robe et à la belle coiffe; et puis, il n'a pas pensé à la rose. En arrivant, il a rencontré un jardin qui avait de belles roses; et puis, il a sauté dans le jardin pour en prendre une. Il s'est trouvé un petit chien. Et puis, il lui a dit que s'il ne voulait pas lui promettre de lui donner sa fille en mariage, qu'il le mangerait.

Et puis, le lendemain matin, le petit chien cognait à la porte; et puis, il disait à sa fille d'aller voir à la porte qui qui cognait. Elle lui dit :

— Ah, papa, c'est un petit chien qui mange les rougés (os) !

Et puis, après ça, il renvoya l'autre itou (aussi); et puis, elle dit que c'était un petit chien qui mangeait des rougés; et puis, l'autre y fut, elle tou; et puis elle lui dit itou, pardi, qu'il était un petit chien qui mangeait des rougés. Et puis, lui, y fut; et, il lui dit :

— Hé bien, ce que tu m'as promis hier au soir ?

Et puis, il demanda à la plus vieille de ses filles :

— Hé bien, ma fille, aimes-tu mieux l'épouser ou bien qu'il me mange?

Elle lui dit que ça l'ennuyait bien, qu'il le mange; mais enfin, elle aimait mieux qu'il le mange que de l'épouser.

Et puis, la seconde en dit autant : qu'elle aimait mieux qu'il le mange, non pas de l'épouser.

Puis, il dit à l'autre :

— Hé bien, ma fille, je n'ai plus que toi ! Aimes-tu mieux épouser ce chien, ou bien qu'il me mange?

Et puis, elle lui dit qu'elle aimait mieux l'épouser, non pas qu'il le mange.

Et après ça, il s'est marié avec elle, et il l'a emmenée dans un beau logis.

Et puis, ses sœurs allaient la voir; et puis, elle les promène partout, dans les chambres. Il y en avait seulement une, enfin, qu'elle ne les promenait pas. Et puis, après ça, un jour, elle s'est endormie, et elles lui ont ôté la clef pour regarder dans la chambre. Et puis, elles ont fait brûler sa peau, la peau de lui, parce qu'il était parti, lui, se promener, en monsieur.

Le lendemain, elle partit; elle n'avait plus de mari; il ne retournait plus jamais. Dans son chemin, elle disait : Moi, que la pluie m'a tant mouillée, que la grêle m'a tant grêlée, j'ai usé robe de fer, souliers d'acier; bon ami, je ne te trouverai donc pas!

Et, après ça, dans son chemin, elle a trouvé du monde qui ramassaient des noix; elle leur a demandé une noix; et puis, ils lui en ont donné une. Et puis après, elle a trouvé dans son chemin, plus loin, du monde qui ramassaient des noisettes; elle leur en a demandé, et puis ils lui en ont donné une. Et puis après, plus loin encore, elle a trouvé du monde qui ramassaient des amandes. Elle a été dans un logis et elle a demandé s'ils n'avaient pas besoin d'une petite protière [1]. Et puis, ils

1. Protière, qui garde les prots (dindons).

lui ont dit de rentrer, enfin, qu'ils la prendraient.

Et, dans la nuit, elle disait encore : Moi, que la pluie m'a tant mouillée, que la grêle m'a tant grêlée, j'ai usé robe de fer, souliers d'acier, bon ami, je ne te trouverai donc pas !

Et puis, les domestiques dirent au monsieur :

— Ah, monsieur, si vous entendiez la petite protière ! qu'ils dirent. Ah, comme elle fait toute la nuit !

Et puis, le lendemain matin, la dame lui dit :

— Lève-toi, protière, pour renvoyer tes prots !

Et puis, elle dit à la dame :

— Qui que vous voulez me donner à faire ?

Que dit la dame :

— J'ai ben un pouperon [1], là-bas, porte-le donc !

Et puis, elle lui dit qu'elle n'en voulait pas rien qu'un, qu'elle en voulait un plein sac.

Et, quand elle fut rendue aux champs, elle ouvrit sa noix : il y avait sa quenouille dedans ; elle ouvrit sa noisette : le fuseau était dedans ; elle ouvrit son amande : le trouil [2] était dedans. Et puis après, elle avait tout filé, tout trouillé. La bourgeoise était contente, vous

1. Pouperon, petit paquet de chanvre à filer.

2. Trouil, instrument qui sert à mettre le fil en écheveau.

pensez bien! Sa dame lui dit, le soir, à la veillée :

— Ah, dis donc, protière, veux-tu me vendre ta quenouille?

Qu'elle dit :

— Ah, madame, ma quenouille n'est pas à vendre!

Et puis, elle lui dit encore :

— Ah, protière, vends-moi ta quenouille, je t'en prie!

Elle lui dit :

— Hé ben, madame, si vous voulez que je vous vende ma quenouille, il faut que vous me permettiez de coucher avec votre mari, une nuit!

Et puis, elle lui dit :

— Ah, protière, petite effrontée, de coucher avec mon mari?

Elle lui dit :

— Allons, bon, couches-y donc pour une nuit!

Et puis après, quand elle fut couchée, elle lui dit encore : Moi, que la pluie m'a tant mouillée, que la grêle m'a tant grêlée, i ai usé robe de fer, souliers d'acier, bon ami, i ne te trouverai donc pas!

Elle lui avait fait prendre de l'eau dormante, elle, la vieille, crainte qu'il l'entendît; elle le disait bien assez, elle, bonnes gens, mais elle n'était pas plus avancée.

Et puis, les valets lui dirent, le lendemain:

— Ah, monsieur, n'avez-vous pas entendu ce que la petite protière disait, cette nuit?

Le lendemain, elle lui demande son fuseau encore à acheter ; et puis, elle lui dit qu'elle ne le vendrait pas; et puis, elle demanda encore pour coucher avec son mari. Elle lui dit :

— Allons, ben, couches-y donc encore une fois! qu'elle dit.

Elle croyait de lui faire prendre encore de l'eau dormante, mais ce n'était pas le jour.

Elle disait encore : Moi, que la pluie m'a tant mouillée, que la grêle m'a tant grêlée, i ai usé robe de fer, souliers d'acier, bon ami, i ne te trouverai donc pas!

Et puis après, il lui parla, lui, là; il n'avait pas pris de cette eau dormante, lui, ce soir. Il lui dit :

— C'est donc toi, ma chère femme, qu'il y a longtemps que tu me cherches!

Et puis, ils ont fait brûler la vieille, après.

Conté par Cécile Compaing.





V

LE CONTE DE ROBERT

Il s'était marié donc avec une jeune dame ; et puis, voilà qu'il a dit à sa dame :

— Tu useras robe de fer et souliers d'acier avant de me trouver.

Voilà la pauvre dame qui a pris robe de fer et souliers d'acier, et tout le long du chemin qui s'est mise à traîner ses souliers et sa robe. Elle a fait une longue route. En chemin, elle a rencontré une femme ; elle lui a dit :

— Où allez-vous ?

— O ma chère dame, si vous saviez ! Il faut que j'use robe de fer et souliers d'acier avant de retrouver mon mari !

Et elle lui a dit :

— Hé bien, ma chère dame, vous trouverez trois hommes : un, qui cueillera des noisettes ;

un, des amandes, et l'autre, des noix; et on vous dira d'en prendre et d'en manger. Seulement, vous n'en prendrez qu'une chaque!

Et la voilà partie, qui a fait encore une longue route; et elle a vu bien loin, bien loin, un château. Et ses souliers commençaient un petit peu à percer, pas beaucoup. Et elle a été à ce château, en disant :

— Si vous aviez besoin d'une petite protière?

Et la dame a dit :

— Non, nous n'avons pas besoin d'une petite protière!

— Ah! madame, vous me rendriez un grand service de prendre une petite protière!

Et la dame a dit :

— Rentrez!

Et, voilà la protière qu'a couché là.

Le lendemain matin, on a appelé la protière pour l'envoyer aux champs. La protière s'est en allée aux champs. Quand elle a été aux champs, elle s'est mise à travailler. Et, en travaillant, elle s'est mise à ouvrir sa noix; et elle a trouvé une jolie quenouille qui filait toute seule. La voilà qui s'est mise à mettre son chanvre dans sa quenouille, et la quenouille filait, là, toute seule, piquée à côté d'elle!

Au même moment, a passé des chasseurs qui se promenaient à la chasse; et un a dit à son camarade :

— Oh! vois donc ce qu'a cette petite protière là! Elle a une quenouille qui file toute seule!

Et puis, quand le chasseur a été rendu à la maison, il a dit à sa mère :

— Oh, maman! si tu voyais la protière! Cette jolie quenouille qu'elle a! Tu serais bien contente de l'avoir!

— Eh bien! mon ami, qu'elle dit, ce soir, quand elle sera rendue, nous lui demanderons à l'acheter!

Et puis, quand la protière a été rendue du champ, elle s'est mise à souper, et le monsieur a été se coucher, lui!

— Dis donc, dis donc! qu'a dit la dame. Tu as une jolie quenouille, à ce qu'il paraît! Si tu voulais me la vendre?

— Ah! madame! Je vous la vendrai bien, si vous voulez!

— Hé bien, protière, combien veux-tu me la vendre?

Et puis, elle lui a dit :

— Ah! pas bien cher, madame! Je vous la vendrai pour coucher avec monsieur!

— Ah, misérable! Tu ne voudrais pas, toujours!

— Eh bien! madame, qu'elle dit, vous ne l'aurez pas autrement que ça!

Et puis, elle lui a dit :

— Hé bien, protière, tu coucheras avec monsieur!

Et, quand le monsieur a été couché, voilà que la mère fait prendre de l'eau à son enfant; et, quand il l'a eu prise, la mère a dit à la protière :

— Allons, va coucher avec monsieur!

Et la protière a été coucher avec monsieur.

Toute la nuit, la protière lui disait :

— O Robert, ô Robert! T'en souviens-tu que tu me disais : « Tu useras robe de fer et souliers d'acier avant de me retrouver! » Et elle lui disait tout le temps, mais elle ne pouvait pas le réveiller.

Et puis le matin, de bon matin, la dame appela la protière avant que le monsieur fût réveillé; et la protière s'est levée sans avoir pu le réveiller, et sa quenouille a été perdue pour elle!

Le lendemain matin, elle a retourné aux champs dans le même endroit; et puis, elle a ouvert sa noisette, et elle a trouvé un joli trouil qui trouillait tout seul. Et puis, les messieurs ont passé encore, qui allaient à la chasse; et puis, ils ont vu le trouil qui trouillait tout seul, et ils ont dit :

— Ah! le joli trouil! Regardez le joli trouil!

Quand il a été rendu à la maison, il a dit encore à sa mère :

— Ah! mère, si tu voyais la protière! Quel joli trouil elle a, qui trouille tout seul! C'est trop joli à voir.

— Hé bien, elle a dit, ce soir, je vais encore lui demander à l'acheter.

Et puis, voilà qu'elle a demandé encore à l'acheter.

Elle a dit :

— Je veux bien vous le vendre, madame, mais à condition que vous me permettrez de coucher encore cette nuit avec monsieur!

— Ah, écoute-toi, ma fille! Tu ferais bien mieux de demander de l'argent pour t'acheter des affaires!

— Non, madame, je veux coucher avec monsieur!

— Hé bien, protière, tu coucheras avec monsieur!

Et quand le monsieur a été couché, voilà que la mère fait prendre de l'eau à son enfant; et, quand il l'a eu prise, la mère a dit à la protière :

— Allons, va coucher avec monsieur!

Et la protière a été coucher avec monsieur.

Toute la nuit, la protière lui disait :

— O Robert, ô Robert! T'en souviens-tu que tu me disais : « Tu useras robe de fer et souliers d'acier avant de retrouver ton mari! » Et elle lui disait tout le temps, mais elle ne pouvait pas le réveiller. Il dormait tout le temps.

Et puis après, la dame l'a appelée encore de bon matin, avant que Robert soit réveillé.

— Allons, protière, lève-toi pour garder tes prots!

Elle est partie aux champs. Quand elle a été rendue aux champs, elle a ouvert son amande: elle a trouvé un joli châtelet [1] qui dévidait tout seul.

— Ah! ils ont dit, le joli châtelet! Regardez donc, le joli châtelet!

Et puis, quand il a arrivé à la maison, il a dit ça à sa mère encore :

— Si tu voyais la protière! Quel joli châtelet elle a, qui dévide tout seul! C'est trop joli à voir!

— Hé bien! elle a dit, mon ami, ce soir, je vais encore lui demander à l'acheter.

Quand la protière a été rendue, enfin, le soir, elle lui a demandé encore ce châtelet; et puis la protière a dit qu'elle voulait bien lui vendre, mais seulement qu'elle voulait coucher avec monsieur.

— Ah! protière, écoute-toi!

— Non, madame! vous ne l'aurez pas, si je ne couche pas avec monsieur!

Et puis, voilà, le soir, que la dame a encore voulu faire prendre la potion au monsieur;

1. Châtelet, instrument qui sert à mettre en peloton le fil en écheveau.

mais, cette fois, il l'a jetée et ne l'a pas prise. Et puis, quand la protière a été couchée avec lui, elle s'est mise encore à l'appeler :

— Robert, ô Robert, t'en souviens-tu que tu me disais : « Tu useras robe de fer et souliers d'acier avant de me retrouver! »

Il s'est réveillé; il lui a dit :

— Ah! c'est donc toi, ma chère amie!

Ah! ils se sont embrassés! Et puis, ma foi, le matin, la protière ne s'est pas levée. La dame, donc, appelait la protière, et le monsieur a répondu :

— La protière ne se lève pas, ce matin, elle reste là!

La dame, bien désolée!

Et Robert a resté avec la protière [1].

Conté par Cécile Compaing.

1. Je ne saurais établir ici la liste de tous les contes identiques à ces deux derniers, dont j'ai moi-même donné une troisième version dans *Les Contes populaires du Poitou.* Je cite au hasard : Paul Sébillot, *Litt. or. de la Haute-Bretagne :* La Pouilleuse, p. 44; Jean le laid, p. 66; Peau d'Anette, p. 73. — J.-F. Bladé, *Contes populaires de la Gascogne,* t. Ier, p. 15 : Le roi des Corbeaux; p. 207 : Peau d'Ane. — J. Fleury, *Litt. or. de la Basse-Normandie,* p. 140 : Le pays des Margriettes. — F.-M. Luzel : *Contes populaires de la Basse-Bretagne,* pp. 291-350 : Mythe de Psyché. — Grimm : Allerleirauh.





B.

CONTES D'ANIMAUX

I

LE LOUP ET LES CHASSEURS

Les chasseurs couraient le loup dans la forêt de Vincennes. En passant dans un champ de (to)pinambours, il rencontra la treue. La treue lui demande où il se sauvait. Il reprit que c'étaient les chasseurs qui le couraient. Elle lui répondit :

— Compère le loup, je vas être obligée de m'en aller avec vous, car mes maîtres veulent me tuer pour le carnaval !

Alors la treue et le loup se sauvèrent dans les

bois. Là ils bâtirent chaçun une petite maison; et la treue eut des petits gorillons.

Un matin, compère le loup vient :

— Treue, faut que n'allions chercher des pommes de terre!

Les voilà partis tous les deux; ils apportent un tas de pommes de terre. La treue voulut les faire manger à ses petits gorillons; le loup les tue tous.

Le lendemain matin, elle dit au loup :

— Loup, tu viendras demain; i veux faire la lessive ; tu viendras m'aider à porter l'eau.

Il avait tout apporté l'eau sur ses reins pour faire la lessive. La treue lui dit :

— Faut que tu la fasses bouillir!

Le voilà qui se met à attiser le feu; et puis, la treue sort dehors voir si les chasseurs ne venaient pas; ils ne venaient pas.

Et puis, le loup chauffa la lessive encore pendant longtemps. La treue sortit dehors :

— O loup, loup, saute dans la maie, vlà les chasseurs qui v'nant!

Elle perça des trous dans la maie, et puis elle jeta le lessi [1] dessus, et elle fit brûler le loup.

1. Lessi, eau bouillante qui a déjà passé sur le linge dans la lessive.

Le loup saute de la maie, il sort. Et la treue se met à crier : Gare au loup, le cul-pelé! Gare aux bergères de Barbarie[1] !

Conté par Delphin Baudin.

1. Cf. dans *Les Contes populaires du Poitou* le « Conte de la treue ».







II

LE LOUP ET LA TREUE

La treue était dans un champ de pommes de terre à son maître; et puis, le loup passe. Il lui dit :

— Dis donc, toi, treue, tu manges ces pommes de terre; mais ton maître te battra. Faut que tu vennes avec moi!

Ils allèrent plus loin; ils trouvèrent le jars qui mangeait du froment à son maître. Que dit le loup :

— Dis donc, toi, jars, tu manges du froment; mais ton maître te battra. Faut que tu vennes avec nous autres!

Ils ont été plus loin; ils ont trouvé un geau qui arrachait des pois à son maître. Qu'il dit :

— Dis donc, toi, geau, tu arraches des pois; mais ton maître te battra. Faut que tu vennes avec nous autres!

Quand ils ont été rendus bien loin, bien loin, au milieu des bois :

— Ah! que dit le jars, i seus las, ta, moi! I fais ma maison là.

Ramasse deux brins de paille, les met dessus lui pour se mettre à l'asselet (abri).

Que dit le geau, un petit bout plus loin :

— I seus las, ta, moi ! I fais ma maison là.

Casse une branche de bois, et puis, il fait sa maison; il se fourre dedans.

Quand ils ont été rendus plus loin, que dit la treue :

— Toi, loup, t'es ben à pattes; mais moi, i seus lasse! I me mets là.

Et puis, elle a ramassé des pierres, elle a fait du mortier, et puis, elle a maçonné sa maison, elle.

Et puis, le loup, lui, quand il a vu que la treue ne le suivait pas, il a trouvé une bergère :

— Dis donc, toi, bergère, fais-moi donc voir le chemin pour aller à la treue ! qu'il dit.

Et puis, il a pris un autre chemin; il a fait le tour; il a passé au jars, le premier. Qu'il dit :

— O jars, ouvre-moi ta porte!

— I n' veux pas, tu m' mangerais.

— S' i monte sur ta maison, i péterai, chierai, la défoncerai, et puis i te mangerai!

Il va au geau.

— O geau, ouvre-moi ta porte !

— I n' veux pas, tu m' mangerais.

— S' i monte sur ta maison, i péterai, chierai, la défoncerai, et puis, i te mangerai !

Il va à la treue.

— Dis donc, toi, treue, ouvre-moi donc la porte, va !

— Oh ! i n' veux pas, tu me mangerais.

— S' i monte sur ta maison, i péterai, chierai, la défoncerai, et puis, i te mangerai !

Il a tant chié et pété sur la maison à la treue; ne put pas la défoncer ; il en a crevé.

Et puis, mon conte est fini [1].

Conté par Paul Couturier, de Mazerolles.

1. Cf. le « Conte de la treue » dans les *Contes pop. du Poitou.*







III

LE LOUP ET LE RENARD

Le renard et le loup étaient dans les brandes à essarter. Le renard étant fûté :

— Hop ! Ta, 'ls m'app'lant, ta, chez nous !

Puis, il retourne essarter.

— Qui qu'ls te v'liant, donc ?

— 'ls v'liant me mettre parrain, pardié ! que dit l'autre.

— Et quel nom que tu lui as donné donc ?

— Jusqu'au-cou ?

Ils essartèrent.

— Hop ! 'ls m'app'lant encore, ta, chez nous ! Faut qu' i m'en aille.

Quand il fut de retour :

— Qui qu'ls te v'liant donc encore ?

— 'ls v'liant me mettre parrain, pardié !

— Saloprie, ils te débauchent ben souvent !

L'heure de la soupe arrive.

— Vens-tu, loup ? I ai faim, moi !

Il lui a dit :

— Avrie (attrape) donc thio pot, toi, renard!

— I n' peux pas, i n' seus pas assez grand. Avrie-le donc, toi, loup, qu' t'es plus grand!

— Il n'est guières (guères) lourd, thio pot! Attends, ta! I m'en vas avrir l'autre, s'il n'est pas plus lourd, j' te mange!

Et puis, il s'est mis à lui dire :

— I m' doutais ben qu'ol était de tes tours, ça, que tu m' jouais toujours! Tu m' disais que t'étais parrain, mais ol était que tu mangeais la graisse! T'as ben mangé la graisse, mais moi, i vas manger tes boyaux, o m' fera p't-être ben le même ben!

— N' dis ren, n' dis ren! O y a des bergères qui sont après faire du feu là-bas, nous amuserons à sauter le feu. Tu t'en vas t'en aller aux ouailles ; i dirai : Bergères, bergères, le loup va à vos ouailles! Bergères, bergères, le loup va à vos ouailles!

Et puis, les bergères coururent après leurs ouailles ; elles avaient laissé leur déjeûner ; et le renard, lui, il mange le tout et ne laisse rien au loup.

Qu'il dit :

— N' dis ren, n' dis ren! N'allons nous amuser à sauter le feu!

Et puis, en sautant le feu, le loup a brûlé sa queue.

— N' dis ren, n' dis ren! qu'il dit. I m'en vas dire : Bergères, bergères, le loup va à vos ouailles! Elles laisseront ben leurs quenouilles; i t' ferai une queue de cherbe (chanvre).

Et puis, ils ont encore sauté le feu; il a encore brûlé sa queue.

— N' dis ren, n' dis ren! qu'il dit. I m'en vas voir le maréchau d'en bas, i t' ferai faire une queue de fer.

Ils ont fait chauffer une barre de fer bien rouge, qu'ils lui ont foutue dans le cul; et il a été crever dans une broussée d'épines.

Et puis, mon conte est fini [1].

Conté par Paul Couturier.

1. Cf. le « Conte de la chèvre, du renard et du loup » dans les *Contes pop. du Poitou.*







IV

LA MERLÈCHE ET LE RENARD

Ol est la merlèche qui chantait, et puis il y avait le renard qui se promenait par là; qu'il lui dit :

— Qué donc que t'as, merlèche, que tu chantes tant?

Qu'elle a dit :

— I t'ou dirais ben, mais tu m'ou mangerais.

Il lui a dit :

— Non, i n' t'ou mangerai pas, faut que tu m'ou dises!

— Hé ben, i ai cinq si jolis petits dans mon nid; ol est pourquoi qu'i chante tant.

Et puis le renard voulait manger ses petits, pardié!

Ol est venu une femme avec un panier de fromages qui allait au marché; et puis, la merlèche dit au renard :

— Si tu veux me promettre de ne pas manger mes petits, i vais te faire manger ton plein ventre de fromage.

Et puis, elle a dit :

— Attends ! I m'en vais m'amuser à marcher, à sauter devant elle ; et puis, a veura (voudra) m'attraper; tu mangeras ses fromages.

Et puis, en effet, elle s'est mise à sauter ; et puis, la femme a posé son panier pour courir après la merlèche.

Et, cependant, le renard a mangé les fromages, pardié !

Et puis, il était trop soûl ; le ventre lui faisait mal.

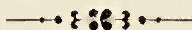
Elle a dit :

— Laisse donc faire, i vais ben te faire désoûler. Y a le chin du grand village qu'est couché là-bas ; t'as qu'à aller le sentiner au derrière, tu verras.

Et puis, en effet, il y a été le sentiner ; et puis, le chien s'est levé et s'est mis à sa poursuite, oui ! Ah ! il l'a ben fait désoûler, lui [1] !

Conté par Paul Couturier.

1. Cf. *Revue des trad. pop.*, janv. 1889 : Le renard et le merle, conte poitevin, Lacuve. — Moi-même, j'en ai donné une autre version dans les *Contes populaires du Poitou.*





C.

FACÉTIES & BONS TOURS

I

QUATORZE

Un monsieur louait un domestique qui s'appelait Quatorze. Il le louait pour jusqu'à temps que le coucou chante; et puis, celui-là qui ne serait pas content l'un de l'autre, lèverait la peau à l'autre depuis le cagouet (la nuque) jusqu'au bas du dos, la largeur de trois doigts.

Voilà qu'il l'a envoyé labourer. Il dit :

— Tu sais, tu viendras rien quand le chien viendra !

Il avait envoyé un chien avec lui; il lui donnait un œuf pour toute sa journée, et puis, il fallait qu'il en mange à toutes les bouchées. Pour s'en aller manger la soupe, le chien ne s'en allait point de bonne heure :

— Mais ce commerce durera-t-il longtemps?

Son patron l'a entendu; lui demande :

— Dis donc, Quatorze, est-ce que tu n'es pas content?

— Pas trop.

— Couche-toi là, que je te lève la peau!

Voilà qu'il lui lève une peau depuis le cagouet jusqu'au bas du dos. En arrivant chez lui, il pleurait.

— Tiens! que dit son frère. Pourquoi que tu t'es fait lever la peau? Ah, bon Dieu! qu'il dit, attends que j'y aille, je t'en apporterai bien pour remplacer la tienne!

Son frère, lui, va trouver le monsieur, lui dit :

— Dites donc, monsieur, est-ce vrai que vous avez besoin d'un domestique?

— Tu sais! qu'il dit, je te loue pour jusqu'à temps que le coucou chante.

— Ça me va, ça me va! qu'il dit. Le marché est fait, je prends le même marché que mon frère!

Il prit le même repas, son œuf pour le jour; il emmène le chien avec lui pour labourer. Mais, en arrivant aux champs, les deux ou trois

premiers tours, ça a bien marché; le troisième, prenant le chien à son collet, l'attelle à sa charrue. Qu'il dit :

— Tu vas faire autant de tours comme moi!

Au deuxième tour, détache le chien qui fuit au logis. Le domestique dételle ses chevaux et le suit.

— Ah! qu'il dit, gars, t'es rendu de bonne heure, ce matin?

— Patron, qu'il dit, il y a dans les marchés ce qu'on y met. Vous m'avez dit de revenir quand le chien viendrait, il est venu; n'êtes-vous pas content?

— Si, si, si! lui répond le maître.

Le lendemain, il y avait une bonne foire.

— Dis donc, qu'il dit, Quatorze! Tu t'en vas prendre nos cochons de bon matin et tu les mèneras à la foire!

Voilà que Quatorze est arrivé à la foire de bon matin, vend les cochons à un boucher; il a réservé toutes les queues. Quatorze reçoit la monnaie, retourne vite; passant dans un mauvais chemin, pique les queues dans un gassouillet[1]. Qu'il dit :

— Patron, je suis passé par le chemin que vous m'avez dit; les cochons sont tous en-

1. Gassouil, gassouillis, gassot, gasse (all. Wasser) : boue, flaque d'eau. (Glossaire du patois poitevin. Abbé Lalanne.)

gloutis ; il n'y a plus que les queues qui paraissent !

Voilà son patron qui arrive vite, tire les cochons par la queue, et la queue lui restait dans la main.

— Ah ! qu'il dit, Quatorze, que nous avons de malheur de perdre tant d'argent !

— N'êtes-vous pas content, patron ?

— Si, si, si ! qu'il dit.

Voilà qu'il retourne à la maison. Ayant ben soupé ; qu'il dit :

— Quatorze, cette nuit, tu vas aller chercher le diable !

Voilà Quatorze parti chercher le diable. Il arrive à la porte du diable :

— Pan, pan !

— Qui ça ?

— Quatorze !

— Ah ! qu'il dit, la bonne grouée (couvée, portée) !

Quatorze attrape le diable par le nez avec ses tenailles et le met sur ses épaules. En route, l'envie de poser culotte prend Quatorze, échappe le diable. Le diable se sauve, retourne chez lui. Quatorze retourne chercher le diable. Arrivé à la porte.

— Pan pan !

— Qui ça ?

— Quatorze !

— Qu'ils soient quatorze ou quinze, je n'ouvre pas la porte, qu'il dit; l'autre fois je l'ai ouverte pour quatorze, il n'y en avait qu'un : il m'a empoigné par le nez. Cette fois, je ne l'ouvre pas !

— Mais, ouvre ! qu'il dit, puisque j'ai besoin de toi, nous sommes quatorze là !

Il ouvre un peu pour voir s'il y en avait là quatorze. Quatorze l'attrape par le nez, il l'emporte. Qu'il dit :

— Cette fois, je te tiens, je ne te lâcherai pas !

Voilà qu'il arrive chez son patron.

— Voilà, patron ! qu'il dit, voilà le diable. A présent, faites-en ce que vous voudrez ; moi, j'ai bien chaud, je vais boire un coup.

Voilà que le diable demande au marquis :

— Que me veux-tu ?

— Je veux que tu boives et que tu manges. Te voilà de la soupe et un verre de vin.

— Tu sais que je suis un être qui ne boit ni ne mange. Maintenant pour ta punition, je vais emporter le coin de ton château !

Quatorze revient trouver son patron, en lui demandant où il fallait qu'il aille travailler.

— Oui ! qu'il dit, parce que ton travail prospère bien !

— N'êtes-vous pas content, patron ?

— Si, si, si ! qu'il dit.

Qu'il dit :

— Je veux que, d'ici demain matin, tu me

fasses de mon château jusqu'à la route un chemin qui soit bien blanc!

Qu'il dit :

— Nous le ferons, patron !

Il s'en va chez tous ses fermiers et leur demande tout son froment. Les meuniers, les rouliers, tout le monde a mené au moulin et épandu la farine pour faire le chemin blanc.

— Ah ! que dit le marquis à sa femme, Quatorze nous fera périr ! Nous voici ruinés bientôt !

— Tu ne te gênes pas, Quatorze, qu'il dit, de prendre mon froment pour l'épandre dans les rues !

— Etes-vous pas content, patron?

— Si, si, si !

Voilà le marquis qui dit à sa dame :

— Tu ne sais pas, qu'il dit, je vais te déshabiller toute nue; je te graisserai de miel, je te fourrerai dans cette barrique de plumes; tu iras dans le jardin; tu monteras sur le prunier, tu chanteras : coucou !

Comme il y avait de la neige, Quatorze était dans la cave qui fendait du bois, et, tout à coup, entend le coucou chanter :

— Tiens ! qu'il dit, nous sommes donc déjà arrivés au printemps ! Tiens ! qu'il dit, pour le premier que j'entends chanter, faut que je le tue!

Quatorze empoigne son fusil, lui tire deux coups de fusil, tue le coucou.

Voilà que le marquis arrive à Quatorze :

— Malheureux, qu'as-tu fait? qu'il dit. Tu as tué ma femme !

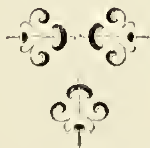
— Moi? qu'il dit, patron, je prends ça pour un coucou. Et puis, du reste, patron, qu'il dit, n'êtes-vous pas content?

— Pas trop ! lui dit-il.

— Couche-toi là, que je te lève la peau, que je la remette à mon frère [1] !

Conté par Louis Vergnaud, du Port de Lussac-les-Châteaux.

1. Cf. Grimm : Das tapfere Schneiderlein. — Paul Sébillot, *Litt. or. de la Haute-Bretagne,* t. I, p. 153 : Les trois balais ; p. 159 : Le fermier et son domestique. — Henry Carnoy, *Litt. or. de la Picardie,* p. 316 : Jean le Malin et son seigneur. — E. Cosquin, *Contes pop. de Lorraine,* t. II, p. 47 : Jean et Pierre. — *Revue des traditions pop.*, nov. 1887 : *Contes populaires flamands.*







II

FINE-OREILLE

Il y avait une fois Fine-Oreille; il était soldat lui aussi; et puis, il s'est rendu du service, et, il s'est loué chez un patron en lui disant qu'il se louait chez lui jusqu'à temps qu'il ne comprendrait pas ce que sa femme lui dirait: qu'il lui donnerait sa fortune. Voilà, il savait que le curé allait voir la bourgeoise.

Le lendemain, le patron lui dit :

— Il faut que nous allions faucher.

— Je veux bien, patron.

Il prend la cruche et le bissac, et, le voilà parti.

Voilà, en arrivant dans le pré, il a dit à son patron :

— Si on déjeunait!

Voilà qu'ils ont bien déjeuné. Il lui dit :

— Écoutez, patron, la bourgeoise m'appelle!

— Oh! qu'il dit, c'est égal, tu entends bien clair tout de même.

Voilà qu'il arrive à la maison; il lui dit :

— Bourgeoise, ouvrez donc la porte!

— Qu'est ça?

— Ouvrez donc la porte, qu'il dit, c'est moi! Voilà que le curé se met dans le boîtier de la pendule. Qu'elle dit :

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Je viens cri (quérir) la pendule, qu'il dit. Il a passé un horlogier, et puis le patron, il veut la changer.

— Je ne veux pas que vous emportiez ma pendule, car c'est celle-là qui vient de défunt ma mère, et je veux la garder.

— Si vous voulez la garder, je l'emporte quand même.

Voilà que la femme s'en va trouver la servante du curé en lui disant d'acheter la pendule pour un prix ou pour un autre.

Voilà que Fine-Oreille, il voyait la servante du curé qui s'amenait en lui demandant :

— Combien la pendule?

— Je veux la vendre dix mille francs.

— Elle est bien chère! Vous me la donnerez bien pour cinq mille francs.

— Non, je veux la vendre dix mille francs; et puis, si je ne trouve pas à la vendre, je la jette à l'eau.

— Eh bien, posez-la à la maison.

— Je veux bien la poser, mais donnez-moi les dix mille francs dans ma main.

Voilà qu'il s'en va trouver son patron, en lui disant que c'était la bourgeoise qui voulait vendre la pendule, et qu'il l'avait vendue dix mille francs; mais il ne fallait pas lui en parler, parce qu'elle serait trop glorieuse de l'avoir vendue ce prix. Nous allons partager l'argent tous deux.

Au bout de quatre ou cinq jours après, ils retournent encore dans le pré. Il lui dit.

— Patron, écoutez! La bourgeoise m'appelle encore.

— Oh! qu'il dit, c'est égal, t'entends bien clair! Tu ne t'appelles pas Fine-Oreille pour rien, qu'il dit. Si elle t'appelle, faut y aller.

En arrivant, il voit le curé qui se cache dans la paillasse. Il arrive ;

— Pan pan! C'est moi, bourgeoise!

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Ouvrez-moi la porte.

Il lui dit qu'il venait chercher la paillasse parce que le patron voulait mettre la paille dans le pré.

— Je ne veux pas que vous emportiez la paillasse; c'est celle-là de défunt ma mère.

— Que vous vouliez ou non, je l'emporte quand même.

Voilà que la bourgeoise s'en va encore voir la servante du curé, en lui disant d'acheter la paillasse pour un prix ou pour un autre.

Voilà la servante du curé qui arrive :

— Combien la paillasse ?

— Trente mille francs !

— Oh, vous la donnerez bien pour quinze mille !

— Non ! j'en veux trente mille francs ; si vous n'en voulez pas, je la jette à l'eau.

— Eh bien, emportez-la à la maison. Posez-la !

— Oh ! qu'il dit, madame, je ne la pose pas, si vous ne me donnez pas mes trente mille francs.

Elle lui compte les trente mille ; il jette la paillasse par terre : Pouf !

Il va retrouver son patron :

— Oh, qu'il dit, elle voulait vendre la paillasse ; je l'ai vendue trente mille francs ; mais, faut pas luien parler !

Voilà que le curé ne voulait plus venir la voir à la maison ; il allait la voir à la rivière.

Que dit Fine-Oreille :

— Patron, si vous renvoyez la bourgeoise laver à la rivière, je m'en vais de chez vous, parce qu'elle attraperait du mal, et je ne veux pas qu'elle attrape du mal !

Ça fait que son patron l'en a empêchée. Le curé retourna la voir quand même, mais il ne

la voyait que par la porte; ils avaient fait un trou à la porte pour se voir mieux.

Voilà que Fine-Oreille s'est aperçu de ça; ils devaient se voir le jeudi; et, le mercredi, Fine-Oreille dit à son patron qu'il fallait qu'ils aillent chez un voisin, de ne pas manquer, qu'il les faisait demander, lui et sa femme, à une heure du tantôt.

— Oh! que la bourgeoise lui dit, je ne veux pas y aller! Quoi faire que tu veux m'emmener là-bas?

— Il faut que tu y viennes! Il n'y a pas à manquer; il faut y venir!

Voilà qu'elle s'en va avec son mari. Et le curé vient sur les une heure et demie. Fine-Oreille était à la maison :

— Y êtes-vous, Fanchon?

— Oui, monsieur le curé!

— Eh bien, avancez, moi, je pousserai!

— Poussez, monsieur le curé!

Fine-Oreille prend son rasoir et... lui coupe le bout du nez.

Voilà que la bourgeoise, elle, a su que le curé était malade. Voilà qu'elle dit à Fine-Oreille :

— Attrapez donc bien vite un poulet, le plumez, et puis, faites le cuire bien vite!

Voilà que mon Fine-Oreille attrape le poulet et le plume, il le met dans le pot. Puis, quand

il a vu que la bourgeoise était coiffée, prête à s'en aller, il ôte le poulet du pot, puis il y met ce qu'il avait coupé au curé.

Voilà qu'elle s'en va chez le curé; et puis, le curé lui dit :

— O mauvaise femme, que m'avez-vous fait là? Vous m'avez fait périr!

— Comment, monsieur le curé, moi qui vous aime tant!

— Vous m'aimez, mauvaise femme! Si vous m'aimez, mettez votre langue dans ma bouche!

Voilà qu'elle lui met sa langue dans la bouche. Il lui coupe la langue. Elle s'en va chez elle, en faisant : ha, ha, ha! ha, ha, ha!

— Qui que tu dis? que lui dit son homme.

— Ah, ah, ah!

— Comprenez-vous ce que votre femme vous dit?

— Non!

— Eh ben! qu'il dit, ma fortune est faite, moi, il faut me la donner!

Conté par Louis Vergnaud.





III

LE CURÉ DE SAINT-SULPICE-LES-FEUILLES

Il y avait le curé de Saint-Sulpice-les-feuilles; il avait deux bonnes vaches; et, ayant ces bonnes vaches, il était joueur; et, ma foi, un jour, n'ayant pas d'argent, il met une de ses vaches au jeu. Perd sa vache. Le voilà avec rien qu'une vache; et comment faire? Et comment faire? Le dimanche, à la messe, il monte en chaire; il dit :

— Mes frères! Ceux qui auraient une bonne vache, ils pourraient bien l'envoyer chez moi, pendant quelques jours; peut-être qu'après çà, au lieu d'une, ils en auraient bien deux.

Il y avait un pauvre homme, qui était là, à la messe, et qui entendait ça. Quand il a été rendu chez lui, il conte ça à sa femme. Elle lui dit :

— Taise-toi donc, dis, vieux sot! N'avons

qu'une vache, gardons-la donc! I n'veux pas que tu la mènes chez le curé, tu m'entends!

Elle s'en va aux champs, après vêpres. Lui, pendant qu'elle était aux champs, prend sa vache et la mène chez le curé. Il dit :

— Monsieur le curé, n'avons qu'une vache; mais i vous l'amène, parce que vous avez dit que ceux-là qu'avaient une bonne vache, ils pourraient l'envoyer chez vous : que, peut-être, au lieu d'une, ils en auraient bien deux après.

— Vous avez bien fait, mon bon ami, que dit le curé.

Il le fit boire et manger. L'autre laissa sa vache et puis se rendit chez lui. Et, quand il a été rendu, sa femme était revenue des champs ; il lui dit qu'il avait mené leur vache au curé.

Ah! nom de Dieu! Elle lui flanque deux ou trois râpées (volées de coups)!

— Hé! ne me bats donc pas, qu'il dit! Ne dis donc ren! Il m'a dit que, d'ici cinq ou six jours, nous en aurions deux.

Et là-dessus la femme s'en va chez le curé.

— Ah! qu'elle dit, i vas ben ou (le) savoir! Ah ça, monsieur le curé! Je veux ma vache.

— Oh! qu'il dit, ma pauvre femme, voyez-vous, tout ce qui rentre chez moi n'en sort pas.

Elle retourne et fout encore quelques volées à son homme.

— Ah là! qu'il dit, patiente donc! Ne me bats

donc pas! Il n'y a encore qu'un jour de passé; il nous la rendra peut-être.

C'était à l'époque des semailles; la terre était sèche; le curé dit :

— Tiens! On ne peut point labourer aujourd'hui; il faut mettre les deux vaches au champ.

Voilà que la sienne devient taureaude; elle prend sa course, ah! et l'autre de la suivre; elles sautaient par-dessus les buissons...

Le bonhomme, qui était à sa croisée, qui les voit venir :

— Ah! qu'il dit à sa femme, vois-les donc qui reviennent! Elles sont deux!

Vite, il s'en va ouvrir la porte de son écurie et il les fait entrer toutes deux.

— Ah, dit-il à sa femme, regarde-donc, la bonne vache! Elle est encore plus forte que la nôtre.

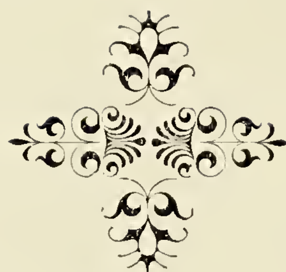
Le curé vint bien chercher sa vache.

— Non, non, que dit la bonne femme, monsieur le curé, tout ce qui rentre chez nous n'en sort pas.

Effectivement, le curé n'eut pas sa vache, et il ne put pas faire labourer, après. Il a été obligé de faire ensemencer à la bosselée.

Conté par le père Biaizon, 75 ans.







IV

LE CURÉ DE CHAMBORÉ

Il y avait le curé de Chamboré, et il était natre, bien natre [1]. Le dimanche du carnaval, en chaire, il dit à ses paroissiens :

— Mes frères, le mercredi des Cendres vous viendrez tous pour recevoir les cendres, comme c'est bien l'habitude.

Allons, tout le monde y alla. Après le service, il dit :

— Mes frères, tous les hommes vont se mettre sur deux rangs, d'un bout à l'autre de l'église, et les femmes viendront au balustre (à la balustrade), pour que je leur donne les cendres.

Les hommes se sont donc retirés comme ça, sur deux rangs, d'un bout à l'autre de l'église ; lui, a passé dans le milieu, et il leur a donné les cendres.

Et puis, les femmes s'en vont au balustre ; les vieilles étaient capotées [2], les autres la même

1. Natre, méchant, mauvais caractère.

2. Cape, sorte de manteau, à l'usage des femmes, ayant un capuchon (capot).

chose, sans doute. Le curé avait deux espèces de cendres. Pour les jeunes, il avait mis de l'huile dedans, de l'huile bien collante. Quand il passait devant une vieille, comme la mère Duranton, la mère Perrin, il leur mettait de la cendre ordinaire ; il passait là avec son pouce, en disant : Ne vaut plus rien pour bredoquer! Et ça ne marquait pas. Les femmes d'une trentaine d'années, qui étaient gentilles, il les marquait un peu plus, en disant : Bonne bredoque, bonne bredoque! Mais pour les jeunes filles, pour les drôlières de quinze à vingt ans, comme ça, il changeait de cendre, il prenait de celle où il avait mis de l'huile; il arrivait là : Bonne à bredoquer, bonne à bredoquer! Et il leur en mettait! Il y en a que ça a resté jusqu'à Pâques. Elles se frottaient bien, mais il n'y avait pas moyen de le faire partir. Les mères n'étaient pas contentes. Une vieille, elle, avait sa fille, elle en avait une emplâtre, point moyen de la décoller; elle n'était pas contente, elle tou (aussi). Et elles ne faisaient point bonne mine au curé, et les hommes aussi. Qu'il dit :

— Ces gueux-là, il y aura bien moyen de les pincer!

Il dit à son sacristain :

— Tiens! Voilà les Rameaux qui arrivent, nous allons toujours bien leur jouer un tour.

Il dit :

— On va faire chauffer l'eau bénite dans le bénitier, bien chaude, bien bouillante; et puis, on va barrer les portes et on sonnera, on sonnera jusqu'à temps que tout le monde soit rendu à la porte; et puis on ouvrira, et tout le monde voudra entrer d'un coup et voudra prendre de l'eau bénite, et ils se brûleront, n'aie pas peur!

Effectivement, le premier qui en a pris, n'a pas averti les autres; il se secouait les doigts! Et les autres arrivaient :

— Eh! laisse-moi donc prendre de l'eau bénite!

Il y en a qui enfonçaient toute la main; leurs doigts se sont tout dépouillés.

Ils étaient encore plus mal contents de lui. Et il dit :

— Mes frères, ce sera vendredi le Vendredi-Saint; il faudra tous arriver pour embrasser Jésus-Christ, et vous viendrez tous au balustre, les hommes comme les femmes.

Et le monde ont bien assisté à son office tout de même. Le curé, ayant un réchaud plein de feu, qu'il avait mis le Christ dessus, et puis le tenant avec des pinces, il s'approche, hein! ils se retiraient en arrière!

Ah! ils étaient encore plus mal contents que de l'eau bénite, bien sûr!

Et, le jour de Pâques, tout le monde est venu à la messe. Il y avait la vieille, que sa

fille avait été bien masquée, le mercredi des Cendres, on l'appelait la vieille Pile-pommes-de-terre, parce qu'elle avait toujours son pilon, vous savez, pour piler des pommes de terre dans la chaudière, à côté d'elle. Elle le porte à la messe. Et le curé, à son prône, sa chaire n'était pas plus haute que cette table, c'était seulement une petite estrade, et elle va se mettre comme ça, à bonne portée. Lui, n'avait pas pris de culotte ce jour-là, ni de caleçons, il faisait chaud, et, ma foi, mon gaillard prêchait, là.

— Hé, mes frères, vous voyez toutes sortes de choses qui ne se sont jamais vues. Dieu a fait chauffer l'eau bénite dans les bénitiers, le jour des Rameaux; et, tout ensuite, le Vendredi-Saint, vous êtes venus embrasser Jésus-Christ; il avait rougi sur la croix, il avait rougi, mes frères, rougi pour vous.....

Et tout en prêchant, il faisait aller son ventre, comme ça, en avant.

— Ah! mes frères, ayez donc de l'égard pour Jésus-Christ!

La vieille, qui était à sa main, qui l'observait, lui flanque un coup de pilon sur le ventre :

— Ah! qu'elle dit, je savais bien que je te dinguerais, moi!

Elle l'avait si bien joint, que le curé n'en revint pas.

Conté par le père Biaizon.



V

LA BONNE FEMME ET LES TROIS GALANTS

Une fois, il y avait une femme qui avait deux filles. Et puis, elles avaient toutes trois chacune un galant. Et puis, le soir, à la veillée, elles avaient mis trois coings au feu cuire; et puis, il y a un galant qui arrive à la porte. Il y a la plus jeune des filles qui a donné une bâillée :

— Ah, ah, ah! que disent les autres, voilà un bâillaud (nigaud) de rendu!

Un moment après, il en vint un autre. Ils étaient tous deux à la porte, là, qui écoutaient. Et puis, l'autre fille a encore donné une bâillée :

— Ah, ah, ah! voilà deux bâillauds de rendus, allons!

Les trois coings cuisaient, en attendant. Il en vint un troisième. Et puis, voilà la mère qui a donné une bâillée :

— Ah, ah, ah! voilà toujours ben trois bâillauds de rendus!

Et le temps leur durait d'être à la porte, à ces jeunes gens! Il y en a un que l'envie de chier l'a pris. La mère a commencé par dire :

— Ah, ah! i m'en vas manger celui-là qui chie, moi! Et puis, vous autres, vous mangerez les deux autres!

Ah, les voilà tous les trois partis! S'ils ne se sont jamais arrêtés, ils courent encore.

Conté par Cécile Compaing.





VI

LA BONNE FEMME ET LES VOLEURS

Il y avait une bonne femme dans une maison qui était restée toute seule un soir de messe de minuit. Tous les autres étaient allés à la messe. Elle mit son levain et elle réserva de la pâte pour faire une galette dans la braise. Elle mit sa galette cuire dans la braise. Elle mit une grosse pomme cuire du long le (auprès du) feu ; et elle mit un boudin dans la poêle. Tout ça était pour son réveillon.

Il vint trois voleurs pour la voler. Il y en a un qui s'enlève à la cime de la porte pour voir ce qu'il y avait à la maison ; l'autre, qui avait envie de chier, et l'autre qui avait un mal de ventre, une colique, qui se tordait, qui se jetait partout !

Voilà ma bonne femme qui regarde sa galette, sa pomme et son boudin :

— Toi, tu t'enlèves; toi, tu chies; toi tu te tords! Ah! i m'en vas vous manger tous trois!

Voilà mes trois voleurs à prendre une fuite, à piquer un galop! Ils n'avaient jamais eu tant de peur de leur vie.

Conté par Cécile Compaing.





VII

LE GARÇON ET LES DEUX VOLEURS

Il y avait un garçon qui s'était en allé, la nuit; et puis, la peur l'a pris : il s'était fourré dans un bornat (ruche) d'abeilles. Il a venu deux voleurs pour prendre le miel. Il y avait trois bornats. Ils ont été en soupeser un : il n'y avait rien dedans. Ils ont été à l'autre.

— Ah, mon ami, il est plein! que dit l'un. Il faut l'emporter.

Ils l'ont mis dans un drap. Et puis, lui, pendant, avait fait un petit aiguillon. Et puis, à celui-là de devant, il lui piquait dans les fesses. Il dit :

— Ah, qu'elles sont mauvaises, ces abeilles!

Et puis, il lui en foutit encore un coup dans les fesses.

— Ah, qu'il dit, mon ami, ol est le diable que n'emportons! Faut le jeter là.

Et puis, l'autre passe devant, et l'autre derrière. Il lui en fout autant, pardié! Il le piquait! Ils l'ont foutu dans une fousse (fosse).

L'autre s'est arraché de là; il s'en allait le long d'un mur; a passé un monsieur à cheval; il a descendu de son cheval; il a été faire ses besoins dans la goule à l'autre. Il s'est arraché de sous le mur, a monté sur le cheval et s'est sauvé. Mais le monsieur l'a attrapé.

Quand il a vu qu'il était pris, il s'est fourré dans une barrique. Et puis, a venu un loup; et le loup a fourré sa queue par la bonde. Il a attrapé la queue avec ses dents; et, ma foi, le loup a emporté la barrique. Il sautait les murs et les fossés! Et il l'a fait tuer, pardié, celui-là qui était dans la barrique.

Et puis, mon conte est fini! cri-cri!

Conté par Paul Couturier.





VIII

LE CURÉ ET LA FEMME

C'ÉTAIT un curé qu'allait voir la femme d'un autre. Et puis, il épiait l'homme à s'en aller. Un jour, l'homme s'aperçut de ça. Quand le curé a été couché avec sa femme, il a pris les affaires, et il s'est en allé à l'église. Et puis, le dimanche, pour dire la messe, il faisait sortir tout le monde dehors; et il disait : Dominus vobiscum, Amen! Dominus vobiscum, Amen! Pour les enterrements, il faisait sortir tout le monde dehors aussi; et puis, il disait : I y est encore quiou-là avec les autres! I y est encore quiou-là avec les autres!

Et puis, un jour, que dit l'un :

— Faut toujours bien savoir ce qu'il dit là comme ça! Nous allons nous mettre un tout vivant dans un cercueil, et puis on le portera à l'église.

Et puis, il disait encore : I y est encore quiou-là avec les autres! I y est encore quiou-là avec les autres !

Et l'autre a levé un petit bout la couverture du cercueil ; et puis, voilà que le curé tape dessus avec le pied de la croix.

Et puis, le dimanche :

— Mes frères, ceux-là qui m'apportent les mondes (gens) vivants, ils m'avaient tant donné de peine pour le finir, qu'i en ai cassé le pied de ma croix!

Et ils ont changé le curé de commune; ils craignaient qu'il soit fou.

Conté par François Sabourin, 26 ans. ouvrier tuilier au Pont, commune de Mazerolles.





IX

LA BONNE FEMME QUI PÈTE ET LE CURÉ QUI DANSE

Il y avait un homme; et puis, il avait un p'tit garçon. Et il a venu à se marier, et la femme qu'il avait prise n'était pas bonne à ce drôle. Et puis, elle disait du mal à ce petit, sa tante.

Un jour, il gardait ses bœufs, dans un pré; il y est passé un homme, un monsieur. Et puis, il lui dit :

— Dis-donc, mon p'tit, pourrais-tu me sauter ce ruisseau-là?

Le petit lui dit :

— Oh non, monsieur, vous êtes trop lourd, i ne pourrais pas vous sauter!

Enfin, il le flatta; il lui dit :

— Eh ben, saute-moi donc, va, je t'en prie!

Et puis, quand il l'a eu sauté, il lui a demandé :

— Eh ben, qué qu'il te faut pour ton remerciement, maintenant?

Et puis, il lui dit :

— Ah, monsieur, il n' m' faut ren! qu'il lui dit.

Et puis, il lui dit :

— Enfin, si vous voulez me bailler quelque chose, donnez-moi donc quelque chose pour faire péter ma tante!

Le lendemain, elle fut se confesser, sa tante; et puis, elle se mit à péter, pardi!

Monsieur le curé lui dit :

— Ah mais, taisez-vous donc, ma pauvre femme, vous me faites honte!

Il lui dit :

— Retournez-vous en, i irai vous confesser chez vous, demain matin.

Le lendemain matin, il fut la confesser chez elle. Mais elle pétait toujours encore, puisqu'elle n'avait que de ce chéti(f) drôle à parler.

Et puis, il fut trouver ce petit garçon; il lui dit :

— Bonjour, mon p'tit!

— Bonjour, monsieur le curé!

— Mais qu'est-ce que tu as fait à ta tante? Tu la fais toujours péter.

Il lui dit :

— Monsieur, si elle ne parlait pas de moi, elle ne pèterait point! Moi, i ne parle pas d'elle, i ne pète pas.

Ce monsieur passe encore dans l'intervalle. Il lui dit de le sauter ce petit ruisseau. Et puis, il lui dit :

— Qu'est-ce qu'i te faut pour ton remerciement ?

— Ah, monsieur, il ne me faut rien !

Et puis, il lui dit :

— Eh ben, monsieur, si vous voulez me bailler quelque chose, il faut me donner une flûte qui fasse danser tout le monde [1].

Et puis, monsieur le curé lui a dit qu'il voulait l'emmener en prison, ce petit jeune homme. Il a dit :

— Eh ben, monsieur le curé, si vous voulez m'emmener en prison, donnez-moi donc la permission de faire aller ma flûte.

Et puis, monsieur le curé dansait dans les ronces, lui ; il s'est déchiré sa robe. Fallut aller chercher les gendarmes. Ils ont dit :

— Bonjour, mon p'tit jeune homme ! Nous sommes venus vous chercher ; vous n'avez rien fait que des sottises !

Et puis, il a dit :

— I n' fais pourtant pas de sottises, i suis là qui garde mes bœufs ! Eh ben, messieurs, si vous voulez m'emmener, donnez-moi donc

1. Cette flûte enchantée rappelle Obéron, le ménétrier de Hameln, etc.....

la permission de faire aller ma petite flûte!

Monsieur le curé, quand il l'a entendu parler de la petite flûte :

— Ah! qu'il dit, attachez-moi à ce pipe (peuplier), et puis, bien sârre (serré) itou (aussi)!

Ces messieurs, eux, dansaient avec leurs chevaux; et puis, le curé, lui, se frottait le ventre contre le pipe [1].

Conté par Rollé, journalier à Mazerolles.

1. Cf. J.-F. Bladé, *Contes pop. de la Gascogne*, t. III : La flûte de Courtebotte. — F.-M. Luzel, *Lég. chrét. de la Basse-Bretagne*, t. I, p. 64. — Paul Sébillot, *Litt. or. de la Haute-Bretagne*, p. 147 : Les trois dons.





X

LES LIÈVRES ET LE CURÉ

Voila ce qui arriva dans une petite commune :

Il y avait un prêtre ; le ventre lui grossissait, il devenait gros comme un tambour ; il s'en trouvait bien étonné ; avec cela, il souffrait beaucoup.

Dans ce moment, les routes n'étaient pas communes comme aujourd'hui : il fallait monter à cheval ou aller de ses pieds. Il était résolu d'aller consulter un docteur ; mais il fallait deux jours pour y aller ; il était obligé de coucher en route.

Le docteur lui dit qu'il fallait qu'il retourne chez lui ; qu'il mette de son urine dans une bouteille et qu'il lui renvoie sa bouteille : il lui dirait ensuite sa maladie.

Ce que fit le curé. Rien de plus pressé, quand il arriva chez lui, se mit à uriner dans une bouteille ; renvoie son domestique chez le docteur.

Ce serviteur couche dans un hôtel. Le soir, se couche, pose sa bouteille sur une cheminée. Dans cet hôtel il y avait deux femmes enceintes qui servaient, et, très curieuses, elles voulurent goûter le liquide de cette bouteille. Elles dirent entre elles :

— Va, roué, tu nous as attrapées ; tu nous as fait boire de ton urine ! Mais nous, nous te ferons bien boire de la nôtre aussi !

Elles urinèrent dans la bouteille.

Le domestique, le lendemain, reprend son chemin, va trouver le médecin.

Quand le docteur eut vérifié le contenu de la bouteille, il dit :

— Mon cher domestique, je le plains, votre curé ! Il a une drôle de maladie, qui n'est pas facile à s'en débarrasser. Vous allez retourner chez vous, vous lui direz qu'il est enceinte de deux enfants. Vous lui direz qu'il se donne beaucoup d'exercice, faire dissiper ça !

Le domestique arriva. Le curé va au devant de lui, en lui demandant ce que le docteur lui avait dit. Il dit :

— Monsieur le curé, je vous plains ! Vous êtes enceinte de deux enfants ! Il faut que vous

vous donniez beaucoup d'exercice, faire dissiper ça.

— Tiens ! qu'il répond, c'est cette fichue femme qui a tombé sur moi, l'autre soir, qui m'a fait ça !

Le curé, pour faire dissiper son mal, se mit à courir, le lendemain, comme un fou, dans les champs et les bois. Et le besoin de faire l'a pris. Il mit son pantalon à bas derrière une grosse broussaille de ronces, de fougères, où il y avait deux lièvres de cachés. Le curé donne un gros pet; les lièvres s'enfuirent en toute hâte. Le curé, croyant que c'étaient ses deux enfants qu'il mettait au monde, ramassa son pantalon et court après les lièvres, en disant :

— Baptême, mes chers enfants! Baptême! Baptême ! Deux âmes de perdues !

Il retourne chez lui ; il dit qu'il eut bien du malheur d'aller dans ce bois : que ses deux enfants étaient venus, qu'il n'avait jamais pu les voir !

Conté par le père Robin, maçon à Civeaux.







XI

LA PLUS BELLE MENTERIE

Il était un métayer qui devait 600 francs à son maître ; et son maître aurait ben voulu l'envoyer, mais il aurait voulu ses 600 francs : il ne savait pas comment faire. Et le métayer passait pour bon menteur et le monsieur aussi ; ils étaient menteurs tous deux. Et puis, le monsieur dit à son métayer :

— Écoute, si tu veux dire une menterie plus belle que moi, je te ferai grâce de tes 600 francs ; mais si j'en dis une plus belle que toi, tu m'en devras 1,200.

— Ah, qu'il dit, monsieur, i ou veux !

Et puis, ils ont tenu le pari.

Ils ont été voir le juge de paix. Il a tombé au monsieur à dire sa menterie le premier. Le monsieur a commencé de dire :

— Ce matin, messieurs, qu'il dit, le temps était bien orageux ; j'ai entendu un moussion

(moucheron) saboter avec ses sabots sur le clocher de Saint-Savin.

Ils ont dit que c'était une belle menterie; et puis, ils ont dit au métayer de commencer à dire la sienne.

Le métayer a commencé à dire :

— Messieurs, i ai ben des abeuilles, i ai ben des bornats! I sais ben le compte de mes abeilles, i n'sais pas le compte de mes bornats. Tantôt, ell's venaient daux champs, i m' seus mis à les compter, i en ai trouvé une d' à dire, et je l'ai entendue breumer (beugler) de sept lieues. I ai lié mes deux bœufs, i ai-t-amené ma charrette, i en ai-t-amené sept charretées, encore i ai laissé la bousaille. I ai guiêté (regardé) dans ma poche, i ai trouvé un pois promeloge (précoce), i l'ai piqué dans la bousaille de mon abeuille. Le lendemain matin, il a été monté au ciel. I ai été voir mon pois; quand i ai vu qu'il était monté si haut, i ai monté de branche en branche. Quand i ai été monté à la cime, ol est v'nu une chèbe (chèvre) qu'a coupé mon pois au pied, i ai tombé d'ssus un rocher, i ai-t-enteillé (enfoncé) jusqu'aux deux aisselles. Quand i ai vu ça, i ai fait un mail avec un fromage blanc, deux coins avec du beurre, i ai fait partager la roche et je me suis rendu.

Et puis, le métayer avait gagné.

Conté par le père Auzanneau, journalier, au Pont, commune de Mazerolles.



XII

LES TROIS PLUS BELLES VÉRITÉS

Une fois, il y avait une fille, qu'elle avait son père et sa mère; ils avaient ben une soixantaine d'années; ils n'étaient pas riches; ils n'avaient que quatorze bosselées de prés. Il y avait un monsieur qui en avait trente bosselées, leur voisin. Et puis, le monsieur les tâtinait pour leur acheter leur pré; mais eux, ne voulaient pas le vendre : ils vendaient le foin pour se nourrir tous les trois, tous les ans. Et le monsieur dit au bonhomme :

— Ta, qu'il dit, si tu veux, n'allons parier auquel qui dira les trois plus belles vérités. Si c'est toi, i te donnerai mes trente bosselées; si c'est moi, tu me donneras tes quatorze tiennes!

Il a ben voulu.

Le vieux bonhomme se rend chez lui; se met

entre ses doux landiers, bien ennuyé. Sa fille lui dit :

— Qui donc qu' t'as, mon p'pa? T'as l'air ben ennuyé!

— Ah, qu'il dit, ma chère fille, i ai fait un pari avec le monsieur; si ne v'nons à perdre, ne sons perdus; i ai parié auquel qui dira les trois plus belles vérités. Si ol est moi, 'l me donnera ses trente bosselées; mais si ol est li, 'l aura les quatorze miennes.

— Ah, qu'elle dit, mon père, si tu veux, i prendrai ben ta place, moi!

— Ah, ma fille, si tu veux! Tu me rendras ben service. Pourvu que le monsieur ou veuille ben!

La fille a été ou d'mander au monsieur.

Qu'elle dit :

— Monsieur, vous avez fait un pari avec mon père, auquel qui dira les trois plus belles vérités. Si vous v'lez, i prendrai sa place.

— Ah oui, va, qu'il dit, prenez-la!

Ils ont été devant le juge de paix. Il a tombé au monsieur à dire la plus belle vérité le premier. Le monsieur a dit :

— Messieurs, qu'il dit, je crois qu'il n'y a rien de si chaud que le feu.

Les messieurs ont dit que c'était ben une belle vérité.

Elle a dit :

— Oui, messieurs, qu'elle a dit, le feu est ben chaud, c'est vrai; mais le soleil est ben plus chaud que le feu! Le soleil qu'est au lointain réchauffe toute la terre; le feu, lui, ne réchauffe qu'à sa place.

Ils ont trouvé la vérité plus belle à la fille qu'au monsieur.

Le monsieur a dit :

— Messieurs, qu'il dit, dit-il, i creis qu'o n'y a ren de plus vert que le pourreau, qu'est vert en hiver comme en été!

Ces messieurs ont dit que c'était ben une belle vérité-

— Allons, ma pauvre fille, c'est vrai que c'est une belle vérité! Voyons, à votre tour!

Qu'elle dit :

— Messieurs, c'est vrai qu' le pourreau est ben vert, qu'l est vert en hiver comme en été; mais quand le printemps vient, on voit tout verdesir. Le printemps est plus vert que le pourreau. Le pourreau, n'est vert qu'à sa place, et le printemps est vert partout.

Allons, le monsieur a commencé à dire :

— Messieurs, qu'il dit, moi, je crois qu'il n'y a rien de plus dur que l'acier. L'acier coupe tout, lui!

C'était ben une belle vérité.

— Messieurs, qu'elle a dit, o y a une affaire qu'est plus dure que l'acier; l'acier s'aguse,

lui! Eh ben, o y a l'affaire de mon p'pa, qu'a tapé dans l'affaire de ma m'man depuis soixante ans : jamais o n'a été agusé. Vous voyez ben qu'ol est plus dur que l'acier!

Et puis, tous ces messieurs d'applaudir! Et le monsieur avait perdu ses trente bosselées de prés.

Conté par le père Auzanneau.





D.

LE DIABLE

I

LE CONTE DU PETIT TAILLEUR

Il y avait une fois un petit tailleur qu'était un nain ; et puis, il s'en allait coudre à la journée par ci par là, chez tretous. Sa femme était peureuse. Quand il était au loin, qu'o sise (soit) tard ou de bonne heure, toujours il se rendait : « Oh, moi, qu'il disait, je n'ai point peur, qu'o soit tant brun qu'o voudra, je n'ai point peur ! Je m'en vas tard comme de bonne heure. »

Un soir, il était loin ; le monde l'avant forcé ; ils lui ont dit :

— Couchez donc! Ol est brun, couchez donc là!

— Ah, qu'il dit, i veux m'en aller! Moi, i ai point peur, i irais coudre chez le diable!

En se rendant, il l'a trouvé dans son chemin, monté sur un beau cheval; qu'il dit :

— Tailleur, veux-tu venir coudre chez moi?

— Si vous v'lez, monsieur. Qui que vous avez à faire?

— J'en ai pour la semaine. Eh bien, qu'il dit, tu ne peux pas venir chez moi, parce que tu ne sais pas où qu'ol est, mais je viendrai te chercher. J'irai lundi matin, de bon matin; j'irai te quri (quérir) chez toi.

— Savez-vous où qu'i demeure?

— Oui, je le sais.

Le lundi matin, il s'en va le chercher.

— Es-tu levé, tailleur?

— Pas encore, mais i vas me lever.

Il s'est levé; il a aperçu son cheval qu'était à la porte.

Il lui a dit :

— Allons, saute derrière moi!

— Ah, qu'il dit, monsieur, ol est ben haut!

— Donne-moi la main et mets ton pied sur le mien.

Il lui a donné la main et il a sauté derrière lui.

Et puis, quand ils ont été bien loin, ils ont passé dans un bois; et puis, il lui a dit :

— T'as des crottes d'oueille dans ta poche; commence par me fout' ça par terre!

L'autre a guiêté dans sa poche.

— Des crottes d'oueille! qu'il dit. Ol est mon chapelet !

— Moi, i ou prends pour des crottes d'oueille; il faut que tu les jettes!

— I n'ou veux point.

Enfin il l'a tant tourmenté; il l'a jeté, pardié!

Et puis, il a remarqué l'endroit; il ou-z-a jeté dans une broussée de chênes, qu'il y avait quatre chênes ensemble; il a bien remarqué l'endroit.

Quand il a arrivé chez lui, il l'a fait passer dans une chambre; il lui a dit :

— Vous déjeunerez ben une bouchée?

Et puis, le petit tailleur a regardé au bout de la chambre, il a aperçu sa tante et sa marraine qui avaient les deux pieds sur un chenet comme ça, et puis, leurs pieds brûliant!

— Oh, qu'il dit, ma tante et ma marraine, vous êtes ben heureuses, vous autres là, dans un fonteuil!

— Ah, mon enfant, heureuses! Mets-y donc ton bâton sur le bout de mes pieds!

Il a mis son bâton, et le feu a pris après.

— Mon enfant, qu'elle lui dit, comben qu' tu prends pour les autres? Ne prends pas mais à lui qu'aux autres, non, tu y resterais! Il te mettra

à même à la barrique; mais, fais ben attention de ne prendre que ce qu'o te faut !

— Ah, qu'il dit, ma tante, i ferai ben attention !

Il a mis ses six jours pour l'habiller. Et puis, dans les six jours, un jour, il a été voir sa marraine, et puis, il lui a dit :

— Ma marraine, qu'il lui a dit, c'est pas l'enfer que vous êtes ?

— Non, c'est le purgatoire.

— Qu'est ce donc qu'i faudrait faire pour vous retirer ?

— Ah, qu'elle dit, faudrait pas grand'chose, va !

— Eh ben, vous allez m'ou dire, ce qu'i vous faut pour vous retirer, ma marraine !

— O me faudrait quarante jeûnes, et qu'ils soient faits quarante jours d'affilée (à la suite), sans rompre.

— Eh ben, laissez donc, ma marraine, i vous les ferai.

— Oui, mais i ai grand' peur que tu t'en iras pas, mon enfant !

Le samedi, il a eu fini de l'habiller : son paletot, tout était fait; il a dit :

— A présent, comben qu' o te faut ?

— Oh, qu'il dit, monsieur, dit-il, à vous comme aux autres; i ai passé six jours : o me faut six francs.

Il a apporté une pleine boîte d'or et d'argent sur la table; il a dit :

— Ah, mon enfant, tu ne viendras jamais riche! Voilà de l'argent, prends-en donc!

— Non, non! qu'il dit. I n' seus pas accoutumé de me payer moi-même!

— I veux que tu te paies.

— Allons, puisque vous ne voulez pas me payer, i vas me payer!

Il a regardé dans la boîte et a pris ses six francs.

— T'en prends pas d'autre?

— Non, non, non! Le reste ne m'appartient pas. Allons ben, monsieur, qu'il dit, à présent je suis ben en peine pour m'en aller. Où qu'i vas passer?

— Oh, i vas-te tourner! I vas te tourner où qu'i t'ai pris.

Il a monté sur son cheval et il l'a fait sauter encore derrière lui, et puis, les voilà partis. Il l'a rentourné et l'a passé par le même chemin, heureusement pour lui; et il pensait toujours à son chapelet. Quand il y a été rendu, il s'est laissé couler derrière la croupe du cheval.

— Ah, monsieur, qu'il dit, mon chapelet doit-être là, ta!

— Ah, coquin, tu m'as ben trompé!

Parce qu'il l'aurait fait tuer en le jetant de cheval.

Et puis, l'autre a été chez lui, et le diable a été obligé de s'en retourner.

Quand il a été rendu chez lui, que dit sa femme :

— Ah, mon pauvre homme, i te croyais ben perdu depuis six jours !

— Ah, ma pauvre femme, i disais ben toujours qu'i irais coudre chez le diable, mais j'en viens.

Il a conté ça à sa femme ; qu'il dit.

— A présent, pour tirer ma tante et ma marraine, i faut qu'i fasse quarante jeûnes d'affilée, et qu'i commence demain.

Il a commencé le lendemain ; et, quand même 'ls veliant lui faire prendre une bouchée, le matin, il n'en voulait pas ; à dix heures, il mangeait ; le soir, il soupait et s'en allait. Il a fait trente-neuf jours d'affilée, sans perdre, tout, tout ben fait, pour sauver sa tante et sa marraine. Ol était dans les métives (moisson) ; le diable a trouvé de jolies châtaignes nouzillades et les a fait bouillir ; et puis, il a été le trouver, où il était à la journée pour le pigorgner (agacer), lui en faire manger une. Ol était à peu près sur les quatre heures ; il l'a tourmenté ; il a dit :

— Prenez donc une châtaigne, allons ! Prenez-en donc une !

A force de le pignarder, il a piqué son aiguille dans une ; il en a mangé la moitié ; et l'autre a dit :

— Ah, ah ! Votre jeûne est gâté !

— Ah ben, t'as raison, qu'il dit ! Tu fais ben de m'avertir ; i m'en méfiais ; i vas toute la manger ; o me servira de souper.

Et puis, il a retiré sa tante et sa marraine.

Conté par le père Auzanneau.







II

LE DIABLE ET LE PETIT GARÇON

Il y avait une fois un petit garçon. Et puis, le diable voulait l'envoyer piarder, faire un jardin sur les rochers; et il lui a donné une piarde qui ne coupait pas.

Qu'il dit :

— Si tu n'as pas fait ça, ce soir, i te mangerai!

Il ne pouvait point piarder. Q fait qu'il s'est couché. Le soir, la fille au démon a venu apporter la soupe ; elle a dit :

— T'as ren fait! Ta, voilà une petite baguette. Par la vertu de ma petite baguette, que le jardin soit fait, tout prêt!

Et puis, le jardin a été fait.

Le soir, il vint à la maison. Le diable lui demande :

— As-tu fait ton jardin?

— Oui! qu'il dit.

Le diable lui dit :

— Eh ben, tu ne seras pas mangé pour cette fois!

Et puis, le lendemain, il l'envoie fagoter avec une serpe qui ne coupait pas. Et, le soir, quand il a arrivé à la maison, le diable lui a demandé ce qu'il avait fait. Et puis, li, a dit qu'il n'avait fait ren : que sa serpe ne coupait pas. Le diable a dit qu'il le mangerait avec sa fille, le lendemain matin.

Et puis, la fille a dit au petit garçon de prendre son cheval qu'allait comme le vent. Et puis, il s'est sauvé. Au lieu de prendre celui-là qu'allait comme le vent, il a pris celui qui faisait une lieue à pas.

Les voilà partis, tous deux.

Le diable, le matin, va pour les manger; et puis, ils n'y étaient pas. Il prend son cheval et court après. Il a arrivé pour les attraper. La fille a dit :

— Par la vertu de ma petite baguette qu'il se fasse une barrière, que mon père ne puisse pas passer!

Il n'a pas pu passer, et puis, il s'est rentourné chez lui.

Il a dit à sa femme, qu'il dit :

— I en ai ben vu deux, mais i n'ai pas pu les attraper : il y avait une barrière qui m'en a empêché.

Elle lui a dit :

— Faut que tu y retournes! Tu vois ben que c'était de la magie qu'elle avait fait.

Se met à courir après eux. Et puis, quand la fille l'a vue arriver, qu'elle dit :

— Voilà mon père qui vient! Faut que tu te mettes en jument; et puis, moi, i vas être la bergère, i te garderai là dans le pré.

Le diable arrive contre la bergère; il lui demande si elle n'avait pas vu passer une femme et puis un homme avec une jument. Et puis, elle répond que non.

Il s'en retourne chez lui, et il dit encore ça à sa femme; et sa femme lui dit encore de retourner, de les attraper.

Et puis, le diable tourne bien vite.

Et, quand la fille vit son père, qu'elle dit :

— N'allons faire mettre la jument en rivière, toi, en canard, et puis moi, en cane. Tu ne toucheras pas aux bouchées de pain qu'il te jettera. Tu y courras, mais faudra pas y toucher; moi, i ferai : couac, couac, couac!

Et puis, il lui jetait des bouchées de pain. Le canet y allait ben, mais la cane faisait : couac, couac! Et puis, lui, il ne les mangeait pas!

Ils se sont sauvés et ils ont vécu bien heureux.

Et puis, le diable, un jour en chauffant son feu, il a cheu dedans et il s'est brûlé.

Conté par Delphin Baudin, 14 ans, ouvrier tuilier à Lussac-les-Châteaux.



III

LE DIABLE AU BAL

D'autres fois, dans les villages, les filles se rassemblaient; et puis, il y avait de beaux bals. Ils passaient la soirée, quelquefois la nuit, à danser; et puis, le diable s'y rendait; et il dansait toujours avec la fille de la maison : tant mais elle dansait, mais elle voulait danser.

Il y avait des petits enfants qui avaient peut-être bien huit à neuf ans, qui regardaient ça; ils voyaient, chaque fois qu'il dansait, qu'il faisait feu avec les pieds; ils voyaient qu'il avait de grandes griffes; ils appelaient leurs mères :

— Ah, m'man! Vois donc ce monsieur! Il n'est pas fait comme les autres! Vois donc! Chaque fois qu'il danse, il fait du feu par les pieds et par la bouche! Et il a de grandes griffes!

Ils ont fini par connaître que c'était le diable, pardié!

Il a fallu aller chercher le curé pour le renvoyer.

Le premier qui est venu, il avait fait des fautes — je ne me rappelle pas les fautes que c'étaient, — il n'a pas pu l'envoyer. Ils ont dit d'aller chercher le curé de Bouresse. Il a dit :

— Non, tu ne m'enverras pas ; tu as fait des fautes, toi aussi ; t'as pris des raisins qui t'appartenaient pas !

Il dit :

— Oui, j'ai pris un raisin ; mais seulement je l'ai payé : j'ai mis cinq sous dans la place du raisin !

Et ça fait qu'il n'a pas eu de raison pour l'empêcher de le renvoyer.

— Mais, qu'il dit, voyons ! Comment veux-tu que je m'en aille ! En feu ou en vent ?

Que répond le prêtre !

— Va-t-en en vent !

Le voilà parti en vent. Ç'a fait un bruit que tout le monde se croyait perdu [1].

Conté par Jean Pineau, 75 ans.

1. Cf. Paul Sébillot, *Litt. or de la Haute-Bretagne*, p. 172 : Le diable danseur. — J. Fleury, *Litt. or. de la Basse-Normandie*, p. 149 : L'exorcisme.







IV

LE VENDREDI-BLANC[1]

C'ÉTAIT une fois un homme qui était damné; il n'avait plus que deux jours à passer pour que le démon l'emporte. Et puis, il allait le voir souvent, comme il croyait de l'emporter, il y allait tous les jours. Et puis, il lui a demandé: Qu'est-ce qu'il avait tant à se désoler? Il lui a dit :

— Demain, c'est le Vendredi-blanc; ceux-là qui le jeûnent se garderont de moi!

Fallait qu'il jeûne, qu'il ne mange rien de fricassé et qu'il ne boive que de l'eau.

1. Cf. Grimm. *D. Myth.* t. I, p. 381. Étrange coïncidence : tous les sept ans, le vendredi, on peut voir sur le Dosenberg une flamme bleue qui ne dégage aucune chaleur et qui, dit-on, indique l'emplacement d'un trésor caché.

Et puis, il lui a dit que le Vendredi-blanc n'était que tous les sept ans.

Il a jeûné, pardi! et il a été sauvé.

Conté par Cécile Compaing.





V

LE DIABLE ET LA BERGÈRE

C'ÉTAIT une jeune fille qui allait aux champs; et puis, le démon allait toujours la trouver. Un jour, il s'était mis après elle; et puis, elle avait repris ses forces, apparemment, elle lui avait mis son genou sur sa poitrine et son pied sur son haleine. Il lui disait :

— Marguerite, lâche ton pied! Marguerite, lâche ton pied!

Tu me mets dans un' si grand' peine,
Qu' j' n' puis pas avoir mon haleine.

Elle lui a dit :

— Non, mauvais, j'ôterai pas mon pied que tu ne m'aies dit ton nom.

— Marguerite, lâche ton pied! Marguerite, lâche ton pied!

Je t' le dirai.
Je m'appelle Serpent-Vipère,
Tison d'enfer.

Et puis, il lui disait encore :

— Marguerite, lâche ton pied! Marguerite, lâche ton pied!

Tu me mets dans un' si grand' peine
Qu' j' n' puis pas avoir mon haleine.

— Non, mauvais, je n'ôterai point mon pied que tu ne me dises comment il faut faire pour se garder de toi.

Il lui dit que toute personne qui dirait cinq *pater* et cinq *ave* — je ne sais plus pendant combien de temps — se garderait de lui.

Et puis, il lui disait encore :

— Marguerite lâche ton pied! Marguerite, lâche ton pied!

Tu me mets dans un' si grand' peine
Qu' j' n' puis pas avoir mon haleine.

— Non, mauvais, je n'ôterai point mon pied que tu ne m'aies promis de ne plus revenir avec moi.

— Marguerite, lâche ton pied! Marguerite, lâche ton pied! Je te le promets.

Et puis, il l'a laissée.

Conté par Cécile Compaing.



E.

LOUPS-GAROUS & SORCIERS
LA CHASSE GALOPINE

I

LOUPS-GAROUS ET SORCIERS [1]

I

LE MOUTON

C'ÉTAIT un jour de foire de Verrières, un 23 ; il y avait un homme qui en revenait; il était dans les brandes du Coudret — je vois encore l'endroit —. Et puis, en arrivant là, il suivait le chemin, et il y avait

1. La croyance aux loups-garous est à peu près générale; on la retrouve dans presque tous les recueils de littérature orale populaire. Cf. notamment :

Paul Sébillot, *Litt. or. de la Haute-Bretagne,* p. 186:

un mouton, qui le suivait toujours pas à pas; il était là : Bêh! Il le regardait. Et puis, cet homme dit :

— Ah, pauvre bête, va! le loup pourrait bien te manger!

Il prend le mouton par les quatre pattes; et puis, il le flanque comme ça sur ses épaules.

Il y avait bien plus d'un kilomètre pour arriver chez lui. Tant plus il s'approchait de sa maison, plus ce mouton il pesait; il lui a fait mouiller sa chemise à l'homme, ah oui! un joli coup!

Cet homme arrive à sa porte; il frappe à la porte; qu'il dit :

— Femme, apporte donc de la chandelle! Va, qu'il dit, i te réponds qu'i apporte un joli mouton!

Le mouton sorcier. — *Id., Traditions de la Haute-Bretagne* t. I, p. 289. — H. Carnoy, *Litt. orale de la Picardie*, p. 107. — Dr Haas, *Rügensche Sagen und Mærchen*, p. 93 : Werwœlfe auf Rügen.

Et sur les loups-garous en général les ouvrages de mythologie de Grimm, Simrock, Mannhardt.

Cf. aussi Rambaud, *La Russie Épique*, pp. 31, 34, 205, 223.

Hérodote parle d'une nation toute entière, les « Neures », qui avaient la faculté de se changer en loups une partie de l'année.

Dans les Eddas, un fils de Loki, Fenrisülfr, apparaît en loup parmi les dieux.

Et puis, il le mit avec les autres, dans le toit.

Le lendemain matin, rien de plus pressé que d'aller voir à son mouton. Il trouve un grand homme; il était après mettre de la paille dans ses sabots.

Que dit l'homme qui l'avait apporté:

— Ah bien, qu'il dit, voyons, comment te trouves-tu là?

— O mon cher ami, qu'il dit, i t'en prie, n'en parle pas à personne, et surtout, qu'il dit, ne me fais pas de mal!

Et puis, lui, il le prend de son toit de ses moutons; il lui fit passer la porte :

— Va, qu'il dit, tu m'as fait mouiller ma chemise!

Et puis, l'autre répondit encore :

— Oh, i t'en prie, surtout n'en dis rien à personne!

Et puis l'homme lui allongea son pied par le derrière :

— Sauve-toi de là, qu'il dit, vilain être!

S'il l'avait égratigné, s'il avait fait sortir du sang, c'est ce qu'il aurait fallu; il l'aurait guéri.

Conté par Marie Lidon, 74 ans,
née à Verrières.

II

LE PETIT CHIEN BLANC

C'était un nommé Robin. Un jour, nous étions dans les champs; il faisait une chaleur! Et puis, le tantôt sur les 4 heures, cet homme s'en allait dans les brandes, un petit homme tout petit, il avait des yeux rouges! Il y avait un petit drôle qui gardait des bœufs là, qui était engouessé du diable (enragé) pour rire. Il était là qui l'appelait :

— Robin, Robin, Robin, iras-tu courir le loup-garou, ce soir?

— Suive donc, suive donc, qu'il dit, tes bœufs! Tu ne les suivras pas toujours.

Et puis, le soir, là, à la nuit, pas tout à fait à jour couché, à la petite brune, — on restait tard dans les champs, quand il faisait tant de chaud — o passit un petit chien blanc dans ses bœufs. Ils ont pris la fuite de chacun leur côté. Et toute la nuit ils les ont courus. Il y en a deux de leurs bœufs qu'ils ont été deux jours sans les voir. Ils étaient allés bien loin. Ce jeune homme

demeurait pas bien loin de Bouresse. Ils furent trouvés, ces bœufs, deux jours après, l'autre côté de Verrières, près de la Forge.

Moi, j'avais près de douze ans, dans ce temps, nous gardions là nos bêtes.

Conté par Marie Lidon.

III

LE PETIT CHIEN ROUGE

Il y avait une fois une femme; elle nous racontait qu'elle avait été servante; puis, ils avaient été veiller dans une maison voisine, pour énougeler [1]; elle y avait été avec son maître. Et puis, quand la veille a été faite, qu'il a fallu s'en retourner, il n'y avait pas moyen de pouvoir trouver les maisons. Toute la nuit,

1. Énougellerie ; l'acte par lequel on enlève les noix de leurs coquilles ; ce travail se fait pendant les soirées d'hiver. Les voisins s'y invitent mutuellement. L'opération terminée, vient le réveillon, et chacun se retire après avoir dansé quelques rondes.

(Abbé Lalanne, *Glossaire du patois poitevin.*)

ils ont marché. Ils entendaient chanter les geaux; ils se trouvaient à ras les maisons. Ils n'ont jamais pu trouver leur chemin. Quand ils ont vu ça, ils se sont assis dessus un fossé pour attendre le jour à venir. Et puis, quand ils ont été assis dans le fossé, il y avait un petit chien rouge qui était toujours auprès d'eux. Elle lui disait :

— Mon maître, tapez donc sur ce chien!

Et puis, il n'y avait point moyen de pouvoir joindre le chien. Enfin, son maître a tiré son couteau de sa poche; il l'a piqué dans la terre; et puis, ils n'ont plus vu le chien.

Conté par Cécile Compaing.

IV

Aux Aifes (aigues), près de chez nous, il y avait des gens, un nommé Gaillard, qui passait pour être grand sorcier. Il avait ensorcelé un homme. Et puis, cet homme s'en allait labourer; et, il y avait un petit chien rouge qui le suivait, dès le matin, de bon matin — on ne voyait pas ça le jour. Et ce malheureux homme, il se serait ben rendu, il aurait été dans les

champs à une lieue de chez lui, il se serait rendu chez lui pour faire dans son lit.

Et puis, sa femme, ça l'ennuyait bien. Elle a été voir monsieur le curé, pour lui faire dire une messe au nom du Saint-Esprit. Le curé ne voulait pas; il disait que ce n'était point vrai, que c'étaient des idées qu'elle se faisait; et puis, à la fin, il a dit, qu'il en dirait une quand même, pour la tranquilliser.

Il en avait bien honte, puisqu'un jour il s'est jeté à l'eau; il se serait noyé, si on ne l'en avait pas tiré.

Et puis après, quand la messe a été dite, il a été guéri. Et, le jour qu'il a été mieux, il est venu quelque chose se rouler dans le champ, dans un carré de cherbe (chanvre); ça a tout foulé, tout un grand carré, comme si on l'avait hersé.

Conté par Cécile Compaing.

V

Il y avait deux jeunes gens qui se rendaient de la veille, sur les onze heures. Et puis, en chemin, il y avait une grosse bête qui les a suivis. Ils avaient bien peur, pardi! C'est auquel

qui se sauverait le plus fort. Et puis, quand ils ont été rendus vers chez eux, ils se sont dit :

— Ol est Gaillard, oui, qui nous suit comme ça !

Et il y en a un qui lui a dit :

— Va-t-en, Gaillard, va-t-en, tu nous as bien suivis assez loin !

Conté par Cécile Compaing.

VI

Il y avait une bête qui venait dans le grenier manger les pommes. C'était en hiver, comme ça. Et puis là, dans leur grenier, ils voyaient toujours les pommes diminuer ; et dedans, dans le grenier, ils voyaïent du caca de chrétien — c'est pas difficile à connaître quand c'est des bêtes. Et puis, ils ont été se cacher dans le grenier pour voir qu'est-ce qui mangeait les pommes ; et ils ont vu une bête. Et puis, on disait que quand quelqu'un était en bête, si on avait le temps de dire : Saule (?) la peau ! avant qu'on fût retourné comme on était, on restait en bête. Ils ont donc vu une bête, et ils l'ont tuée, et ils n'ont pas eu le temps de dire : Saule la peau ! Et puis, elle est venue en grande demoiselle. Et, quand elle a été en demoiselle,

ils étaient bien en peine, bien entendu! Ils l'ont enterrée sous un fagotier. Et puis, après quelque temps, il est passé des messieurs qui demandaient si on n'avait pas vu une demoiselle. Eux, ont dit que non, qu'ils n'avaient vu personne. Et puis, ils avaient un petit chien qui était tout le temps fourré sous le fagotier; ils n'ont jamais manqué chasser ce chien.

Conté par Cécile Compaing.

VII

C'ÉTAIT un soldat qui se rendait du service. Et puis, dans son chemin, a trouvé un joli mouton; et puis, il l'a mis dessus son épaule. Il le trouvait bien lourd en s'en allant chez lui. Et il en a passé un autre à côté de lui, un autre mouton. Il a dit à celui là qu'il portait :

— Où que tu vas, Gribaudière?

— Ah, i n'marche, ni n'trotte; un grenadier qui me porte.

Le soldat a foutu le mouton dans le fossé; et puis, il s'est en allé.

Conté par Cécile Compaing.





II

LA CHASSE GALOPINE

La chasse galopine, ça passe de même dans l'air; ça ne fait pas joli! Ça faisait des voix. toutes sortes de choses : gnic gnouc! gnic gnouc!

On l'entendait bien plus dans le temps que maintenant. Maintenant, on ne l'entend plus guère.

Mère Louise Fouchet, du Port de Lussac-les-Châteaux.

I

C'était un soldat qui se rendait du service, et il apportait ses armes et son sabre. Et puis, il entendait faire du bruit, enfin du tapage. Tout d'un coup, il ne savait pas ce que c'était;

enfin, il a pensé que c'était la chasse galopine. Et puis, il avait entendu dire que la chasse galopine c'étaient des petits anges que le diable courait. Il avait un mouchoir blanc dans sa poche; il l'a pris ; il l'a plié en forme de croix; et puis, il l'a posé par terre. Et il a tracé un grand rond autour du mouchoir; et puis, le diable est venu lui aussi, autour du rond ; il tournait tout autour pour entrer. Et puis, comme il n'a pas pu trouver de passage, il s'est en allé.

Conté par Cécile Compaing.

(D'après une autre version du même récit, ce sont les âmes de petits enfants morts avant le baptême que le diable court ainsi. Sur le mouchoir du soldat vient se poser un petit oiseau qui lui demande d'être son parrain.)

II

Il y avait une fois un monsieur qui avait vendu du bois ; et puis, comme son bois avait été volé, il envoyait un garde toutes les nuits pour le garder. Une nuit, ce garde a entendu la chasse galopine, et puis il a tiré en l'air ; et là, il n'a point rien tué, pardié ! Et il y a des gens

qui lui ont dit qu'il fallait faire bénir une balle. Et puis, quand la balle a été bénite, il a tiré. A tombé une grosse bête, une bête qu'on en avait jamais vu une comme ça, qui a été portée au Jardin des Plantes. Et lui, après, o le courait partout, en lui disant : Rends-moi ma chasse! Rends-moi ma chasse!

Il a manqué en mourir de peur [1].

Conté par Cécile Compaing.

(1). Sur la chasse galopine, cf. K. Simrock, *Handbuch d. d. Myth.*, p. 186. — Grimm, *Deutsche Mythologie*, t. II, p. 761-793, — Mannhardt, *Antike Wald-und Feldkulte.*







III

LE MENEUR DE LOUPS

OL était une nuit, au passage de la Tour, en pleine nuit. Le passager entend qu'on l'appelle, qu'on l'appelle : Au bateau ! — Et le passager se lève, pardié, il va prendre son bâteau, et puis il va pour les passer.

Quand il arrive au bord, voilà au moins trente loups qui sautèrent dans le bateau avec l'homme qui les menait.

Le pauvre passager, le tremble le prend ; il se croit perdu.

— Non, non ! que dit le conducteur des loups ; n'aie pas peur, n'aie pas peur ! Prends tes sens ! I t'assure qu'i n' te feront pas de mal.

Quand 'ls fiiant passés, le meneur de loups lui demande combien il lui f'llait.

— Oh, qu'il dit, vous me donnerez ce que vous voudrez !

— Eh bien, tiens, te voilà trois francs!

Et le passager était bien content d'avoir ses trois francs!

Quand 'l fut arrivé chez lui, il allume sa chandelle, regardit son p'tit écu de trois francs : va te faire foutre, c'était une feuille de chêne [1]!

Conté par Jean Pineau.

(1) Cf. Paul Sébillot, *Litt. or. de la Haute-Bretagne*, p. 296.





IV

LE DEVIN

C'était un vieux qui allait voir au devin, pourquoi il était bossu. Dans son chemin, rencontre un homme qui était tout boiteux. Et puis, plus loin, il avait rencontré une femme qui était très grosse. Et, quand ils sont arrivés chez le devin, le vieux bossu lui a dit :

— Voudriez-vous me dire pourquoi i seus venu bossu ?

— Eh, mon ami, si vous aviez tenu ben dreit, vous ne seriez pas venu bossu !

Et puis, l'autre lui a demandé pourquoi il était devenu boiteux.

— Eh, mon ami, vous m'harassez ! Quoi faire vous avez-vous coupé ?

Et la femme lui a demandé pourquoi elle était devenue si grosse.

Il y avait un geau qui courait une poule dans la cour.

— Eh, mon amie, qu'il dit, si vous aviez toujours fui comm' quielle poule, vous n'auriez pas devenu grosse !

Conté par Paul Couturier.





F.

DIVERS

I

LE CONTE DE LANSQUENET

Il était un p'tit, Lansquenet qu'il s'appelait. Il avait été se promener avec le petit saint Jean. Et puis, le petit saint Jean a dit :

— Ta, nous sons ben prom'nés, n' sons fatigués, allons dans le Paradis !

— Ah, que dit le petit Lansquenet, promenons-nous donc encore un peu ; nous irons dans le Paradis un peu plus tard.

Le petit saint Jean n'a pas voulu contrarier le petit Lansquenet ; il a dit :

— Allons ben, qu'il dit, allons-nous en !

Ils ont passé à côté de mondes, en vous respectant, qui faisaient rôtir un cochon. Le petit Lansquenet a dit :

— Ah, Dieu Marie, qu'il saute dans mon oubresac (havresac) !

Ce cochon, tout rôti, a sauté dans son oubresac, par rapport au petit saint Jean.

— Ah, qu'il dit, tu vois ben, nous n'avions ren à manger, n'avons un cochon. A c't' heure nous trouverons ben du pain !

Ils sont partis ; ils ont passé du long un boulanger qui menait un plein char-à-bancs de pains. Petit Lansquenet a dit :

— Ah ta, Dieu Marie, qu'ils sautent dans mon oubresac !

Tout quio pain a sauté dans son oubresac avec le petit cochon.

Ils ont passé du long une grand' bande de perdrix, qui ont toutes pris leur volée.

— Ah, que dit Lansquenet, vois donc, petit saint Jean, si le bon Dieu v'lait que tous quiés perdreaux sautent dans mon oubresac !

Et toute la bande a sauté dans son oubresac.

— Allons, à présent, que dit Lansquenet au petit saint Jean, n'avons ben de quoi vivre ; allons donc nous retirer dans une maison, parce qu'o fait froid.

Ils étaient dans un village ; ils ont affermé une

maison; ils ont fait cuire leurs perdrix avec du bois qu'ils avaient acheté. Enfin, les voilà là pendant une quinzaine de jours, ben m'n'aïse (à l'aise).

Le petit Lansquenet a dit au petit saint Jean :

— Eh ben, qu'il dit, n'avons été ben m'n'aise pendant quinze jours, mais n'avons plus ren à c't'heure; faudrait ben encore aller nous promener.

Le petit saint Jean a dit :

— I en seus las; i veux me retirer dans le Paradis à c't'heure.

Le petit saint Jean a dit :

— Ta, viens donc avec moi, tu seras mieux! Moi, i veux m'en aller dans le Paradis.

— Ah, que dit Lansquenet, moi, i n'veux pas y aller encore! I veux me promener.

— Ah, qu'il dit, quand tu voudras y venir après, o sera trop tard. Moi, i m'y en vas! T'en auras repentir.

Et puis, il a parti, là; il s'est en allé dans le Paradis.

Le petit Lansquenet s'est promené huit jours. Ah, mais il n'y avait pas moyen de ren trouver à manger! Il ne pouvait plus ren faire venir dans son oubresac; l'autre était parti; il n'avait plus de pouvoir. Quand il a vu ça, il a été à la porte du Paradis.

Il a dit au petit saint Jean :

— Eh ben, ouvre-mou donc la porte, à tout le moins, puisqu'i seus malheureux, qu'entre avec toi !

— Ah, qu'il dit, non, tu ne rentreras point !

— Eh ben, qu'il dit, puisque nous étions si grands amis, ouvre-mou donc la porte un petit bout, me faire voir toujours !

Et puis, l'autre lui a ouvert la porte un petit bout ; et le petit Lansquenet l'a lappée, a jeté son bonnet dedans.

— Eh ben, qu'il lui a dit après, i voudrais ben rentrer avec toi !

— Non, qu'il dit, va-t-en !

— Eh ben, laisse-moi donc aller quri (quérir) mon bonnet !

Le petit saint Jean lui a dit :

— Eh ben, rentre donc quri ton bonnet !

Lansquenet y a été ; et puis, il a sauté ses deux pieds sur son bonnet.

Et puis, le petit saint Jean lui a dit :

— Va-t-en donc de mon Paradis !

— I n' seus pas dans ton Paradis, i seus sur mon bonnet. I y seus, i y demeure !

Et puis, il y a demeuré.

Conté par le père Auzanneau.



II

JEAN SANS-PEUR

C'ÉTAIT un petit garçon. Il disait à sa mère qu'il ne se marierait jamais, avant d'avoir eu peur. Et puis, la mère, bien embêtée, l'envoie chercher son oncle. Son père a été se cacher, dans une passée, en bonnet de coton. Il l'a trouvé dans son chemin.

— Vas-tu te tourner que je passe ! Sans ça, i vas ben te tourner, moi !

Et puis, il empoigne son père, le fout dans la broussée.

Quand il a été rendu, sa mère lui a demandé :

— T'as pas eu peur ?

— Oh non, m'man ! qu'il dit. I ai ben vu un vieux là-bas, dans une passée ! Il ne voulait pas se tourner, i l'ai ben fait tourner, moi ! I l'ai foutu dans le bouesson (buisson).

Et puis :

— Vinra-t'i, ton oncle, mon enfant?

— Oh oui, m'man ! Il vinra demain.

La mère va trouver le sacristain ; et puis, elle lui a dit de sonner l'angelus de bon matin. Et puis, elle lui a envoyé son enfant. Il a trouvé le sacristain pendu à la corde ; il lui a dit :

— Dis donc, toi, vas-tu t'ôter de là, qu'i sonne ! Si tu ne t'ôtes pas, i vas ben t'ôter moi !

Il l'a pris, l'a jeté au milieu de l'église, et puis, il l'a tué.

Et puis, il sonnait si fort, le curé a entendu ça ; il s'est réveillé tout en peur. Et puis, le curé le priait de cesser : que le sacristain était mort. Et l'autre, au contraire, sonnait que plus fort.

Il est arrivé.

— T'as pas eu peur, mon enfant ?

— Oh non, m'man? I ai trouvé un homme pendu à la cloche, i l'ai foutu au milieu de l'église, i l'ai tué.

— Ta, mon enfant, prends-mou ton siau là, tu t'en vas aller me tirer un siau d'eau.

Et puis, son père était autour du puits.

— Dis donc, toi, vas-tu t'ôter qu'i tire de l'eau ! Si tu ne t'ôtes pas, i vas ben t'ôter, moi !

A pris son père, le fout dans le puits.

Il arrive.

— Dis donc, mon enfant, as-tu eu peur?

— Oh non, m'man ! I ai trouvé un vieux là-

bas : il ne v'lait pas s'ôter, qu'i tire de l'eau ; i l'ai ben ôté, moi ! I l'ai pris, l'ai foutu dans le pouée !

— Eh, galopin ! Ol est ton père !

— Ah, tant pis, m'man ! 'l est pourtant ben d'dans ; 'l boit un bon coup !

Dans la colère, il prend son chemin, et puis, il s'en va.

Arrive à une ferme.

— Pourriez-vous me loger ?

— Ah, mon ami, ne logeons ben ; mais il y a un château là : tout le monde qui y loge est mangé !

— Ah, tant pis ! I vas y aller tout de même, moi.

Arrive dans le château, trouve le souper là, prêt ; s'est assis dans un coin, un petit moment ; après, il a entendu : Bredi bredâh ! Et puis, un petit diabloton arrive.

— Qui qu'tu veux donc, toi ? Toi, qu'il dit, tu vas te mettre à gencer (balayer).

Un petit moment après, il entend : Bredi bredâh bredâh !

— Eh, qui qu'tu veux donc, toi, encore ? Tu vas te mettre à laver la vaisselle ta, toi !

Un petit moment après : Bredi, bredâh, bredâh !

— Encore ! Tu vas te mettre à essuyer la vaisselle, toi ; et fais attention à ne pas la casser, oui !

Et puis, le gros arriva, lui : Bredi, bredâh, bredadâh!

— Qui qu' tu veux donc, toi?

— I veux te manger.

— Eh ben, qu'il dit, auparavant de me manger, tu vas manger cette paillissée de noix.

Et puis, un coup qu'il a eu mangé la paillissée de noix :

— Ah, qu'il dit, tu ne mangeras pas tout sans boire, toujours! Ta, qu'il dit, tu ne sais pas, n'allons faire une partie de cartes! Fais attention, i vas en prendre cinq, et puis, i t'en donnerai cinq.

Et puis, il avait pris cinq cartes et il ne lui en avait donné que quatre à lui. Il cherche cette carte et pas moyen de la trouver.

— Ah, ah, i n'en ai que quatre, i faut r'garder sous la table, l'autre doit y être!

Il a voulu se baisser; l'autre avait un anneau, il l' lui a foutu dans le cou :

— Ah, ah, i te tins, va, là!

Il lui disait de le laisser; qu'il s'en irait. Il lui a demandé comment il voulait qu'il s'en aille.

— Ah, qu'il dit, veux-tu qu'i m'en aille en vent, ou en brouée (brouillard), ou bien en orage?

— Tu vas renoncer au château, à ne jamais y fout' les pieds. Et puis, qu'il dit, tu vas t'en aller en petite brouée, encore pas trop forte; si

elle est trop forte, tu retourneras en bas, qu'il dit.

Il est arrivé à la ferme.

— Avez-vous eu peur?

— Oh non!

— Eh ben, vous avez eu de la chance! Tous ceux-là qui y ont couché ont été mangés.

— Ah, qu'il dit, i les ai ben mis à l'ordre, moi, qu'il dit, ah!

— Ah ben, qu'il dit, vous allez souper avec nous autres!

Et puis, au dessert, il a été pour couper le pâté; personne ne voulait le couper : ils avaient mis des alouettes tout en vie dedans. Il y en a une qui lui a volé par la figure; et il a tombé, évanoui. Et puis, quand il a été revenu :

— J'avais dit que je ne me marierais pas avant d'avoir eu peur; maintenant j'ai eu peur, je vais me marier!

Et puis, il s'est marié avec la fille de la maison, et ils ont habité le château [1].

Conté par François Sabourin.

1. Cf. Luzel, *Lég. chrét. de la Basse-Bretagne*, t. I, p. 313 : Sans-Souci ou le maréchal-ferrant et la mort.







III

LES DEUX AUVERGNATS

Deux auvergnats marchaient depuis quelques jours, et il y en avait un qui avait grand faim. Et puis, il voulait manger l'autre :

— Nostra, si tu bouges, je te mange !

Et puis, l'autre lui répondait :

— Fouchtra, n' m' mange pas, j' te fous là !

Ils arrivèrent contre un mur. Celui-là qu'avait grand faim aperçut un rat qui traversait le mur; il démolit le mur pour manger le rat.

Un jour, qu'ils passaient contre une ferme, ils avaient vu beaucoup de prunes. Il y en a un qui dit :

— Cette nuit faudra venir en manger !

Et puis, ils vinrent manger des prunes, la nuit. Il y en a un, il mangeait tant de prunes, il empoigne un crapaud à poignée, et puis le mange

Il se sentait mourir, le matin; il disait à son camarade :

— Camarade, camarade, je m'en vas !

L'autre lui répondit :

— Va-t'en, si tu veux, fils de garse, pour moi je ne parte pas avant jour !

Il le laissa mourir.

Et puis, le lendemain matin, les fermiers regardèrent dans le jardin, et ils virent l'auvergnat qui était en train de manger des prunes. Ils lui tirèrent des coups de fusil. Il voulut pour se sauver ; il sauta le mur et puis tomba dans la fosse de l'autre côté ; et il se noya.

Conté par Delphin Baudin.





IV

TAILLEUR, OURLEUR, BRODEUR, BARLIFICOTEUR

Il y avait un homme qui avait été acheter un habit. Il l'a porté chez son grand-père tailleur, ourleur, brodeur, barlificoteur. Son grand-père tailleur, ourleur, brodeur, barlificoteur lui a dit qu'il n'avait pas le temps de tailler, ourler, broder, barlificoter. Je l'ai remporté chez nous; je l'ai taillé, ourlé, brodé, barlificoté. Je l'ai remporté chez mon grand-père tailleur, ourleur, brodeur, barlificoteur. Mon grand père tailleur, ourleur, brodeur, barlificoteur m'a dit qu'il était aussi ben taillé, ourlé, brodé, barlificoté que si c'était un tailleur, ourleur, brodeur, barlificoteur qui l'aurait taillé, ourlé, brodé, barlificoté.

Conté par Marcelline Sirot, domestique, de Lussac-les-Châteaux.





V

LE CONTE DU DOMESTIQUE QUI A MANGÉ SON MAITRE

Une fois, il y avait un vieux bonhomme qui avait un enfant; il avait perdu sa femme, et son enfant avait dix-huit ans; il avait toujours été chez les autres; et puis, il a dit à son père :

— Mon père, ol a ben de la peine chez les autres, i veux apprendre l'état de maréchal.

Son père a été chez un maréchal; il l'a mené; et puis, il a fait marché avec lui pour un an, pour lui apprendre l'état de maréchal.

Au bout de huit jours, l'enfant a venu chez son père; et puis, qu'il a dit à son père :

— Mon père, i sais l'état de maréchal; i en sais aussi long comme mon maître.

Son père lui a dit :

— Mon enfant, ça ne peut pas être que dans

huit jours tu apprennes ton état! I m'en vas aller voir le maréchal.

Et puis, il a été le voir.

Le maréchal a dit à son père :

— Mon ami, votre enfant sait aussi bien son état comme moi; il peut s'en aller partout; il peut même être reçu compagnon.

Son père s'est rendu; et puis, il lui a dit :

— Mon enfant, ol est vrai que ton maître m'a dit ça.

— Eh ben, à présent, mon père, i veux apprendre l'état de menuisier.

— Eh ben, qu'il dit, si tu veux!

Ils ont été chez le menuisier; il a fait marché pour un an encore pour apprendre l'état; au bout d'un mois, le menuisier lui avait tout fait voir; il savait tout faire comme le maître : commode, buffet, tout. L'enfant s'est rendu au bout d'un mois chez son père.

Son père a été voir le menuisier. Le menuisier lui a dit qu'il en savait aussi long comme lui.

— A présent, voilà deux états qu' i sais finalement; je veux trouver un homme qui m'apprenne tous les états du monde.

Son père lui a dit :

— Mon enfant, où veux-tu prendre l'homme pour t'apprendre tous les états du monde?

— Oh, qu'il dit, nous le trouverons ben!

Ils sont partis tous deux; ils sont allés à la

foire; en arrivant, ils ont trouvé un monsieur qui lui a demandé ce qu'ils voulaient acheter. Le jeune homme lui a dit :

— Monsieur, nous ne voulons acheter rien; c'est moi qui cherche un homme qui m'apprenne tous les états du monde.

Qu'il dit :

— Je vous les apprendrai, moi.

— Si vous voulez, monsieur.

Ils ont fait marché pour un an, aller chez le monsieur qui lui apprenne tous les états du monde.

Le monsieur n'a point dit au père là où qu'il demeurait. Le père s'est rendu, il était ennuyé. Les voisins lui ont dit :

— Quoi donc qu' t'as ? T'as l'air tout ennuyé !

— Ah, qu'il dit, i ai mis mon enfant chez un monsieur pour apprendre tous les états du monde, et puis, i n' sais pas où qu'ol est.

Au bout de six mois, l'enfant est venu.

— A présent, mon père, notre fortune est faite ; nous vivrons ben sans travailler.

Justement, le lendemain, il y avait trois messieurs qui étaient à la chasse, dans le bois, pas loin de chez eux ; il dit à son père :

— Tiens, mon père, tu vois ben ces chasseurs ? Ils ont chacun un bon chien, eh ben, ils ne prendront pas de lièvre ! Moi, i vas me mettre en chien ; et puis, i en prendrai trois ou quatre. Ils

viendront bien pour m'acheter. Si ces messieurs sont riches, tu me vendras deux mille francs ; mais tu réserveras mon collier, n' y manque point !

C'était un joli chien ; il a pris trois lièvres, les a apportés à son père.

Ces messieurs sont venus. Que dit l'un :

— Ah, mon pauvre vieux bonhomme, vous avez un bon chien là !

— Ah, qu'il dit, messieurs, ol est mon gagne-vie !

— Vendez-nous le !

— I n' peux pas.

— Combien donc que vous voudriez le vendre ?

— Messieurs, j'en veux deux mille francs !

Ils se sont regardés tous trois.

— Ah, c'est pas cher ! qu'ils ont dit. Deux mille francs ! Nous avons ben moyen de faire ça entre nous autres !

— Messieurs, i vous le donne pour deux mille francs, mais i garde le collier.

— Oh, gardez le collier, si vous voulez ! Allons, venez avec nous ! Nous vous donnerons l'argent.

Il a été avec eux ; ils lui ont compté ses deux mille francs ; ils lui ont donné son collier et gardé le chien.

Et puis, deux jours après, le chien a disparu.

Ils n'ont pas su où qu'il avait passé. Ils ont été chez le père; et puis, ils lui ont demandé s'il n'avait pas vu le chien, qu'il dit :

— Messieurs, i n'ai point de chien à la maison! S'il vient, i vous le ferai tourner, mais i n'ai point de chien!

C'était bien vrai, qu'il n'avait pas de chien, puisque c'était son enfant!

Et puis, il a dit à son père :

— A présent, mon père, voilà la mi-carême; i vas me mettre en plus joli cheval; tu vas me mettre à la foire; tu me vendras ce que tu pourras, mais tu réserveras le bridon.

Ol est vrai, c'était le plus beau cheval de la mi-carême. Tous les messieurs étaient là à le marchander. A fine force de le marchander toute la journée, ol est v'nu un monsieur qui l'a eu pour cinq mille francs, et c'était celui-là qui lui avait appris son état.

Et puis, tous ces messieurs se sont mis après le vieux : qu'on ne vendait pas un cheval sans le bridon! Enfin, l'autre a sauté dessus, il l'a emmené avec le bridon, malgré le vieux.

Voilà l'autre qui le tirait avec son bridon, qui l'éperonnait!

L'enfant de quio vieux disait : « A présent, il me tient, il va ben m'en faire voir! »

Ils ont passé sur le bord d'un étang, d'un grand étang. Et, quand il a vu ça, il s'est disparu

de cheval; il s'est foutu en poisson dans cet étang. Voilà l'autre qui s'est foutu en gros brochet; il s'est mis à courir après. Et, quand le poisson a vu ça, il s'est foutu en petit oiseau. Il a volé dans le village, auprès de cet étang. Ol avait une mariée; il a été voler sur l'épaule de la mariée. La mariée, elle, a pris quio petit oiseau qu'était sur son épaule; elle a dit : « Oh, mon petit oiseau! Il vient de la part du bon Dieu! » Et puis, elle l'a fourré dans son jabot. L'autre s'est mis en pauvre, là, en cherche-pain; il a été à la porte de la mariée. Ils lui ont demandé s'il voulait du pain? — Non. S'il voulait du vin? — Non. De la viande? — Non. Ils ont demandé ce qu'il voulait. Il a dit qu'il voudrait ben le petit oiseau qu'était sur les genoux de la mariée. Ils lui ont dit :

— Ah, votre sacré osiau! Si elle veut vous le donner, n'en empêchons point, nous autres! demandez-lui.

Et puis, il lui a demandé.

Qu'elle dit :

— Non, quio p'tit osiau vient de la part du bon Dieu, i veux le garder!

Quio vieux s'est en allé, et puis, il a disparu. Il s'est mis en chat, et il a été se mettre sous les jupes de la mariée pour attraper quio petit osiau! Et puis, quio petit osiau, qu'était point tranquille, qui voyait quio chat pour le gaffer

dessous, là, il s'est mis en petit grain de mil. Et puis, ce petit grain de mil était là, dessous. Quand l'autre a vu ça, il s'est sauté en poule pour manger le mil; et puis, le grain de mil a sauté en renard, et il a sauté sur la poule, et puis il l'a mangée.

Et ainsi le domestique a mangé le maitre.

Conté par le père Auzanneau.







G.

RANDONNÉES

I

LE GEAU ET LE RAT

Une fois, il y avait un geau et un rat; et puis, ils étaient dans la grange à Jacquet. Et puis, ils se sont battus tous deux; et le geau a emporté la tête au rat. Il a été trouver la treue, et il lui a dit :

— Treue, donne-moi de la graisse, pour graisser ma tête, ça que le geau m'a fait dans la grange à Jacquet!

Et la treue lui a répondu :

— I veux ben te donner de la graisse, mais i veux que tu me fasses manger ben des pommes de terre.

Il fut trouver le champ.

— O champ, donne-moi donc des pommes de terre pour qu'i donne à la treue, pour qu'elle me donne de la graisse, pour graisser ma tête, ça que le geau m'a fait dans la grange à Jacquet!

Le champ lui a dit de lui donner du fumier, pour qu'il lui donne des pommes de terre.

Il a été trouver la vache.

— O vache, donne-moi donc du fumier, pour qu'i donne au champ, qu'il me donne des pommes de terre, pour qu'i donne à la treue, qu'elle me donne de la graisse, pour graisser ma tête, ça que le geau m'a fait dans la grange à Jacquet!

Et puis après, la vache a dit :

— I veux ben t'en donner, mais i veux que tu m' fasses manger bien du foin.

Il a été trouver le pré.

— O pré, donne-moi donc du foin, pour qu'i donne à la vache, qu'elle me donne du fumier, pour qu'i donne au champ, qu'il me donne des pommes de terre, pour qu'i donne à la treue, qu'elle me donne de la graisse, pour graisser ma tête, ça que le geau m'a fait dans la grange à Jacquet!

Il a dit :

— I n' t'en donnerai point avant que tu n' m'aies ben arrosé.

Et puis, le rat a pris sa pioche et sa pelle ; il a été défoncer la fontaine; il a cheu (tombé) dedans; et puis, sa tête a été graissée.

Conté par Delphin Baudin.







II

LE PETIT GEAULET

Une fois, il y avait un petit geau et une petite poulette qui se battaient; et puis, le petit geau a mordu la petite poulette à son jabot; et puis, il lui avait fait un petit trou. Elle a été trouver le tailleur pour faire raccommoder son petit jabot; et puis, elle a dit :

— Tailleur, voudrais-tu coudre le petit trou qu'est à mon petit jabot que le petit geaulet m'a fait?

Le tailleur a dit :

— I ne coudrai point le petit trou qu'est à ton petit jabot que le petit geaulet t'a fait, que tu me donnes un chat.

Elle a été voir la chatte.

— Chatte, donne-moi donc un chat, qu'i donne au tailleur, qu'il coude le petit trou qu'est à mon petit jabot que le petit geaulet m'a fait.

— I ne te donnerai point de chat que tu me donnes du lait.

Elle a été voir la vache :

— Vache, donne-moi donc du lait qu'i porte à la chatte, qu'elle me donne un chat, qu'i porte au tailleur, qu'il coude le petit trou qu'est à mon petit jabot que le petit geaulet m'a fait.

— I ne te donnerai point de lait que tu me donnes du foin.

Elle a été voir le faucheur :

— Faucheur, donne-moi donc du foin, qu'i porte à la vache, qu'elle me donne du lait, qu'i porte à la chatte, qu'elle me donne un chat, qu'i porte au tailleur, qu'il coude le petit trou qu'est à mon petit jabot que le petit geaulet m'a fait.

Le faucheur a dit :

— I ne te donnerai point de foin que tu me donnes du lard.

Elle a été voir la treue :

— Treue, donne-moi donc du lard qu'i porte au faucheur, qu'il me donne du foin, qu'i porte à la vache, qu'elle me donne du lait, qu'i porte à la chatte, qu'elle me donne un chat, qu'i porte au tailleur, qu'il me coude le petit trou qu'est à mon petit jabot que le petit geaulet m'a fait.

La treue a dit :

— I ne te donnerai point de lard que tu me donnes de l'aïant (gland).

Elle a été voir le châgne (chêne) :

— Châgne, donne-moi donc de l'aïant, qu'i porte à la treue, qu'elle me donne du lard, qu'i porte au faucheur, qu'il me donne du foin, qu'i porte à la vache, qu'elle me donne du lait, qu'i porte à la chatte, qu'elle me donne un chat, qu'i porte au tailleur, qu'il me coude le petit trou qu'est à mon petit jabot que le petit geaulet m'a fait.

Le châgne a dit :

— I ne te donnerai point d'aïant que tu me donnes du vent.

Elle a été voir la Vienne :

— Vienne, donne-moi donc du vent qu'i porte au châgne, qu'il me donne de l'aïant, qu'i porte à la treue, qu'elle me donne du lard, qu'i porte au faucheur qu'il me donne du foin, qu'i porte à la vache, qu'elle me donne du lait, qu'i porte à la chatte, qu'elle me donne un chat, qu'i porte au tailleur, qu'il me coude le petit trou qu'est à mon petit jabot que le petit geaulet m'a fait.

La Vienne lui a donné du vent.

— La Vienne m'a donné du vent;
I envente mon châgne,
Mon châgne m'enïante;
I enïante ma treue,
Ma treue m'enlarde;

I enlarde mon faucheur,
Mon faucheur m'enfointe;
I enfointe ma vache,
Ma vache m'enlaite;
I enlaite ma chatte;

Ma chatte me donne un chat qu'i porte au tailleur qu'il coude mon petit trou qu'est à mon petit jabot que le petit geaulet m'a fait [1].

Conté par Cécile Compaing.

1. Cf. E. Cosquin, *Contes pop. de Lorraine* t. I p. 280 : La Pouillotte et le Coucherillot ; p. 203 : Pou et puce ; t. II p. 304 : La petite souris. — H. Carnoy, *Litt. orale de la Picardie*, p. 217. — E. Rolland, *Rimes et jeux de l'Enfance*, p. 118. — *Revue des trad. pop.*, mars 1887, avril 1888, etc....



LÉGENDES





A.

LÉGENDES LOCALES

I

LES VILLES DISPARUES

LE LAN.[1]

Le Lan était une belle ville, autrefois; elle a été engloutie totalement; mais on a été longtemps, longtemps, que, pendant la messe de minuit, on entendait les cloches sonner. Et il y avait trois grues, toujours elles y étaient, on ne pouvait pas les chasser...

Dans le temps, le Bon Dieu se promenait, quand la ville du Lan existait. Il était en pauvre. Il est allé chez les riches qui lui ont refusé

1. Le lan, hameau situé au sortir de la forêt de Lussac, sur le plateau entre la route de LaChapelle-Viviers et celle de Saint-Savin. Il y a là des bas-fonds qui, l'hiver, sont pleins d'eau et forment des étangs.

la charité. Il est allé chez une pauvre femme qui lui a dit :

— Ah! mon cher ami! Je n'ai pas de pain!

Elle n'avait que deux boisseaux d'orge, et encore pas de bonne! Il lui a dit de la faire cuire. De ces deux boisseaux d'orge, elle en a eu une grande fournée.

Cette femme avait deux filles.. C'était une veuve.

Et puis, le Bon Dieu dit à cette femme :

—Vous allez sortir de la ville; et, quand vous serez sorties de la ville, vous entendrez un grand bruit; en entendant ce bruit, vous ne regarderez pas derrière vous autres!

Et puis, la ville du Lan s'est engloutie [1]; et les trois femmes, curieuses, entendant le bruit, ont regardé derrière elles, et elles ont retourné en grues...

(1) Sur les villes englouties, voir le travail de M. René Basset dans la *Revue des traditions populaires*.

Chez presque tous les peuples, les dieux descendent sur la terre pour éprouver la vie et les mœurs des hommes, surtout leur hospitalité. Dans de nombreux contes allemands, le Christ, avec des apôtres, prend la place de ces deux voyageurs, souvent aussi le Sauveur est avec saint Pierre, ou l'un ou l'autre des deux est seul. Ce sont aussi deux dieux qui voyagent dans la belle légende de Philémon et Baucis; mais trois hommes, sans doute le Seigneur avec deux anges, qui s'arrêtent chez Abraham, Gen. 18. Dans l'Edda, c'est la trilogie Odin, Loki, Hönir qui voyagent, comme chez

Une fois, beaucoup de gens s'étaient réunis pour sortir les cloches, pendant la messe de minuit. Les cloches arrivées sur la pelouse, une personne a dit :

— Ah! ah! nous les avons toujours bien, quand même ce serait le diable qui les tenait!

Alors, les chaînes ont cassé; les cloches sont retombées et plus jamais elles n'ont sonné.

Conté par J. Pineau.

les Grecs Hermes, Zeus, Poseidon, chez les Finnois Väinämöinen, Ilmarinen, Lemminkäinen. Quand un dieu voyage seul, c'est le premier, le plus grand des trois : ainsi Odin, Brahma ou Vischna chez les Hindous, et chez les Lithuaniens Perbunos.

(K. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, p. 208.)







II

LES DANSEURS MAUDITS

I

LA LÉGENDE DE FONTSEREIN

Il y a, près de Lussac-les-Châteaux, dans une petite vallée, au pied d'un rocher, une source, un trou à l'eau noire, appelé « le gouffre ». Voici la légende qui s'y rattache :

C'était à Pâques fleuries, il y a bien longtemps ; Notre-Seigneur venait encore quelquefois sur la terre. Ce matin-là, au sortir d'un long hiver, la terre renaissait. Au loin, les cloches de l'église, dont on aperçoit, là-bas, la flèche pointue, surmontée du coq aux ailes déployées et qui miroite au soleil, carillonnaient à toute volée; et, de temps en temps, des groupes de paysans passaient, se rendant en hâte à la messe.

Au bas du côteau, aux bois clair-semés, parmi des rochers abrupts, bergers et bergères dansent en rond. Ils dansent, joyeux, en s'accompagnant de la voix, et leurs chansons se marient aux appels réitérés des cloches. Autour d'eux, les troupeaux sont épars; les chiens attentifs les surveillent.

Un berger retourne à son rang dans la ronde; une bergère prend sa place au centre du cercle; son épaisse chevelure flotte sur ses épaules, ses grands yeux profonds brillent. Elle cherche par qui, pour un baiser, se faire délivrer. Et la ronde folle tourne, tourne, l'un emportant l'autre.

— Allons, mes enfants! Allons à la messe! Nous sommes en retard; elle a fini de sonner; allons!

Un éclat de rire accueille ces paroles du vieillard qui vient de s'arrêter en face d'eux, dans le chemin, au-dessus des roches : un beau vieillard aux cheveux tout blancs, et avec une grande barbe, aussi toute blanche, qui couvrait sa poitrine.

— Il est impie, continue-t-il, appuyé sur son bâton de houx, de danser ainsi le jour de Pâques fleuries! N'avez-vous pas toute la semaine pour prendre vos ébats? Allons, venez, sinon, Dieu vous punirait!

Et les rires d'augmenter, plus insolents,

avec des paroles grossières; et la folle ronde continuait toujours, endiablée.

La bergère, au milieu, seule ne dansait plus, ni ne chantait. Toute droite, fière, le regard sauvage, elle fixait le vieillard; elle siffle ses chiens, les lance, aboyants, sur lui. Lui, debout sur la roche, étend la main.

Un grand cri; puis, plus rien. Bergères et bergers ont disparu dans le gouffre qui s'est ouvert sons leurs pas. A l'entour, épars dans la plaine, les moutons sont changés en pierres blanches, les chiens en pierres noires.

Le gouffre est toujours là, béant, et nul n'en a jamais pu sonder la profondeur [1].

1. Cette légende est un souvenir d'enfance; je l'ai maintes fois entendue à l'école. Depuis, je n'ai malheureusement pu trouver personne qui sût me la conter.







II

A Chauvigny, au bas, sur la droite, en allant à Saint-Savin, il y a une fontaine ; il y a huit moutons en pierre autour.

C'étaient huit filles qu'étaient là, qui dansaient : tant mais elles ont dansé, tant plus elles voulaient danser. C'était le jour de la Fête à Dieu. Eh bien! ces jeunes filles, à ce qu'il paraît qu'elles ont tombé dans un précipice.

Et puis, il y a autour une grande plaine de pré. Quand on passe là-dessus, toute la terre va et vient.

Eh bien! Ces huit filles sont devenues en moutons [1].

Conté par Marie Pineau, née Lidon, 75 ans, de Verrières.

1. Voir dans la *Revue des Traditions populaires* : Les danseurs maudits, Légende du Bas-Léon, mars 1887 ; juin 1890 : Les danseuses punies.— J.-F. Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, t. II. — Luzel, *Lég. chrét. de la Basse-Bretagne*, t. II, p. 367 : Les danseurs punis.





III

LES FADETS

I

LES FADETS A BIARE

A Biâre [1], commune de Moussac, il y a une grande roche, qui va peut-être bien deux lieues de loin, et qu'on appelle la roche aux Fadets, parce qu'autrefois il y avait beaucoup de fadets dans le pays et ils y faisaient beaucoup de bien. Toutes les nuits, ils menaient aux champs les brebis des métayers, et sans jamais en égarer une, et il n'y en avait point nulle part d'aussi belles que celles qu'ils gardaient.

1. Biâre, petit hameau en face de Moussac, sur la rive gauche de la Vienne.

Une nuit, il y a un lièvre qui se trouva renfermé au milieu des ouailles, aux champs; et puis ce lièvre, bien entendu, il voulait bien se sauver; mais les Fadets, qui étaient plusieurs tout autour du troupeau, se disaient les uns aux autres : Fadet, fadet, arrête ce petit agneau rouget! Il s'en retournait pour s'échapper d'un autre côté; mais les Fadets y étaient encore : Fadet, fadet, arrête ce petit agneau rouget! Et ils l'ont bien arrêté; ils l'ont emmené avec les brebis dans le toit. Le matin, quand ils ont été voir à leurs ouailles, ils se sont trouvés bien étonnés de voir un lièvre avec leurs ouailles.

Un jour, il s'est trouvé un petit — parce que c'est bien près du village de Biâre, c'est vrai, la roche est juste au-dessus des maisons — il y avait un petit qui se trouvait à se promener à sa porte, et quelques-uns de ces Fadets ont sorti; ils ont emporté ce petit et ils en ont mis un des leurs à la place; et puis, le père et la mère, bien ennuyés de ne pas savoir où était passé leur petit, d'avoir celui-là en place, ils se sont imaginé de l'emporter à la porte de la roche; ils ont fait brailler ce petit fadet, et, bien vite, les Fadets ont retourné l'autre petit, et ils ont remporté le leur. Et le père et la mère bien contents de l'avoir, qu'ils ne lui avaient point fait de mal, car les Fadets étaient des espèces

de sauvages, mais ils n'étaient point méchants .[1]

Conté par J. Pineau, 76 ans,
de Lussac-les-Châteaux.

1. Le souvenir des Fadets est très répandu dans toute la vallée de la Vienne. Il n'est grotte ni roche à laquelle il ne se rattache. Il y a notamment près de Lussac-les-Châteaux la « Grotte des Fadets », où l'on a trouvé des silex et des os travaillés de l'époque anté-historique (de Longuemar, *Géographie de la Vienne).*







II

LA FADETTE

Il y avait une fadette qui avait un petit; et puis, une autre femme qui en avait un aussi. Et ces petits fadets, ils ne sont pas jolis, eux! Ils étaient noirs, bien noirs!

Un jour, quand cette femme a été partie travailler, la fadette a été prendre son petit; et puis, elle a porté le sien dans la place.

Et cette femme, après, était bien ennuyée, pardi! Elle ne savait pas comment faire pour avoir son enfant. Et puis, quand elle a vu ça, elle s'est mise à pincer le petit enfant à la fadette; elle le pinçait bien fort; et puis, il jetait des cris. Quand la fadette a entendu crier son petit, elle a retourné l'autre, et elle disait :

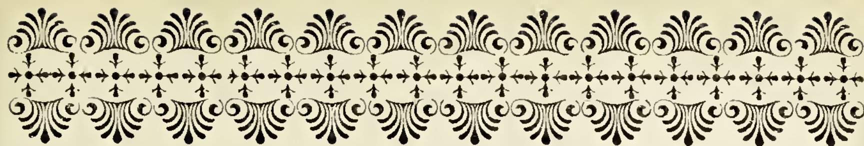
— O méchante femme, tu fais du mal au mien; moi, j'en fais point au tien!

Et puis, elle lui a retourné son enfant, et elle a remporté le sien [1].

Conté par Cécile Compaing.

1. A remarquer le début de ce petit récit : Il y avait une fadette qui avait un petit; et puis, une autre femme etc., et le rapprocher de la réflexion qui termine le récit précédent : car les fadets étaient des espèces de sauvages, mais ils n'étaient point méchants. Pour les habitants de nos campagnes, fadets et fadettes ne sont pas des génies, mais des hommes comme eux, qui occupaient le pays avant eux et qui demeuraient dans les rochers.





IV

LE DIABLE TROMPÉ

I

LE PONT DE GENÇAY

C'ÉTAIT un homme qui se désolait : qu'il ne pouvait pas passer l'eau. Et puis, tout en se désolant, il jurait, et le diable a apparu, pardié, lui! et il lui a demandé :

— Qu'as-tu donc à te désoler?

Il lui a dit :

— J'ai ben moyen de me désoler! I voudrais passer de l'autre côté de l'eau; il n'y a pas moyen d'y passer.

1. Gençay, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Civrai, au confluent de la Clouère et de la Belle.

Il lui a dit :

— Eh ben! Qui que tu me donneras, i te ferai un pont?

Il lui a dit :

— I te donnerai ce que tu me demanderas.

Et puis, il lui a dit :

— Eh ben! Tu me donneras ce qui passera le premier sur le pont!

Et cet homme était bien désolé. Sa femme lui a demandé :

— Qu'as-tu donc, que tu te désoles tant?

Et puis, il lui a dit, enfin, qu'il avait fait marché avec le diable pour faire un pont. Il a dit qu'il lui avait promis de lui donner ce qui passerait le premier sur le pont.

Sa femme lui a dit :

— Dis ren; laisse-le faire son pont; nous le oindrons ben!

Et, quand le pont a été fait, elle a pris son chat, elle l'a posé devant elle, et elle l'a fait passer devant elle, pardié, sur le pont [1].

1. Comparez dans la *Revue des traditions populaires* 1891 : Traditions et superstitions des Ponts et chaussées, Paul Sébillot.

Ce pont, construit par le diable, rappelle : de loin, la διαβατήρια des grecs et les sacrifices de femmes et d'enfants que faisaient les Francs au passage des fleuves (Grimm, *Deutsche Mythologie*, I, 37); d'une façon plus sensible, la construction des ponts attribuée à Donar, Thôr (K. Sim-

Et puis, le diable a dit :

— I seus bien avancé, tu me paies de mon bien même !

Conté par J. Pineau.

rock, *Handbuch der deutschen Mythologie,* 261). Dans l'antiquité scandinave, ce même dieu Thôr était, ainsi qu'Odin, le batelier qui faisait traverser aux morts le fleuve Wimur; comme prix du passage, il leur demandait leur vie même. Wittich, le gardien du pont des morts, exige des passants soit leur main droite, soit leur pied gauche. (K. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie,* 256).







II

LA FOSSE DE SAINT-LAURENT [1]

Il y avait un homme qui voulait faire boire ses bœufs, et puis, il jurait; et le diable a apparu; il lui a dit :

— Qu'as-tu donc à tant te désoler ?

— I ai ben moyen de me désoler : i ai mes pauvres bœufs qui crèvent de la soif, pas moyen de les faire boire !

Le diable lui a dit :

— Hé bien ! qu'est-ce que tu me donneras, je te ferai une fosse?

— Qué que tu veux qu'i te donne?

— T'as un petit enfant ; me le donneras-tu ?

Et puis, il lui a dit que oui.

Et puis, après, il était bien désolé ; et sa femme a dit :

— Ah ! ne dis donc ren, va ! N'le joindrons ben !

1. Saint-Laurent-de-Jourdes, à l'Ouest du canton de Lussac-les-Châteaux.

Il fallait que la fosse soit faite avant que le geau chante. Elle a fait bien boire son geau, et il a chanté que le diable n'avait plus qu'une pelletée de terre à ôter. Il a jeté sa pelle et il s'est sauvé.

Et puis, la fosse existe encore, près de Saint-Laurent; jamais on n'en voit le fond, et l'eau en est toute trouble [1].

Conté par Marie Lidon.

1. La légende du diable qui entreprend un travail à faire en une nuit et que le chant du coq force à laisser inachevé, lui faisant ainsi perdre son salaire, est, comme tout le monde le sait, très répandue. La source en est, sans doute, dans les Eddas :

Les dieux ayant créé le Midgard et bâti le Walhall, un architecte (Smidhr) s'en vint leur proposer d'élever un mur qui les mît à l'abri des attaques des géants et des Hrimthurses. En récompense, il leur demanda Freyja avec le soleil et la lune. Sur le conseil de Loki, les Ases acceptèrent, à condition que ce mur serait terminé en un hiver et que l'architecte ne pourrait se faire aider que par son cheval Swadilfari. L'hiver touchant à sa fin et le mur étant presque fini, les dieux, qui ne voulaient point donner Freyja, chargèrent Loki d'empêcher, par n'importe quel moyen, l'achèvement de l'ouvrage. Loki se changea en jument, et, passant devant Swadilfari, celui-ci, ardent, se lança à sa poursuite. Et l'architecte, obligé de courir après son cheval, ne put terminer sa tâche dans le délai voulu. Alors, il se mit dans une si grande colère que les dieux reconnurent en lui un géant ; et Thôr le tua d'un coup de son marteau Miœlnir. (K. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie.*)



V

CHAMPAGNÉ-SAINT-HILAIRE [1]

A Champagné-Saint-Hilaire, il y avait une servante, au château. Elle a été punie bien pour un faux. Il y avait dans ce château une ageace (pie) privée — rien de si voleur qu'une ageace, ça emporte tout ce que ça trouve — qui avait pris un couvert d'argent au seigneur. Elle l'avait portée cacher sous la toiture du château. Cette malheureuse fille a été blâmée, et puis, ils l'ont fait détruire pour ça. Cette fille n'était point coupable, toujours elle disait que ce n'était pas elle, comme bien entendu ce n'était pas elle aussi, et, le jour qu'ils l'ont fait périr, elle leur a dit :

— Messieurs, c'est aussi vrai que vous me faites périr à faux, comme il sera vrai que tant

1. A l'Ouest du canton de Gençay.

que Champagné sera Champagné, la brouée (le brouillard) sera sur le clocher !

Et ça, c'est sûr, c'est visible. Toujours on la voit, toujours, toujours, sur le clocher.

Et les recouvreurs, point bien longtemps après, en recouvrant le château, ils ont retrouvé le couvert d'argent caché sous la toiture.





VI

LA PIERRE LEVÉE DE LOUBRESSAC [1]

C'ÉTAIT la Sainte Vierge qui passait là, en filant sa quenouille : ses fusées dans sa dorne, et portant sur la tête cette grosse pierre plate. Elle a piqué là les fusées et posé la pierre dessus. Du côté du ris, elle avait laissé l'ouverture d'une porte ; on la voit bien encore.

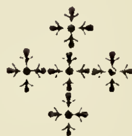
C'était une remarque que la Sainte Vierge faisait où elle passait.

On a fait maçonner, tout autour, des pierres qui sont debout, pour en faire une chambre ; et

1. Loubressac, petit village, sur la rive gauche de la Vienne, à quelque distance de la rivière, entre Lussac et Civaux. Le dolmen en question, relativement peu considérable, est visible du chemin de fer de Poitiers à Limoges

on y avait mis une porte; mais on avait beau la fermer, le soir; tous les matins, cette porte se trouvait ouverte.

Mère Louise Fouchet, 70 ans,
née à Loubressac.





VII

LE CIMETIÈRE DE CIVAUX [1]

Le cimetière de Civaux est entouré d'un grand cercle de pierres tombales debout; et par toute la plaine, aux environs, dans le sable, on a trouvé et l'on trouve encore quantité de ces tombes en pierre : dans le pays, il n'y a guère de maison qui n'en ait une en guise d'auge. Comme il n'y a pas de pierre identique dans la région, du moins du même côté de la Vienne, l'imagination populaire a trouvé à leur présence en si grand nombre l'explication suivante :

Au moment des grandes guerres — pour nos paysans, guerres du temps de Clovis et guerres des Anglais se confondent — il y avait là tant de

1. Civaux, canton de Lussac-les-Châteaux, sur la rive gauche de la Vienne.

morts, tant de morts que l'on ne savait où les mettre! Alors il est tombé du ciel *une nuée de tombes* pour les ensevelir.

Tradition courante.





VIII

LA FONT-CHRÉTIEN [1]

C'ÉTAIT, il y a bien longtemps, dans le temps du roi Clovis; la Vienne était pleine de sang. Et puis, Clovis voyant ses troupes si fatiguées et ne sachant comment les désaltérer pensa au Dieu de sa femme Clotilde. Il dit : O Dieu, que Clotilde adore, protège-moi, et je me convertirai !

Et, son cheval ayant frappé du pied sur le rocher, il en jaillit une source.

Alors, Clovis, plein d'orgueil, dit : Si je l'avais

1. La Font-Chrétien se trouve à droite de la route de Lussac-les-Châteaux à Chauvigny, entre la forêt et la Vienne, un peu avant d'arriver au village de la Tour. C'est une des belles sources qui se puissent trouver : le débit en est assez puissant, et l'eau d'une limpidité parfaite.

Sur le rocher, on montre encore l'empreinte qu'y a laissée le pied du cheval de Clovis.

demandée sur la croupe de mon cheval, je l'aurais eue comme ça !

Mais Dieu le punit, et la source cessa de couler.

Clovis, alors, a reconnu sa faute, et, s'étant mis à genoux, il en demanda pardon à Dieu ; alors, la source s'est rouverte [1] !

Mère Louise Fouchet.

1. Voir K. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, p. 495 : Le culte des fontaines. — Rambaud, *La Russie épique*, p. 105 : « Il y a près du village de Karatchovo, dans le district de Mourom, une chapelle élevée sur une source qui a jailli sous le sabot du cheval d'Ilia : héros solaire qui a bien pu, comme le Hélios des Grecs, se confondre avec saint Élie, le prophète. » — Grimm ; *D. Myth.* p. 485. « La découverte d'une source est souvent attribuée à quelque influence divine ou à un miracle : Wuotan, Balder et Charlemagne en ont fait jaillir une du sol pour désaltérer leur armée. » — Pégase fit également jaillir une source sous son sabot :

Fama novi fontis nostras pervenit ad aures ;
Dura Medusæi quem præpetis ungula rupit...

Ov. *Métam.* 5-257-264.

— Saxo Grammaticus, p. 47 : « Victor Balderus, ut afflictum siti militem opportuni liquoris beneficio recrearet, novos humi latices terram alcius, rimatus aperuit. Quorum erumpentes scatebras sitibundum agmen hienti passim ore captabat. Eorundum vestigia, sempiterno firmata vocabulo, quenquam pristina admodum scaturigo desierit, nondum prorsus exsolevisse creduntur. »



IX

LE GUÉ DE LA BICHE [1]

CLOVIS à la poursuite d'Alaric, ne savait comment traverser la Vienne. Alors apparut une biche. Descendant de la forêt, elle traversa la rivière devant lui, lui indiquant un gué qui, jusqu'à ce jour, s'est appelé : le gué de la Biche [2].

Entendu conter un peu par tous les gens du pays.

1. Le gué de la Biche se trouve un peu en aval de la Font-Chrétien, en allant vers Civaux.

2. Dans les traditions germaniques, le cerf et le sanglier, tous deux animaux solaires : symboles du soleil, jouent fréquemment ce rôle que la biche remplit vis-à-vis de Clovis. A l'origine, ce cerf entraînait le chasseur qui le poursuivait dans l'autre monde ; puis, cet autre monde a été un lieu de félicité ; enfin, tout simplement, le but désiré.





B.

NOTRE-SEIGNEUR
ET LES SAINTS

I

LA LÉGENDE DE SAINT MARTIN

Saint Martin était donc vacher; il gardait les bœufs. Tout en gardant ses bœufs sur une montagne qu'il n'y avait jamais d'herbe, en aucune saison, ce n'était que de la mousse blanche. Et lui, s'en allait à l'école à trois lieues de ses bœufs. Il y a des voisins du fermier qui dirent :

— Dis donc? Est-ce que ton vacher garde ben tes bœufs? Il les mène là-bas, sur cette montagne! Ils sont à journée couchés.

— Ah! je ne sais pas, qu'il dit, ce qu'il leur fait manger, ils sont toujours gras à pleine peau; ils fondent en graisse.

Voilà que son maître s'en va voir ses bœufs, et, ne trouvant point saint Martin, il se mit à l'appeler. Martin entend son maître qui l'appelle. Il dit au maître d'école :

— Patron, qu'il dit, mon maître m'appelle.

— Comment, lui dit le maître d'école, est-ce que tu as un maître, Martin?

— Oui, monsieur, loin d'ici; il y a trois lieues.

— Et tu l'entends?

— Oui, monsieur, mettez votre pied sur le mien, qu'il dit, vous l'entendrez comme moi.

— Ne viens plus à l'école, va, Martin! Tu en sais plus long que moi.

Voilà Martin, qui s'en retourne à ses bœufs. Et son maître y était, qui l'attendait, mais qui était caché. Martin arrive et dit à ses bœufs :

— Vous avez peut-être bien soif, tenez, mes pauvres bêtes! Vous boiriez bien par cette chaleur!

— Ils ont moyen de boire! — Tout à coup paraît son maître. — Ils sont en bon pacage!

Martin, sans rire, dit tout de même :

— Ah, vous boiriez ben tout de même! Pigeau, lève-toi! Pique ta corne ici dans ce rocher à seule fin qu'il vienne une fontaine!

Pigeau a exécuté l'ordre de son maître; il a piqué sa corne dans le rocher, où est sortie une fontaine que tous les bœufs sont venus boire.

Son maître se tait et ne dit plus rien.

— Patron, qu'il dit, emmenez vos bœufs! Pour moi, je m'en vais trouver un autre maître.

— Eh, mon pauvre Martin, viens donc à la maison!

— Non, non, je m'en vais.

Il s'en va se louer chez un autre propriétaire, qui n'avait point de vin. Il n'avait qu'une treille, à la porte, qui en avait deux grappes. Martin les prit et les fonce dans deux barriques. Et, quand vint le jour de la Saint-Martin, Martin dit à son maître :

— Dites donc, patron, qu'il dit, c'est pour la Saint-Martin que le bonhomme goûte son vin!

— Ah oui, va, qu'il dit, tu peux les percer! Il est aussi bon que celui-ci qui est dans le puits.

Martin prit la peine de tout, de laver les verres, de percer la barrique et de tirer à boire. Il leur en verse tous chacun un verre.

— Voyons voir, qu'il dit, approchez-vous! Nous allons goûter le bon vin.

Quand le bonhomme a bu ce vin, il était tout ému.

— Allons, patron, conservez-le, car vous n'en récolterez jamais du pareil. Pour moi, je m'en vais plus loin.

Martin s'en fut à la foire à Queaux [1] et se gagea chez un autre propriétaire qui, pour Noël, manquait déjà de blé pour vivre. Il vient des neiges, de grandes froidures, que personne ne travaillait. Martin dit à son patron :

— Mais, patron, puisque nous ne faisons rien, si nous battions cette paille ici, nous trouverions encore un peu de grain.

Lui répond son maître :

— Enfin, Martin, tu n'as que des tours comme ça ! Ah, bats donc, va ! Pour moi, je n'irai pas me fatiguer à rien.

Voilà Martin qui se mit à étendre la paille et qui se mit à battre, tout seul. Et les autres riaient de lui. Quand ç'a été l'heure de manger la soupe, ils ont appelé Martin pour la manger.

— Viens donc, viens donc ! lui dit un de ses camarades. Viens donc manger la soupe ! Tu as bien chaud !

— Ah, vous riez de moi ! lui dit Martin. Mais venez donc voir, patron ! Regardez donc là-dessous ! Venez donc voir !

Son patron, tout en riant de lui, y a été tout de même, et regarde sous la paille. Il y avait cinquante centimètres de grain. Voilà que le

1. Queaux, canton de l'Isle-Jourdain, sur la rive gauche de la Vienne.

bonhomme, retournant vite à la maison, de joie qu'il en était, il se met à pleurer.

— Oh, ma femme ! Je crois que c'est un saint que nous avons ici !

— Allez, patron, qu'il dit, conservez-le votre blé jusqu'à la récolte ! Pour moi, je m'en vas.

Martin s'en va et se met maréchal. Passant dans un petit village où il y avait une belle boutique de maréchal, il demande, en passant, s'il y avait de l'ouvrage pour le garçon. Personne ne fit même attention à lui. Martin s'en va dans une petite auberge et demande à déjeuner. Quand Martin eut ben déjeuné, demande à la maîtresse d'hôtel :

— Dites donc, madame ! qu'il dit, ici, j'ai demandé de l'ouvrage à cette belle boutique, personne ne m'a répondu.

— C'est parce que, monsieur, vous n'avez pas ben parlé !

— Comment donc, diable, qu'il faut parler ? Je me suis pourtant annoncé garçon maréchal !

— Ah oui ! mais, qu'elle dit, il faut appeler le patron maréchal maître par-dessus les autres maréchaux.

— Ah ! qu'il dit, je ne savais pas ça, moi !

Et, voilà qu'il s'en va trouver le maréchal et s'annonce tellement qu'il avait été renseigné. Le maréchal lui répond :

— Oui,oui,oui! qu'il dit,rentrez!Il y en a, mon jeune homme. Qu'est-ce que vous savez faire?

— Oh, tout un peu!

Il y avait un cheval à la porte.

— Savez-vous ferrer?

— Oui, maréchal.

— Eh ben, ferrez ce cheval!

Voilà que Martin attrape son couteau et coupe la jambe du cheval. Et, voilà le garçon qui se met à pleurer :

— Qu'est-ce que dira mon maître, qu'il dit, moi, qui suis domestique! quand il verra son cheval n'avoir plus que trois jambes? Un cheval qui a été estimé quatre mille francs!

— Ne pleurez pas, mon jeune homme! Allez, votre cheval sera aussi solide qu'il était. Laissez-moi le ferrer comme il faut, et je vous le remettrai aussi solide qu'il était.

Martin, après avoir ferré la jambe de son cheval, l'a prise et l'a mise en place.

— Allez, mon jeune homme! qu'il dit. Prenez votre cheval et montez dessus, et emmenez-le; vous verrez qu'il ne boitera pas.

Et tout le monde regardait ce miracle.

Martin replie donc bagage, en disant qu'il s'en allait plus loin; et les autres garçons disaient à leur maître :

— Eh ben, patron, l'avez-vous vu passer votre maître, à votre tour?

Martin retourne trouver son maître, le premier, où qu'il était vacher.

— Ah, ah, Martin! qu'il dit, te voilà de retour?

— Eh oui, patron! Je suis passé vous voir, qu'il dit, en me promenant.

— Ah, t'as ben fait! Il y a longtemps que nous ne t'avions pas vu. Mon pauvre Martin, depuis que tu es parti, il nous est arrivé un grand accident.

— Quel accident? lui reprit Martin.

— C'est notre bœuf Pigeau; il est crevé.

— Ah, pauvre bête! Moi, qui l'aimais tant! Allons donc le voir! lui répond Martin.

— Mais, que veux-tu voir, mon enfant, maintenant? Les chiens l'ont peut-être ben mangé!

— Oh, je ne crois pas! qu'il dit. Je veux aller le voir tout de même.

Martin ayant vu son bœuf Pigeau, lui dit :

— Pauvre bête, moi, qui te faisais faire ce que je voulais!

Lui passa la main sur le fil des reins, en lui disant :

— Lève-toi, et tu t'en iras trouver les autres à l'écurie!

Pigeau se lève vigoureusement, comme il n'avait jamais été.

— Emmenez-le, allez, qu'il dit, patron! Votre bœuf viendra plus vieux que vous, allez, maintenant!

D'ici Martin s'en va passer à Charroux [1] et se mit maçon. Mais personne ne fait attention à lui. Il s'en fut déjeuner à l'hôtel le plus près de l'église et dit à la maîtresse d'hôtel :

— J'ai demandé ici de l'ouvrage à ce gros chantier, personne ne m'a répondu.

La bourgeoise lui répond :

— C'est sans doute que vous n'avez pas parlé de la manière qu'il fallait.

— Comment, diable, faut-il donc parler ici?

— Il faut l'appeler maître maçon par-dessus les autres maçons.

— Ah, c'est encore un gros monsieur, pardié, ça !

Ensuite, Martin fut au chantier et s'annonçe tellement que la bourgeoise lui avait dit. On lui répondit que oui, qu'il y avait de l'ouvrage.

— Vous arrivez à bonne heure, mon garçon, nous allons manger la soupe.

— Ma foi, patron je viens de déjeuner ! Maintenant, je travaillerai bien jusqu'au collation. Les ouvriers sont tous partis manger la soupe, et Martin est resté seul au chantier. Commence un pilier par le haut et le descend jusqu'à deux mètres du sol. Il prit ses outils et partit. Quand tous les ouvriers sont arrivés,

1. Charroux, au Sud de l'arrondissement de Civray, au fond d'un joli vallon latéral à la vallée de la Charente.

ayant vu ce pilier, de la façon qu'il était construit, disent à leur patron :

— Faites-en donc autant, vous, patron ! L'avez-vous vu passer ici, votre maître ? [1]

Conté par Cécile Compaing.

1. K. Simrock (*Handbuch der deutschen Mythologie* p. 229) compare Saint Martin à Odin. Tous deux ont de commun le manteau, le cheval et l'épée.

Cf. Luzel, *Lég. chrét. de la Basse-Bretagne,* t. I, p. 25 et p. 95 : Saint Éloi et Jésus-Christ. — H. Carnoy, *Litt. or. de la Picardie,* p. 67 — D. Hans, *Rügensche Sagen und Mæhrchen,* p. 203 : Der belehrte Schmied.







II

LES SAINTS CHATIÉS

SAINT SYLVAIN DE LOUBRESSAC

Saint Sylvain habitait autrefois dans le Limousin. Mais, ayant laissé geler les vignes que les habitants du pays avaient mises sous sa protection, ceux-ci le jetèrent dans la Vienne. En tombant à l'eau, saint Sylvain leur dit qu'ils n'auraient jamais de vignes, et qu'ils viendraient le trouver là où il s'arrêterait. En effet, à partir de ce jour il n'a pas été possible d'y récolter du vin.

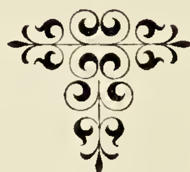
Saint Sylvain, suivant le cours de l'eau, vint s'arrêter à Loubressac. On voulut l'emmener à l'église de Mazerolles. Mais on eut beau mettre des bœufs, on ne put le remuer de place.

On lui éleva donc une chapelle sur le bord de la Vienne.

Et c'est là que, tous les ans, à la fin de sep-

tembre, — l'assemblée a lieu le dimanche avant la Saint-Michel — des centaines et des centaines de Limousins viennent lui faire leurs dévotions.

Tradition courante du pays.





III

BERTHOMIER

Il y avait une fois Notre-Seigneur et puis saint Pierre qui se promenaient. Puis, ils ont trouvé un bonhomme qu'était après battre des pois, un jour de Pâques. Et, quand il les a vus arriver, il leur a dit :

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, Seigneur, pour ma pénitence?

Et puis, Notre-Seigneur a dit :

— Il faut que tu mettes ta paille de pois dans un tas, et puis que tu te mettes dedans et que tu mettes le feu après.

Et puis, quelque temps après, Notre-Seigneur est revenu à passer avec saint Pierre. Il lui a dit :

— Vois donc la cendre où est brûlé ce pauvre Berthomier! Tu bufferas (souffleras) dedans; tu trouveras son cœur, tu me l'apporteras.

Et puis, il a été buffer dans la cendre, et il lui a apporté son cœur. Ils ont été dans un hôtel, et ils l'ont donné à la maîtresse d'hôtel : de le mettre cuire dans un pot ; et, bien défendu à la servante de ne pas y goûter.

La bourgeoise lui a bien défendu. Ça sentait tellement bon qu'elle n'a pas pu s'empêcher d'y goûter.

Quelque temps après, la servante est devenue enceinte ; elle est accouchée d'un petit garçon.

Ils sont revenus à passer, longtemps après. Et puis, ils ont demandé à la maîtresse d'hôtel :

— Où est donc votre servante ?

Et puis, elle a dit :

— Oh, la mauvaise bête ! Elle est ben dans son lit.

Qu'Il dit :

— Non, c'est pas une mauvaise bête.

Elle a dit qu'elle était dans son lit avec un beau garçon.

Ils ont demandé s'il y avait moyen de la voir.

Quand elle les a vus rentrer, elle s'est cachée au fond de son lit, elle n'a pas voulu leur parler. Notre-Seigneur a dit :

— Allons, petit Barthomier, puisque ta mère ne veut pas nous parler, habille-toi, et puis, viens avec nous !

Il s'est habillé, et puis, il est parti avec eux.

Conté par Cécile Compaing.



IV

L'HOMME DANS LA LUNE

Le bonhomme Job était après boucher un buisson, le dimanche. Et puis, Notre-Seigneur y a passé. Il lui a demandé ce qu'il fallait qu'il fasse pour sa pénitence. Et Notre-Seigneur lui a demandé où il aimait mieux aller avec sa fourchée d'épines : dans la lune ou bien dans le soleil? Et puis, il a dit qu'il voulait être dans le soleil.

Et puis après, il le trouvait trop chaud ; il a demandé à aller dans la lune. Et Notre-Seigneur l'a mis dans la lune.

Et puis, il est resté dans la lune, et il y restera probablement toujours, sans doute [1].

Conté par Cécile Compaing.

1. Cf. Grimm, *Deutsche Mythologie*, t. II, p. 597.



DEUXIÈME PARTIE

CHANSONS





A.

RONDES & BOURRÉES

I

J'AI PERDU HIER AU SOIR ICI.

J'ai perdu hier au soir ici
Le bouquet de ma mie;
Je suis venu le rechercher
Au péril de ma vie.
En passant par derrière vous,
Aurai-je un baiser, la Belle?
En passant par derrière vous,
Aurai-je un baiser de vous?
Excuse, excuse, beau cavalier,
Si j'embrasse ta mie;
En passant par derrière elle,
C'est que je l'ai trouvée jolie!

Passez-y par-devant moi,
Ayant fait, ayant fait,
Passez-y par-devant moi,
Ayant fait autant que moi!

Chanté par Cécile Compaing,
de l'Age-Boutrie d'Adriers.





II

EXCUSEZ, SI J'ENTRE EN DANSE

Excusez, si j'entre en danse, (*bis*)
Ce n'est pas pour y danser,
Lonfarmalurette,
C'est pour amant chercher,
Lonfarmaluré !

J'en vois un d'une belle mine, (*bis*)
Je vas aller lui demander,
Lonfarmalurette,
Avec moi s'il veut danser,
Lonfarmaluré !

Passez-moi votre main blanche, (*bis*)
Avec moi venez danser,
Lonfarmalurette,
Avec moi venez danser,
Lonfarmaluré !

Regardez-y, oh ! par en bas, (*bis*)
Voir si mes souliers sont ben bouclés,
Lonfarmalurette,
Voir si mes souliers sont ben bouclés,
Lonfarmaluré !

Regardez-y, oh ! par en haut, (*bis*)
Vous y verrez l'oiseau voler,
Lonfarmalurette,
Vous y verrez l'oiseau voler,
Lonfarmaluré !

Oh ! voyez-lou ce lourdaud de village, (*bis*)
Il a pas su m'embrasser,
Lonfarmalurette,
Il a pas su m'embrasser,
Lonfarmaluré !

Chanté par Cécile Compaing.





III

VOILA MON PIED, VOILA MA JAMBE

Mon pèr' m'a-t-envoyé chercher,
Voilà mon pied, voilà ma jambe,
Voilà le pied d' mon autre jambe
Voilà mon pied!

Devinez pour qui c'était!
Voilà mon pied, voilà ma jambe,
Voilà le pied d' mon autre jambe,
Voilà mon pied!

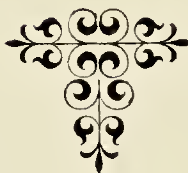
C'était pour me marier,
Voilà mon pied, voilà ma jambe,
Voilà le pied d' mon autre jambe,
Voilà mon pied!

Devinez avec qui c'était!

Voilà mon pied, voilà ma jambe,
Voilà le pied d' mon autre jambe,
Voilà mon pied!

Il s'appelait Jean ou Jacquet,
Voilà mon pied, voilà ma jambe,
Voilà le pied d' mon autre jambe,
Voilà mon pied!

Chanté par Cécile Compaing.





IV

SOMMES-NOUS PAS COUSINS, COUSINES

Sommes-nous pas cousins,cousines,
Sommes-nous pas cousins tretous ?
— Monsieur, je m'en rapporte à vous,
Sommes-nous pas cousins tretous ?

Rentrez en danse,
Faites une révérence;
Vous en embrasserez une en tout,
Sommes-nous pas cousins tretous ?

Chanté par Cécile Compaing.







V

SAVEZ-VOUS COMME ON SÈME L'AVOINE

Savez-vous comme on sèm' l'avoine?
Mon père la sème comm' ça,
Tape des pieds, tape des mains,
Fais un tour avec ton voisin.

Savez-vous comme on coup' l'avoine?
Mon père la coupe comm' ça,
Tape des pieds, tape des mains,
Fais un tour avec ton voisin.

Savez-vous comme on bat l'avoine?
Mon père la bat comme ça,
Tape des pieds, tape des mains,
Fais un tour avec ton voisin.

Savez-vous comme on vent' l'avoine?
Mon père la vente comm' ça,
Tape des pieds, tape des mains,
Fais un tour avec ton voisin.

Chanté par Cécile Compaing.





VI

OÙ VAS-TU, BELLE BOITEUSE

« Où vas-tu, belle boiteuse,
Bel enfant, bel enfant?
Où vas-tu, belle boiteuse,
Bel enfant charmant?

— Je vas au bois seulette,
Bel enfant, bel enfant.
— Quoi faire au bois seulette,
Bel enfant, bel enfant?

— Cueillir la violette,
Bel enfant, bel enfant.
— Quoi fair' de cett' violette,
Bel enfant, bel enfant?

— Pour couronner ma tête,
Bel enfant, bel enfant.

— Si le roi t'y attrappe,
Bel enfant, bel enfant ?

Chanté par Cécile Compaing.

— J' lui f'rai un' révérence,
Bel enfant, bel enfant !

— Si la rein' te rencontre,
Bel enfant, bel enfant ?
— J' lui f'rai deux révérences,
Bel enfant, bel enfant !

— Si l' diable te rencontre,
Bel enfant, bel enfant ?
— J' lui montrerai les cornes,
Bel enfant, bel enfant !

*Com. par M. Pactat, instituteur
à Lussac-les-Châteaux.*





VII

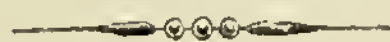
MA POULE N'A PLUS Q'UN POULET

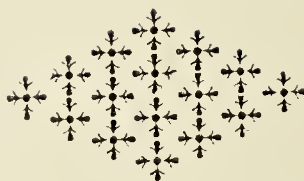
Ma poule n'a plus qu'un poulet, (*bis*)
Un poulet ou onze.
Sautons à la ronde!
Sautons à la ronde, ma mignonne,
Tant que la ronde sera longue!

Ma poule n'a plus qu' deux poulets, (*bis*)
Deux poulets ou onze.
Sautons à la ronde!
Sautons à la ronde, ma mignonne,
Tant que la ronde sera longue!

et ainsi de suite, indéfiniment.

Chanté par Cécile Compaing.







VIII

ROSSIGNOLET SAUVAGE

« Rossignolet sauvage,
Oh! dis-moi, mon ami,
Les fill' de ton village,
Ne sont-ell' pas gentilles ?
Eh, roulons! L'aladeratralalaladeridera.

Les fill' de ton village,
Ne sont-ell' pas gentilles ?
— Tu dois bien le savoir,
Tu les as fréquentées.
Eh, roulons! Laladeratralalaladeridera.

T'en as bien gardé une
Sept ans renfermée.
Au bout de sept ans
La belle' s'est en allée.
Eh, roulons! Laladeratralalaladeridera.

La bell' s'est en allée,
Jugée à marier.
Ça n'est plus temps, galant,
Les livrées sont données !
Eh, roulons ! Laladeratralalaladeridera.

Ça n'est plus temps, galant,
Les livrées sont données ;
Y en a plus qu'une noire,
Une noire livrée !
Eh, roulons ! Laladeratralalaladeridera.

— Donnez-me la, la belle,
Cette noire livrée ;
Je la mettrai à mon chapeau,
Je la ferai parivoler. »
Eh, roulons ! Laladeratralalaladeridera.

Chanté par Cécile Compaing.





IX

MON PÈRE ME DONNE EN MARIAGE

Mon père me donne en mariage
Quatre bœufs, une chéti(v)e vache ;
Saute qui peut,
Dorment-ils dans quio village
Toute la neut ?

Quatre bœufs, une chéti(v)e vache,
Un' chéti(v)e oueille mort-pelade ;
Saute qui peut,
Dorment-ils dans quio village
Toute la neut ?

Un' chéti(v)e oueille mort-pelade,
Le loup est v'nu qui m' l'a mangeade ;
Saute qui peut,
Dorment-ils dans quio village
Toute la neut ?

Le loup est v'nu qui m' l'a mangeade
Il n' m'a laissé que la couade ;
Saute qui peut,
Dorment-ils dans quio village
Toute la neut ?

Il n' m'a laissé que la couade,
I m'en seus mise au lit malade ;
Saute qui peut,
Dorment-ils dans quio village
Toute la neut ?

Chanté par Cécile Compaing.





X

DERRIÈR' CHEZ NOUS Y A-T-UN ÉTANG

Derrièr' chez nous y a-t-un étang;
Allons, bergère, allons gaîment!
Derrièr' chez nous y a-t-un-étang;
Lève le pied légèrement.

Les can' allant, all' s'y baignant;
Allons, bergère, allons gaîment!
Les can' allant, all' s'y baignant;
Lève le pied légèrement.

Il vise au noir, il tire au blanc;
Allons, bergère, allons gaîment!
Il vise au noir, il tire au blanc;
Lève le pied légèrement.

La cane, all' sort du bois pleurant;
Allons, bergère, allons gaîment!
La cane, all' sort du bois pleurant;
Lève le pied légèrement.

1. Cf. Bujeaud, tome I, p. 134 : « Le canard blanc ».

« Qu'avez-vous, Belle, à pleurer tant?
Allons, bergère, allons gaîment!
Qu'avez-vous, Belle, à pleurer tant?
Lève le pied légèrement.

— Je pleur' ma plume, je pleur' mon sang;
Allons, bergère, allons gaîment!
Jepleur' ma plume, je pleur' mon sang;
Lève le pied légèrement.

— Ramass' ta plume et laiss' ton sang;
Allons, bergère, allons gaîment!
Ramass' ta plume et laiss' ton sang;
Lève le pied légèrement.

Vous en f'rez faire un lit de camp;
Allons, bergère, allons gaîment!
Vous en f'rez faire un lit de camp;
Lève le pied légèrement.

Et moi et vous nous couch'rons d'dans! [1] »

Chanté par Cécile Compaing.

1. Ces canes rappellent les femmes-cygnes de la mythologie scandinave. Ordinairement par trois, elles venaient se baigner dans les rivières et les fontaines, laissant leur blanche chemise sur la rive. Si, d'aventure, un passant les surprenait et pouvait s'emparer de l'un de ces vêtements mythiques, celle à qui il appartenait ne pouvait reprendre sa forme d'oiseau et restait liée à la volonté du ravisseur, Cf. Grimm, Simrock, Mannhardt.



XI

D' SUR LE PONT DU NORD

D' sur l' pont du Nord, un bal y est donné [1],
Adèl' demande à son père à y-aller.
« Oh non, ma fille, tu n'iras pas danser ! »
Adèl' mont' dans sa chambre, s'est mise à tant [pleurer.
Son frère arrive dans un bateau doré :
« Qu'avez, ma sœur, qu'avez à tant pleurer ?
— Oh, c'est papa qu' veut pas que j'aill' danser !
— Oh si, ma sœur, je vas vous y mener ;
Prends ta rob' blanche et ta ceinture dorée ! »

1. Cf. Bujeaud, tome I, p. 155.

La version de M. Bujeaud est beaucoup plus longue, plus complète, mais me semble moins ancienne que celle-ci.

Comte de Puymaigre, *Chants pop. du pays Messin :* Le Pont des morts. — *Rev. des Trad. pop.*, juin 1890 : vers. de la Champagne, de la Haute-Bretagne. — *La Tradition*, fév. 1889 : Le Pont du Nord, ronde de l'Ile-de-France. — *Chants populaires des provinces de France :* Sur l' Pont du Nord, un bal y est donné.

Fir'nt pas deux pas et les voilà noyés.
Les cloch' de Ni s'en sont mis' à sonner.
Le pèr' d'Adèl' demande pour qui c'était :
« C'est pour Adèle, aussi son frère aîné ! »

Autre version. Au lieu de : Firent deux pas, etc... on dit :

Au premier coup Adèle s'est amusée,
Au deuxième coup Adèle s'est amusée,
Au troisième coup Adèle s'est amusée,
Au quatrième coup le bal a défoncé.
Les cloches du Nord (de Ni) se sont mises à [sonner... [1]

Chaque vers se chante deux fois.

Chanté par Cécile Compaing.

1. Cette ronde ne serait-elle pas un écho, sans doute très affaibli, de quelque vieille chanson de danse germanique ou scandinave ? En Scandinavie, en effet, comme partout d'ailleurs, les chansons étaient, à l'origine, faites pour la danse ; et ces danses avaient lieu sur les ponts. (Joh. Steenstrup, *Vore Folkeviser fra Middelalderen*, p. 12.) Le génie des eaux « Hafmand » attiré par ces chants, réussissait quelquefois à entraîner au fond de la rivière quelque belle jeune fille ; telle Agnete. Et Agnete, chez le Nix, entendit les cloches sonner :

Agnete hun sad ved Vugge og sang.
Da hörte hun de engelske Klokker de klang.
(E. T. Kristensen. 100 gamle jyske Folkeviser.)



B.

PASTOURELLES

I

LA BERGÈRE AUX CHAMPS

Y a rien de si charmant
Que la bergère aux champs;
Quand ell' voit v'nir la pluie,
Ell' désir' le beau temps.

O mon valet,
Mes p'tits gorets,
Mes mignons, lolaire
Loderelairelo
Derelololairelolo !

Son berger va la voir
Le matin et le soir,
En lui disant : « Mignonne,
Mignonne, levez-vous!
Touchez vos brebiettes ;
Le soleil est partout.

O mon valet, etc....

— Oh, dis-moi, mon berger,
Là où irons-nous aux champs?
— Là-haut, sur ces montagnes,
Un beau château y a;
Je t'assure, mignonne,
Que personne nous verra!

O mon valet, etc....

— Si je croyais d'être vue,
Non, non, je n'irais pas!
J'aim'rais mieux rester seule
Au coin de ma maison,
Filant ma quenouillette
En gardant mes moutons.

O mon valet, etc....

Oh, dis-moi, mon berger,
Qu'aurons-nous pour déjeuner?
— Un pâté d'alouette,
Un morceau de gâteau,

Du vin dans ma bouteille,
Par-dessous mon manteau ! »
O mon valet, etc....

Chanté par Jean Pineau, 75 ans.

1. Bugeaud, t. II. p. 193-195. — J.-F. Bladé, *Poésies pop. de la Gascogne*, t. III : Le pâtre complaisant. — *Rev. des trad. pop.*, juillet 90, version du Morvan, etc.

Cette chanson est très répandue en Poitou, j'en ai recueilli quelques autres versions qui diffèrent surtout par le refrain.







II

LE LONG DE CE RIVAGE

Le long de ce rivage,
Le long de ce ruisseau,
J'aperçois à l'ombrage
La jeune Ysabeau.

De cette aimable belle
J'ai voulu m'approcher,
Pour lui conter mes peines;
Elle m'a refusé.

« De moi, la jeun' bergère,
De moi n'ayez pas peur!
Suivez vos brebiettes,
Sans avoir aucune frayeur.

— Monsieur, suivez la plaine,
Suivez votre chemin;
Au jardin de Lorraine,
Vous trouverez certain.

Y a des demoiselles
Qui sont plus bell' que moi;
Laissez-là la bergère
Seulette dans ces bois!

— De ces bell' demoiselles,
Je ne m'en soucie pas;
Crois-moi, charmante Belle,
Ne me refuse pas.

Si — (?) m'appelle,
Sorti d'un gros état;
Du côté de Bayonne,
Mon logis est par là.

— Le pays de Bayonne
C'est un pays éloigné!
Comment votre personne
S'est si loin disposée?

Que toutes ces belles paroles
N'y suffisent de rien;
Ce n'est que des frivoles,
Nous le connaissons bien!

Cherche-la, ta pareille,
Suivant sa qualité.
Je suis simple bergère;
De moi vous vous moquez!

— La Bell', j' n'en aurais garde
De me moquer de vous;
Vous en verrez les marques
Avant qu' ce soit huit jours.

J'écrirai à mon père
Une lettre à mon retour,
Qu'à une jolie bergère
J'ai donné mes amours! »

Chanté par Cécile Compaing.







III

BONJOUR DONC, MA PETITE CLÉRITE

« Bonjour donc, ma petite Clérite,
Tes jours bons sont finis
Plus tôt que les fleurs de lys.
Tu es d'une beauté si brillante,
Dans ces verts prés,
Belle, reçois-moi pour ton joli berger! (*bis*)

— Mon beau monsieur, vous me faites une belle [honneur
Dans ces lieux de valeur d'épouser un seigneur;
Je suis un peu trop grossière pour un seigneur,
Je crois qu'il vient là pour charmer mon cœur.

— Tu portes des habits de toile dessous l'or- [meau;
Viens dans mon château, t'en porteras de plus [beaux! (*bis*)

— Mon beau monsieur, que ces habits soient
[pris,
Dans mon favori j'en aurai du mépris;
J'aimerais ben mieux être toute nue,
Garder mes moutons sagement,
Être, comme la brebis tondue,
A la pluie et au vent,
Que de me soumettre à tous vos ornements!

— Adieu, adieu, la Belle!
Adieu donc! je m'en vais!
Je te laisse là dans un grand embarras;
Je te laisse ici seulette,
Garder tes moutons sagement.
Je m'en vas de vite au plus vite,
Y battre aux champs,
Chercher des bergères
Qui auront de l'agrément! (*bis*)

— Oh, fâchez-vous, ne vous fâchez donc pas!
Marchez votre pas;
Je ne m'en soucie pas.
Allez dessous ces verts bocages
Au chant de tous ces petits oiseaux.
La nourriture est en herbage.
Mais environ
Les bêtes sauvages
Vous reconsoleront. » (*bis*)

Chanté par Cécile Compaing.



IV

BONJOUR, MA BERGÈRE

« Bonjour, ma bergère,
L'éclair de tes beaux yeux,
Sur la verte fougère,
Je viens t'offrir mes vœux.

Je ne peux rien comprendre
Qu'une beauté si tendre
Demeure sans moyen ;
Dites-moi, ma bergère,
Quel honneur avez-vous ?
Vous êtes sur la fougère,
A la merci du loup.
Viens dans ma maison plaisante,
Je vous servirai d'assurance
Une autre bergerie.
Nous irons à l'ombrage
Dessous ces verts bocages
Avec joie et plaisir ! (*bis*)

— Monsieur, toutes vos furies,
Je les crains plus que celles du loup.
Le loup dans sa furie,
Moi, dans ma bergerie,
M'emporterait qu'un agneau ;
Vous, dans votre inconstance,
Vous cherchez qu'à me prendre
Tout ce que j'ai de plus beau ! » (*bis*)

Chanté par Cécile Compaing.





V

LA BELLE YSABEAU

« Je viens t'y voir, ma chère Isabeau,
Je viens t'y voir dans ces printemps nou-
[veaux,
Je viens t'y voir pour amourette,
Je viens t'y voir dans ces beaux lieux,
Pour y plaire à tes yeux,
Ma mignonne, si tu veux,
Au rang des amoureux. (*bis*)

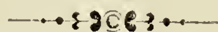
— Monsieur, cessez vos compliments,
Car vous perdez tout votre temps.
Je suis bergère,
Je suis grossière,
Je suis bergère, en vérité,
Sans esprit, sans beauté,
Sans l'avoir mérité,
Monsieur, sans vos amitiés. (*bis*)

— Ce n'est point d'être
Dans ces chambrettes ;
Ce n'est point d'être au mauvais temps,
A la rigueur du temps,
Ma carosse qui t'attend,
Qui dit : Ma bergère, viens-t'en ! (*bis*)

— Toutes vos carosses et vos chevaux,
Monsieur, il n'y a rien de plus beau.
Je suis contente,
Rien ne me tente ;
Je suis contente sous ces ormeaux,
En gardant mon troupeau,
En tournant mon fuseau,
J'entends chanter les oiseaux ! (*bis*)

— Adieu, bergère sans beauté,
Tu n'auras pas mes amitiés ;
Adieu, méchante,
Désobligeante !
— Adieu, trompeur,
Grand cajôleur,
Cajôleur sans honneur,
Tu croyais dans ton cœur.
D'avoir mon honneur ! » (*bis*)

Chanté par Cécile Compaing.





VI

NANON

« Qu'y a-t-il, Nanon,
Dedans ces verts bocages ?
— Y aura un sot,
Monsieur, quand vous y serez.

— Dis-moi, Nanon,
Le ch'min de ton village.
— Apprenez-le, monsieur,
Vous le saurez.

— Allons-y donc,
Ma Nanon, à l'ombrage !
— Mon beau monsieur,
Craignez-vous la chaleur?

— Qu'il est heureux
Ton berger, ma bergère !

— Ma foi, monsieur,
Il n'est pas malheureux.

— Si tu l'aimais
Autant comme je t'aime!
— Ma foi, monsieur,
Je l'aime encore ben mieux!

— Dis-moi, Nanon,
Qui t'a si bien apprise?
— Et vous, monsieur,
Avez-vous bien étudié?

— J'ai-t-étudié
Au logis de mon père.
— Et moi, monsieur,
En gardant les troupeaux. »

Chanté par Cécile Compaing.

1. De Puymaigre, *Les chants pop. du pays Messin* : La bergère moqueuse.





VII

N'AVEZ-VOUS POINT VU LA CHASSE

« N'AVEZ-VOUS point vu la chasse?
Dites-moi, savez-vous
De quel chemin qu' l'on passe
Pour aller au rendez-vous ? (*bis*)

— Passez ici, par la gauche,
Par le chemin le plus court.
— Que ta beauté m'enchante,
Lui dit en souriant ;
Que tu es belle et charmante!
De quoi vis-tu, belle enfant?

Vis-tu tout comme une reine,
Pain blanc, bégasses et perdreaux ?
— Du pain avec des pommes,
De la soupe au lard seulement ;

Chez nous les hommes et les femmes
Ne vivent pas autrement ! (*bis*)

— Pour ton buver, ma bergère,
Buvez-vous de l'hypocras ?
— De l'eau de cette fontaine,
Monseigneur, que voilà,
Elle m'est beaucoup plus certaine
Que toutes vos drogues-là !

— Pour ton coucher, ma bergère,
Couchez-vous sur le duvet ?
— Sur la mauvaise plume,
Sur le dur matelas ;
Chez nous les hommes et les femmes
Ne couchent pas autrement ! » (*bis*)

Il a fallu que je m'approche,
Il a voulu m'embrasser.
Cent louis d'or il me donne,
En me disant bonsoir :
« J'aurai soin de ta personne,
Sous peu je viendrai te voir ! » (*bis*)

Chanté par Cécile Compaing.





VIII

JOLI GIBIER D'AMOUR

Je prends mon fusil sous mon bras,
Je m'en vas à la chasse.
J'ai rencontré, faisant mon tour,
Un si joli gibier d'amour! (*bis*)

Je prends mon fusil sous mon bras,
En lui disant : « La Belle,
Promets-moi la foi de ton cœur,
Je le serai, ton serviteur! » (*bis*)

Hélas! la belle m'a regardé
D'un petit air si tendre;
Elle s'est mise à tant pleurer :
« Mon père veut pas m'y marier! (*bis*)

Si vous l'aviez vu à hier au soir,
Comme il était en colère!

Comme il s'est fâché après moi
Et puis après ma mère ! (*bis*)

Si nous n'avions pas été soutenues,
Je crois qu'il nous aurait battues. (*bis*)
— Adieu, la Belle, faut te quitter;
Il n'y a plus d'espérance.
J'ai trop aimé, j'ai rien gagné.
Adieu, la Belle, faut se quitter ! » (*bis*)

Chanté par Cécile Compaing.





IX

LA BERGÈRE ET LE GENTILHOMME

C'ÉTAIT un gentilhomme s'y rendant de l'ar-
[mée,
Dans son chemin rencontre une bergère;
Il descend de chevau, va s'asseoir auprès d'elle.
La belle était rusée, s'est mise à tant pleurer :

« Ayez pitié de ma blanche coiffure !
Je vas aller la quitter, je reviendrai de suite. »
Beau galant, le temps lui dure :
Sa mie ne revient pas.

« Jean, petit Jean, va-t-en dire à ma mie
Qu'elle vienne promptement, car elle est endor-
[mie !
— C'est par bonheur, je me suis-t-égarée ;
A la grâce de Dieu, je me suis bien sauvée ! »

Petit Jean prend la route,
Chez son maître il s'en va :
« Hélas, mon maître, c'est une forte rusée ;
Elle s'y moque de vous; elle dit qu'elle est
[sauvée.

— Si jamais je la trouve, la Belle, parmi ces
[bois,
Je la promenrai dessus l'herbe verdure ;
Je n'en aurai pas pitié,
De sa blanche coiffure! »

Chanté par Cécile Compaing.





X

CHASSEUR, MON BEAU CHASSEUR

« Chasseur, mon beau chasseur,
Où allez-vous chasser?
— A la chass' de la caille
Ou du pigeon ramier.
Lala,
Attendez-moi là, bergère,
Bergère, attendez-moi là !

J'en ai ben trouvé une,
Au pied d'un fossé ;
Lala,
Attendez-moi là, bergère,
Bergère, attendez-moi là !

Moi, j'ai eu l' pied léger ;
J'ai sauté le fossé.

La belle avait le cœur tendre,
Ell' s'est mise à tant pleurer.
Lala,
Attendez-moi là, bergère,
Bergère, attendez-moi là!

La belle avait le cœur tendre,
Ell' s'est mise à tant pleurer;
Moi, j'ai eu pitié d'elle.
Je l'ai laissée aller,
Lala,
Attendez-moi là, bergère,
Bergère, attendez-moi là!

Moi, j'ai eu pitié d'elle,
Je l'ai laissée aller;
La belle fut point sortie,
S'est mise à tant chanter.
Lala,
Attendez-moi là, bergère,
Bergère, attendez-moi là!

— J'ai perdu mes gants blancs!
— Bell', tournez-les chercher!
— Oh non, ma foi, dit-elle,
Car vous m'attraperiez.
Lala,
Attendez-moi là, bergère,
Bergère, attendez-moi là!

Oh non, ma foi, dit-elle,
Car vous m'attraperiez ;
Quand vous teniez la caille,
Il fallait la plumer. »
Lala,
Attendez-moi là, bergère,
Bergère, attendez-moi là !

Chanté par Cécile Com aing.

J. F. Bladé, *Poésies pop. de la Gascogne*, t. II : Le pâtre. — De Puymaigre, *Les chants pop. du pays Messin* : La rencontre. — Weckerlin, *L'ancienne chanson française* : Il était une fillette qui allait glaner. — *Rev. des trad. pop.* déc. 88 : Les trois filles (vers. normande, vers. de la Haute-Bretagne).







C.

CHANSONS D'AMOUR
ET DE MARIAGE

I

ROSSIGNOLET SAUVAGE

Rossignolet sauvage,
Rossignolet des bois,
Apprends-moi ton langage,
Apprends-moi-z-à parler,
Apprends-moi la manière
Comment l'amour se fait! (*bis*)

Comment l'amour se fait?
Y a manière à s'y prendre :
Faut aller voir les filles,
Les embrasser souvent,
En lui disant : « Mignonne,
Je serai ton amant!

— Si tu es mon amant,
Je serai ta maîtresse!

— Tu as de belles pommes,
Belle, dans ton jardin;
Permettez-moi, la Belle,
D'y porter la main!

— Pour y porter la main,
Il y a ben des chos' à faire :
Apporte-moi la lune,
Le soleil à la main;
Tu toucheras les pommes
Qui sont dans mon jardin.

— Pour t'apporter la lune,
La lune, elle est trop haute,
La lune, elle est trop haute,
Le soleil est trop loin,
Pour t'apporter la lune,
Le soleil à la main.

— En passant la rivière,
Galant, tu périras!
— Pourquoi j' périrai-z-i?
Ne suis-i pas bon drôle,
Ne suis-i pas bon drôle,
Garçon à marier?

Un garçon de ma sorte,
Un garçon comme moi,
En passant la rivière,
Jamais ne périra! »

Chanté par Cécile Compaing.



II

JE LA VOIS, MA LISETTE

Je la vois, ma Lisette,
Là-bas, sur l' bord de l'eau;
Si j'étais auprès d'elle,
Je ferais mon badin;
J'embrasserais la belle
Pour bannir mon chagrin.
« De ton chagrin, dit-elle,
Oh! je ne m'en soucie pas!
Tu vas en voir une autre
Qui est plus bell' que moi;
Va-t-en la voir encore,
Tu ne penseras plus en moi!
— Moi, je la veux, ma maîtresse;
Ell' m'a promis son cœur,
Ell' m'a promis son cœur
Et sa fidélité.
Nous nous marierons ensemble
Malgré tous nos parents! »

Que feront-elles donc, les filles,
Quand les garçons seront morts?
Iront dessus leur tombe,
Branleront leurs blancs jupons,
Diront les unes aux autres:
Il est mort, mon mignon!

Chanté par Cécile Compaing.

A partir du vers « Moi, je la veux, ma maîtresse », le père Jeantounet qui, depuis le commencement, change d'ailleurs quelques mots, chante :

— Buvons à la rasade
Et laissons-là l'amour,
Et laissons-là ces filles,
Ne les fréquentons plus;
Ell's font les difficiles,
Peut-être ell's les f'ront plus.
Que f'ront-ell's donc, les filles,
Quand qu' les garçons s'ront morts?
Ell's iront sur leur tombe,
Branlant leurs cotillons,
Priant Dieu pour ces hommes
Aussi pour ces garçons!





III

AU BEAU CLAIR DE LA LUNE

Au beau clair de la lune
Me promenant un soir, bien tard,
J'aperçois par hasard,
J'ai rencontré ma maîtresse;
Je savais de ce que c'en était :
C'était bien son vrai portrait.

Oh! j'y ai demandé : « La Belle,
Où allez-vous, le soir, si tard?
— Je m'en vas-t-à la fontaine;
Je vous le jure, sans point mentir,
Que j' voudrais être d'retour à mon logis! »

Et moi, comme un garçon honnête,
J' lui ai rempli ses vaisseaux d'eau;
J' lui ai porté son eau
Jusqu'au jardin de son père.
J'ai été qu'un seul moment,
Elle m'a conté tous ses tourments.

J'ai voulu porter la main
Par dessous son blanc mouchoir;
Elle m'a dit d'un air si doux :
« Cher amant, que cherchez-vous?
— Je n'y cherche point rien, la Belle.
Oh, de moi n'ayez point peur!
Vous pouvez être en assurance,
Je vous le jure dessus ma foi,
Que je vous aime autant que moi!

— Tous les garçons sont de même :
Quand ils sont avec leur maîtresse,
Ils lui font beaucoup de promesses ;
Sont-ils très éloignés,
Ont l'air de s'en moquer. »

Chanté par Cécile Compaing.





IV

JARDIN REMPLI DE CHARME

JARDIN rempli de charme,
Toi qui flattes mes sens,
Tu suspends de mes larmes,
Au bonheur que je sens!

N'allez donc pas si vite,
Bergère, entendez-vous?
C'est moi qui vous invite,
Vous avez le plaisir si doux.

Les oiseaux de la plaine,
Sifflez bien doucement!
Laissez dormir ma chère
Qui dort tranquillement!

Les oiseaux de l'Europe,
Ne sifflez pas si fort!
La beauté que j'adore,
Dort bien tranquillement.

Je vois sur une rose
Un papillon léger,
Qui voltige et qui vole,
Qui ne craint point l' danger.

Je vois-t-une bergère
Caressant son amant :
Si j'étais près d' ma chère,
M'en ferait bien autant !

Chanté par Cécile Compaing.





V

MON PÈRE AUSSI MA MÈRE

Mon père aussi ma mère
N'aviant que moi d'enfant;
La destinée, la rose au bois!
N'aviant que moi d'enfant.

M'envoiiant à l'école,
A l'école du roi;
La destinée, la rose au bois!
A l'école du roi.

Le maître qui m'enseigne
Vient amoureux de moi;
La destinée, la rose au bois!
Vient amoureux de moi.

M'acheta une robe,
Une robe de soie;
La destinée, la rose au bois!
Une robe de soie.

A tous les points d'aiguille :
Nanette, embrasse-moi !
La destinée, la rose au bois !
Nanette, embrasse-moi !

C'est pas l'ouvrag' des filles
D'embrasser les garçons ;
La destinée, la rose au bois !
D'embrasser les garçons.

Oh, c'est l'ouvrag' des filles
D' balayer leur maison ;
La destinée, la rose au bois !
D' balayer leur maison.

Quand leur maison est propre,
Les amants y venont ;
La destinée, la rose au bois !
Les amants y venont !

Venont de quatre à quatre,
En frappant du talon ;
La destinée, la rose au bois !
En frappant du talon.

Chanté par Cécile Compaing.



VI

ROSSIGNOLET SAUVAGE

« Rossignolet sauvage,
La fleur des amoureux,
Voudrais-tu me porter cett' lettre
A Jeann'ton, cell'-là qu' mon cœur aime ? »

Rossignolet prend la lettre,
Chez la belle il s'en va;
Il s'en va de bocage en feuillage
Pour y trouver Jeanneton à l'ombrage.

« Y dormez-vous, sommeillez-vous, la Belle ?
Pensez-vous à celui qui vous aime? »

La belle saute en place,
A pris son blanc jupon;
Voulut r'garder du côté de la rue,
L'a-t-aperçu au beau clair de la lune.

« J'ai bien entendu dire
Qu' t'étais un débauché,
Un débauché, un chercheur de querelle;
La nuit et le jour,
Tu me laisserais en peine !

— Ne sais-tu pas, la Belle,
Que j'aime à badiner,
A badiner, à plaisanter, à rire;
C'est pour savoir la volonté des filles :
La volonté des filles, elle est forte à savoir !
Venez ce soir, diront qu'elles vous aiment;
R'tournez demain, ne sont plus les mêmes.
Elles font comme ces girouettes
Qui sont sur ces logis;
Quand il fait vent, elles se virent, elles se tour-
[nent :
Filles d'à présent, elles sont la même chose ! »

Chanté par Cécile Compaing.

Cf. Bujeaud, tome I, p. 294.





VII

NOUS ÉTIONS TROIS GARÇONS

Nous étions trois garçons [1],
Nous aimions le vin boire, (*bis*)
Aussi nous divertir
Et d'aller voir les filles :
Voilà tous nos plaisirs !

S'y sont pris, s'en sont allés
Dans la ville de Rennes ; (*bis*)
C'était pour fair' l'amour
A trois jolies lingères,
Jolies comme le jour.

Le plus jeune des trois
A dit : « Voilà la mienne !

1. J'en ai eu une autre version un peu différente. Les trois bons enfants vont « dans la ville de Gênes » ; et cela, après le coup du jeu de boule.

— Dedans la Picardie
Tu as femme et enfant;
Dedans la Normandie
Tu en as bien autant!

— Qui qui t'a dit cela,
Ma petite lingère?
— C'est un de tes confrères
Qui s'appell' Nicolas!

— Va, va, tu ne mens guères!
Va, va, tu ne mens pas! »

S'y sont pris, s'en sont allés
Au petit jeu de boule, (*bis*)
Sur le bord d'un étang.
Pour un coup d'aventure
La boul' tombit dedans.

N'ai-z-i pas du malheur,
J'ai perdu ma maîtresse (*bis*)
Pour y avoir mal joué
Au petit jeu de boule.

Au petit jeu de boule
Jamais je ne jouerai;
Jamais ni fill', ni femme
Seront fait's à mon gré.

Chanté par Jean Pineau, 75 ans.



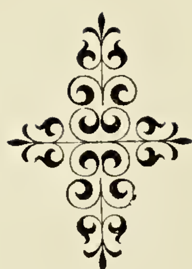
VIII

LA SERVANTE ET LE VALET

C'est la servante et le valet,
Qui meniant la treue au goret;
Ne fiiant pas milieu le ch'min,
Qu' dit la servante : « Ne sons prou loin!
Dévirons là dans quielle avoine,
Gué, gué, gué la Marjolaine! »

Chanté par le père Jeantounet, 82 ans, métayer à Favart de Persac.







IX

J'AI V'LU SAUTER UN ÉCHALIER

J'ai v'lu sauter un échalier, (*bis*)
J'ai laissé tomber mon panier,
Vous m'amusez toujours !
Je m'en irai derrièr' chez nous,
J'ai trop grand peur du loup.

Un beau monsieur m' l'a ramassé. (*bis*)
« Monsieur, rendez-moi mon panier !
Vous m'amusez toujours !
Je m'en irai derrièr' chez nous,
J'ai trop grand peur du loup.

— Je n' te rendrai point ton panier, (*bis*)
Que tu n' me donnes un doux baiser !
Vous m'amusez toujours !
Je m'en irai derrièr' chez nous,
J'ai trop grand peur du loup.

— Prenez-en trois et vous ôtez ! (*bis*)
Mon mari est là-bas dedans ce pré.
Vous m'amusez toujours !
Je m'en irai derrièr' chez nous,
J'ai trop grand peur du loup.

— Il est jaloux, vous le savez ! (*bis*)
. . . .
Vous m'amusez toujours !
Je m'en irai derrièr' chez nous,
J'ai trop grand peur du loup.

— Je voudrais tous les jaloux crevés, (*bis*)
Et vous, monsieur, si vous l'étiez !
Vous m'amusez toujours !
Je m'en irai derrièr' chez nous,
J'ai trop grand peur du loup.

Chanté par Cécile Compaing.





X

PARTONS, CHERS COMPAGNONS

Partons, chers compagnons,
C'est l' devoir qui l'engage;
Voilà le vrai moment,
Qu'il faut y battre aux champs.

Voilà l'hiver passé,
La neige et la froidure;
Nous voilà maintenant
Au retour du printemps.

La bell' qu' entend cela,
Qui y fondait en larmes :
« Tu me quitt' maintenant,
Enceinte d'un enfant.

Quand l'enfant sera v'nu,
Il voyag'ra sans doute;

Sera r'çu compagnon
Au nom des bons enfants.

Quand tu s'ras à Bordeaux
Avec ces demoiselles,
Tu f'ras des nouveaux choix,
Tu n' pens'ras plus en moi.

— Quand je s'rai à Bordeaux,
Je t'écrirai des lettres ;
Je te mettrai dedans
Que je suis ton amant. »

Là-bas sur ces côteaux
Là-bas sur ces treillages,
Y a d' petits oiseaux
Qui chant'nt des airs nouveaux.

Disant dans leur beau chant
Dans leur charmant langage :
Faut quitter son pays,
Pour avoir du plaisir.

Chanté par Cécile Compaing.





XI

LE FILS DU ROI S'EN VA CHASSER

Le fils du roi s'en va chasser
Dans la forêt de Rennes,
Hélas !
Dans la forêt de Rennes.

Il a ben pris la tourterelle,
Renfermée dans sa cage,
Hélas !
Renfermée dans sa cage.

Elle a bien là resté sept ans
Sans manger ni sans boire,
Hélas !
Sans manger ni sans boire.

Au bout de sept ans,
L'oiseau sort de sa cage,
Hélas !
L'oiseau sort de sa cage.

« Petit oiseau, mon bel oiseau,
Retourne dans ta cage,
Hélas !
Retourne dans ta cage.

— Oh non, je n'y retourn'rai pas,
Car ell' m'est trop cruelle,
Hélas !
Car elle m'est trop cruelle !

— Petit oiseau, mon bel oiseau,
Comment f'ras-tu pour vivre ?
Hélas !
Comment f'ras-tu pour vivre ?

— J'irai le long de ces buissons,
Je mang'rai des senelles,
Hélas !
Je mang'rai des senelles.

— Petit oiseau, mon bel oiseau,
Comment f'ras-tu pour boire ?
Hélas !
Comment f'ras-tu pour boire ?

— J'irai le long de ces ruisseaux,
J' boirai l'eau la plus claire,
Hélas !
J' boirai l'eau la plus claire !

Chanté par Cécile Compaing.

— Petit oiseau, mon bel oiseau,
Comment f'ras-tu pour te coucher ?
Hélas !
Comment f'ras-tu pour te coucher ?

— Je m'en irai dedans ces bois,
Je mont'rai sur la plus haut' branche,
Hélas !
Je mont'rai sur la plus haut' branche !

— Petit oiseau, mon bel oiseau,
Retourne dans ta cage,
Hélas !
Retourne dans ta cage !

— Oh non, je n'y r'tournerai pas,
Car ell' m'est trop cruelle,
Hélas !
Car ell' m'est trop cruelle ! »

Complété par le père Jeantounet.







XII

LE FRÈRE ET LA SŒUR

« Hélas, ma mère, vous avez grand blâme,
D'envoyer ma sœur seulette aux champs :
Tant d' militaires qui y passent !
— Il y en passerait ben des mille autant,
Jamais ta sœur ils n'emmenriant !
— Hélas, ma mèr', je vous l' f'rai voir pour [moi ! »

« Bonjour, bonjour, petite bergère,
J'ai cent écus à vous donner,
La Bell', si vous voulez m'aimer !
— J'ai point d' bourse pour les mettre,
Ni d' cabinet pour les sârrer (ranger) ;
Hélas, monsieur, retirez-vous !
— J'ai ben un' bourse pour les mettre,
Un cabinet pour les sârrer,
La Bell', si vous voulez m'aimer !

— Garde les moutons qui voudra!
Je vois un berger, je m'en vas. »

Ne fiant point milieu des routes:
« Rentourne-toi, p'tite effrontée!
Étant frères comme nous sommes,
Le monde s'en moqueriant! » [1]

Chanté par Cécile Compaing.

[1] Cf. E.-.T Kristensen, 100 *gamle jyske Folkeviser* : Broder og Söster, p. 304. — *Rev. des trad. pop.*, Juillet 1891 : Le frère et la sœur, version bourguignonne.





XIII

C'EST TROIS GARÇONS DÉPAYSÉS

C'est trois garçons dépaysés,
Qui s'en allant se promener ;
Ils s'en vont dedans la plaine,
C'est pour conduir' leur capitaine.
Dans leur chemin ont rencontré
Une fill' qu'allait se promener.
Hélas, grand Dieu, la belle blonde !
Elle a le cœur à tout le monde !
Oh ! ils lui ont dit, lui ont demandé,
« Où allez-vous vous promener ?
— Oh, je m'en vas voir ma cousine ;
Laissez-moi passer, je vous prie !
J'ai un couteau dedans ma main
Qui obéit à tous les siens ;
Si vous touchez à ma personne,
Dedans le cœur je me le donne ! »

Le plus jeune, le plus hardi,
C'est donc bien lui qui la renversit.

La bell' sort son couteau d' sa poche;
Dedans le cœur ell' se le donne.

Voilà ces trois garçons bien ennuyés
De ne savoir point là où passer;
L'ont laissée morte dans le bocage ;
Ils l'ont couverte de feuillage;
Ils s'en vont chez madam' l'hôtesse :
« Bonjour, bonjour, madame l'hôtesse!
Apportez-nous du pain, du vin!
N'ons pas mangé d'puis hier au soir,
N'avons le cœur bien attaqué! »

Quand ils ont bien bu et bien mangé,
Chacun l'écot ils ont payé.
Le plus jeune, le plus hardi,
C'est donc bien lui qui le payit.
Tout en la tirant, sa bourse,
Y a tombé une belle boucle.

« Hélas, grand Dieu, la belle boucle!
Tu m' diras combien ell' te coûte!
— Madam' l'hôtesse, n'en savons rien;
Nous l'ons trouvée dans le chemin!

— T'en as menti, ô beau galant!
Ol est la boucl' de mon enfant;
Oh! c'est la boucle de ma fille;
Faut qu' tu m' la trouves, morte ou en vie! »

Oh, le plus jeune, le plus hardi,
C'est donc bien lui qui lui annoncit :
Elle est morte dans ce bocage,
Elle est couverte de feuillage !

Le plus jeune, le cou coupé,
Et le cadet les fers aux pieds,
Et le plus vieux à la potence.
Hélas ! grand Dieu ! quelle pénitence !

Chanté par Jean Pineau.







XIV

LA JOLIE COUTURIÈRE

Dedans Paris y a, (*bis*)
Un' jolie couturière.
De chaqu' point qu'ell' faisait,
Son cher amant la regardait.
Tout en la regardant,
Lui donnait du riant :
« Oh! si je te tenais
Dedans les bois seulette,
Je te ferais passer
Tes couleurs, ma brunette!
— Dedans les bois je veux-t-aller
Avec toi, franc cavalier;
Et avec mon honneur,
Je le retournerai ! »

Ne fiant pas dans les bois,
Dans les bois arrivés,
Le beau galant commence
A lui lever sa blanche chemisette,

Sa chemisette et son jupon,
En découvrant ses blancs tétons.
Quand la belle s'est vue
A moitié découverte,
Commence à s'écrier : (*bis*)
« Franc cavalier, arrête ;
Chez mon père y a trois chevaux,
Que le roi n'en a pas d' plus beaux ;
Si tu me laisses aller,
Je te les donnerai ! »
Quand l' beau galant a vu (*bis*)
Les promesses de la belle,
Commence à rabaisser (*bis*)
Sa blanche chemisette,
Sa chemisette, son jupon,
Son cotillon bordé au fond,
Tout en lui recouvrant
Ses jolis blancs tétons.

Quand la belle y fut au logis de son père,
Commence à lui faire voir (*bis*)
Trois chevals en peinture :
« Le bien de mon père n'est pas le mien,
Mon pucelage m'appartient ;
Va-t-en, foutu lourdaud,
Jamais tu n'auras rien ! »

Chanté par Jean Pineau.

La Tradition, nov. 1890 : La jeune couturière, *Chans. pop. de la Picardie.*



XV

QUI VEUT SAVOIR UNE CHANSON

Qui veut savoir une chanson,
Chansonnette jolie?
C'était une bell' fille,
Blanche comme la neige,
Jolie comme le jour;
Il y va son frère, un jour,
Lui faire l'amour;
A dit à la servante :
« Va-t-en sur le chemin,
Tu verras ma mère,
Voir si mon père y vient! »

La prend par sa main blanche,
La montit dans sa chambre,
En lui disant : « Ma sœur,
Quoique tu es ma sœur,
Il faut que je te tue,
Ou j'aurai ton honneur!

— Pardon, mon frère, pardon !
Pardon je te demande,
O grand Dieu tout-puissant !
Aurais-tu le courage
De violer notre sang ? »

La belle en a pris
Son blanc monchoir pour gage
Plié dans quatre plis ;
L'a mis dessus sa bouche
Pour apaiser ses cris ;
Et on n'entend qu' des cris
Par tout le voisinage.

En la voyant couverte,
Couverte de son sang,
En prison on le mène,
En prison sur-le-champ.

« Pardon, ma sœur, pardon !
Pardon je te demande.
En te voyant si belle,
Tes deux yeux si brillants,
Ta bouche vermeille,
M'a rendu si constant !

— Je te pardonnerai,
Mais non pas la justice ;
Tu mérites à pendre,
A pendre ou à brûler
Au milieu de la place,
Un bon jour de marché ! »

Chanté par Jean Pineau.



XVI

L'AMANT QUI TUE SA MIE

Qui veut savoir un' chansonnette ?
C'est d'un garçon mal avisé,
La promenant sa mie,
La promenant seul' dans les bois,
C'est pour lui ôter la vie.

Ne fiant point milieu des routes, (*bis*)
Lui dit : « La Belle, tournez-vous en,
Marguerite, ma mie ! »
Lui dit : « La Belle, tournez-vous en :
Nos amours sont finies !

— Comment veux-tu que je m'en r'tourne,
A présent, mon gentil galant ?
Tu m'as ôté ma rose.
Oh non ! oh non ! Je n' m'en retourn'rai pas,
Que tu m'eus laissée morte ! »

Le beau galant tir' son épée,
Trois petits coups il a frappé ; (*bis*)
La renverse en arrière :
« Allons, ma mie, la voilà morte
Dans le bois de Guerrières ! »

Le beau galant il s'en retourne ;
Trois gentilshommes l'ont rencontré :
« Qu'as-tu fait de ta mie ?
— Je l'ai laissée dedans les bois
Qui faisait l'endormie ! »

Ils l'ont pris, l'ont emmené
Droit à la ville de Clermont.
Dans une chambre brune,
Il a bien resté là sept ans
Sans voir ni clair ni lune.

« Si j'avais su, ma mignonnette,
Je n' serais pas là où je suis ; (*bis*)
Je serais auprès d'elle ;
Ell' me cont'rait tous ses tourments,
Et moi, j'en ferais de même ! »

Chanté par Jean Pineau.





XVII

L'INFANTICIDE

Dès l'âge de quinze ans,
La bell' s'est trouvée grosse.
« Moi, puis ma sœur Jeannette
Nous l'avons porté ;
Sus l'bord de la rivière
Nous l'avons jeté !

— A pied ou à cheval,
La Belle, suivez-nous !
A pied ou à cheval
Venez avec nous !

— Si j'ai eu un enfant,
N'en suis-i pas la mère ?
De c' que sort de mon corps,
En suis-i pas maîtresse ?

— A pied ou à cheval,
La belle, suivez-nous !

A pied ou à cheval,
Venez avec nous ! »

Sa mèr' qui court après,
Comme une femme folle;
Son caillon dans sa main,
Ses ch'veux sur ses épaules.

« Messieurs de la justice,
Rendez-moi mon enfant;
J' vous donn'rai cinq cent mille,
Payé argent comptant!

— Madam', de votre argent
Nous ne saurions qu'en faire !
Et de votr' chère enfant,
Nous en serons les maîtres.

Votr' fill' sera garnie
D' fusils tout à l'entour;
Votr' fill' sera brûlée
Demain matin au jour!

— Les filles de quinze ans,
Sur moi prenez l'exemple
De n'aller point au bal
N' à la veillé' du soir.

Pour y avoir été,
J'en suis au désespoir! »

Chanté par Jean Pineau.

Cf. Bujeaud, tome II, p. 235. — Comte de Puymaigre, *Chants populaires du pays Messin* : L'infanticide.



XVIII

LA BELLE ET LE MEUNIER

Me rendant de la foire,
Par bonheur j'ai rencontré
Meunier de bonne affaire
Qui m'a demandé :
« Que portez-vous là,
Dans ce beau panier-là,
La deri dera
Dans ce beau panier-là ?

— Je porte des oranges,
Un petit beurre frais,
Un' carpe, aussi un' tanche,
Un petit perroquet ;
Il est tout vert,
Il est grivois,
Craint' que personne ne le voie !

— Voulez-vous v'nir, mademoiselle,
Voulez-vous venir avec moi ?

Nous viderons bouteille,
Nous la verserons
Du mieux que nous pourrons! »

Ils n'ont point d'mi-dîné,
La bell' s'est en allée :
« Excuse, le meunier,
Garde mon panier là,
Je ne tarderai pas! »

La bell' fut point partie
Que l'enfant s'est mis à pleurer.
« Te voilà, meunier, bon drôle,
Te voilà bien attrapé!
Voilà le perroquet
Que la belle te disait.
Te voilà un enfant
Qui te mangera,
  Laderi dera,
La moûture et le sac!

— J'en attraperai d'autres;
De vous je prendrai
Double moûture,
  Laderi dera,
Voilà ce qui le nourrira! »

Chanté par Cécile Compaing.





XIX

CE SONT LES FILLES DE NANTES

Ce sont les fill's de Nantes
  Qu'allant s'y promener,
S'y promener, s'y promener
Là-haut, là-haut, dessur l'herbette,
  Avec des dragons
Dans ce p'tit vert bocage.

Son pèr' qui la recherche,
La recherche partout,
L'a tant cherchée
Qu'il l'a ben trouvée
Là-haut, là-haut, dessur l'herbette,
  Avec des dragons
Dans ce p'tit vert bocage.

Son pèr' lui dit : « Ma fille,
Retourne à la maison !

— Oh non, papa,
Je n' m'en retourn'rai pas.
J' suis fille abandonnée ;
  Avec les dragons
Je m'en vas dans l'armée.

Oh, si je r'tourne à Nantes,
Ce s'ra pour fair' mes adieux.
Adieu, papa ! Adieu maman !
Adieu, sœur Angélique !
J' suis fille abandonnée,
Je m'en vas dans l'Afrique. »

Chanté par Jean Sabourin, du Pont.





XX

JE L'AI TROUVÉE MA MIE

Je l'ai trouvé' ma mie
Sur le jonc endormie;
Dans son sommeil
Ell' ne savait qu' me dire,
Elle était tout émoi.
« Dans ma joli' navire
Montez-y, Belle,
Dans mon joli vaisseau,
Dans mon vaisseau,
Dans ma joli' navire!
Nous y passerons l'eau
Et promptement les îles! »

Fut point dans le vaisseau,
S'est mise à tant pleurer.
« Qu'avez-vous, Belle?
La couleur, ell' vous change.
C'est-il qu' vous avez peur
Que les amants vous manquent?

— Oh non, vraiment, dit-elle,
Je n'en ai pas de peur!
Oh, si je pleure,
C'est mon père et ma mère,
Jamais je les verrai!
La chose en est certaine.

— Pleurez point tant, la Belle,
Nous viendrons bien au bord! »
Ne furent point sur l'eau,
Il se lève un grand vent,
A-t-attrapé son amant à brassée :
« Nous y sons tous perdus,
La barque est renversée!
— Pleurez point tant, la Belle.
Nous viendrons bien au bord;
J'ai six cents francs,
Nous les baill'rons aux pauvres;
Ils prieront Dieu pour nous,
Que Dieu nous mène au bord! »

Chanté par Cécile Compaing.





XXI

NOUS ÉTIONS VINGT OU TRENTE

Nous étions vingt ou trente,
Ou trente matelots; (*bis*)
Le plus jeune des trente
Eh don
La rideridon eh retentire
Eh don
La rideridon!

Le plus jeune des trente
Commence une chanson. (*bis*)
« Votre chanson est belle!
Eh don
La rideridon eh retentire
Eh don
La rideridon!

Votre chanson est belle;
Je voudrais la savoir! (*bis*)

— Montez, Belle, dans la barque,
Eh don
La rideridon eh retentire
Eh don
La rideridon!

Montez, Belle, dans la barque,
Nous vous l'apprendrons! » (*bis*)
Fut point dedans la barque,
Eh don
La rideridon eh retentire
Eh don
La rideridon!

Fut point dedans la barque,
S'est mise à tant pleurer. (*bis*)
« Qu'avez, qu'avez, la Belle?
Eh don
La rideridon eh retentire
Eh don
La rideridon!

Qu'avez, la Belle, à tant pleurer?
— Je pleur' mon cœur volage, (*bis*)
Que vous m'avez ôté!
Eh don
La rideridon eh retentire
Eh don
La rideridon!

— Pleurez point tant, la Belle,
Je vous le renderai. » (*bis*)
Beau galant r'garde dans sa poche
Eh don
La rideridon eh retentire
Eh don
La rideridon!

Regard' dedans sa poche;
Cent écus lui a donné : (*bis*)
« Ton père, aussi ta mère
Eh don
La rideridon eh retentire
Eh don
La rideridon!

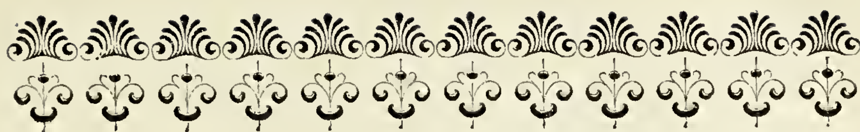
T'en ont point tant donné! » (*bis*)

Chanté par Cécile Compaing.

1. Cf. Bujeaud, tome II, p. 177 « La fille des Sables ». Le dénoûment y est tragique et le développement beaucoup plus long. — Comte de Puymaigre, *Chants pop. du pays Messin* : La fille du prince. — Weckerlin, *L'Anc. chans. pop. en France* : Beau marinier, qui marines.







XXII

LE POMMIER DOUX.

A Paris, chez mon père,
Vole, mon cœur, vole!
A Paris, chez mon père,
Y a-t-un pommier doux, (*bis*)
Toujours,
Y a-t-un pommier doux!

Et trois filles d'un prince,
Vole, mon cœur, vole!
Et trois filles d'un prince
Sont endormies dessous, (*bis*)
Toujours,
Sont endormies dessous.

La plus jeun' dit à l'autre,
Vole, mon cœur, vole!
La plus jeun' dit à l'autre :

« Ma sœur, voilà le jour, (*bis*)
Toujours,
Ma sœur, voilà le jour ! »

Qu' dit tout haut la cadette,
Vole, mon cœur, vole !
Qu' dit tout haut la cadette :
« Cela n'est pas le jour, (*bis*)
Toujours,
Cela n'est pas le jour !

C'est la belle étoile,
Vole, mon cœur, vole !
C'est la belle étoile,
De mon cher amant doux, (*bis*)
Toujours,
De mon cher amant doux !

Qui est dedans la guerre,
Vole, mon cœur, vole !
Qui est dedans la guerre,
Qui y combat pour nous
Toujours,
Qui y combat pour nous !

S'il gagne la victoire,
Vole, mon cœur, vole !
S'il gagne la victoire,
Il aura mes amours, (*bis*)
Toujours,

Il aura mes amours!

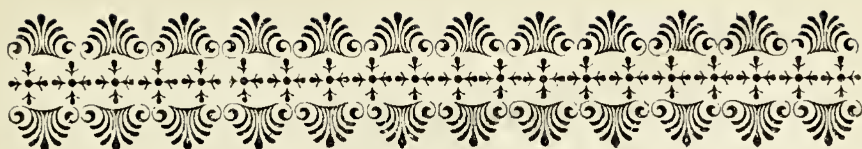
— La gagne ou non la gagne,
Vole, mon cœur, vole,
La gagne ou non la gagne,
Il les aura toujours, (*bis*)
    Toujours,
Il les aura toujours! »

Chanté par Cécile Compaing.

Comte de Puymaigre. *Chants pop. du pays Messin* : Le pommier, (ronde). — Leroux de Lincy. *Recueil des chants hist. franc.*, t. II : Les trois princesses. — C. Mendès : *Les plus jolies chansons du pays de France* : Les trois princesses.







XXIII

LA MAITRESSE AU COUVENT

Je suis délaissée, sans amant;
Il n'y a que depuis quelque temps.
Mon amant est allé en Flandre,
Rejoindr' son joli régiment;
Moi, je suis fill', c'est pour attendre
Le r'tour de mon fidèle amant.

Au bout de six mois, tout au plus,
Le jeune amant est revenu.
Il s'en enva vers chez son père,
En lui présentant le salut :
« Où est-ell' donc ma mie, ma chère,
Cell'-là qu' mon cœur aimait le plus?

— Ta maitresse, mon cher enfant,
Elle est rentrée dans un couvent,
Dans un couvent des orphelines,

Là où qu'on vit en jouissant;
Elle est là, ell' y f'ra sa d'meure
Pour l'amour d'un si bel amant! »

Le jeune amant, au même instant,
Il s'est rendu dans le couvent;
Trois petits coups frappe à la porte,
Il a demandé à parler
A la plus jeun' des religieuses,
Cell'-là qu'est en communauté.

« Cessez vos pleurs, cessez vos larmes!
Il ne faut plus ici d'amant;
Cell'-là qu'est poussée de vos charmes,
Elle est rentrée dans notr' couvent!
— Las, madam', c'est pas que j' la veux,
C'est que j' veux savoir son vouloir;
Faites-moi la voir avant que j' meure,
Faites-moi la voir une seule fois! »

Ils l'ont vu si fort en pleurs,
Ils ont fait venir la jeun' sœur.
La jeune sœur s'en va-t-à lui,
Saignant du cœur, versant des pleurs:
« Cher amant, si je suis ret'nue,
C'est vous qu' vous en êtes l'auteur! »

Le jeune amant, d'un air trop froid:
« Mignonn', montrez-moi votre doigt!

Cet anneau d'or, je vous le donne,
Je vous marque de ma foi ;
Jamais j'en aimerai d'autre :
Mignonne, souv'nez-vous de moi ! »

Lui eut pas donné son anneau d'or,
Le jeune amant a tombé mort.
Oh ! quelle tristess' pour sa maîtresse !
Mon Dieu ! qu'ell' doit pleurer son sort !
« Je l'ai bien connue, ta tendresse,
Mon cher amant, après ta mort ! »

Le jeune amant, mais tout à l'heure,
Il a-t-enlevé la jeune sœur.

Chanté par Cécile Compaing.

1. Comte de Puymaigre. *Chants popul. du pays Messin :* L'amant fidèle. — J. Fleury. *Litt. or. de la Basse-Normandie* : La religieuse.

Une chanson danoise (E. T. Kristensen, 100 *gamle jyske Folkeviser,* p. 264) « Herr Mortons Klosterrov » offre avec la nôtre les plus grandes ressemblances : le dénouement y est le même ; mais il s'y trouve un dernier couplet, qui manque dans notre version, et qui nous apprend les réflexions des autres nonnes sur cet évènement :

Og dette var alle de stolte Jomfruer,
De tænkte hver ved sig :
« Og Herre Gud Fader i Himmerig !
Gid' der vild' saadan en Guds Engel komm' og ta mig ! »





XXIV

LA BELLE QUI FAIT LA MORTE

DEDANS Lyon y a-t-une fille,
Elle est joli' comme le jour.
Son père l'a fait mettr' dans un' tour
Pour abandonner ses amours.

Le beau galant, passant par là,
Deux mots de lettr' lui a jeté :
« Faites la morte et ensev'lir,
Qu'on vous enterre à Saint-Denys ! »

La belle fill' n'a point manqué :
A fait la morte et a bien fait.
Quarant' prêtres, soixante abbés
Conduisent la belle enterrer.

Dans son chemin passant par là :
« Mes beaux messieurs, qu' portez-vous-là ?

Vous portez ma mie enterrer ;
Permettez-moi de l'embrasser ! »

Ces beaux messieurs le lui permettent,
Prend ses ciseaux, découd le drap ;
Dessus sa joue un doux baiser ;
La bell' s'est mise à tant pleurer.

« Mes beaux messieurs, r'tournez-vous en !
Je tiens ma mie ; je suis content. »
Quarant' prêtres, soixante abbés
Conduisent la bell' marier.

Chanté par Cécile Compaing.





XXV

LE RETOUR

Pierre, mon ami Pierre,
Dans la guerr' tu t'en vas; (*bis*)
Tu me laisses en peine:
Quand tu seras rev'nu,
Tu m'auras fait faute!

Un mois ou six semaines,
Pierre fut revenu; (*bis*)
Grande réjouissance;
Son chapeau à la main,
Grande révérence :

« Marguerite, ma mie,
Qu'as-tu fait d' ton enfant? (*bis*)
— Je l'ai fait baptiser
Au nom du père;
Je l'ai porté noyer
Dans la rivière!

— Marguerite, ma mie,
Qu'aurais-tu mérité? (*bis*)
Tu aurais mérité
Etre à la potence;
J'aurais tiré les cordes
Pour te pendre!

Marguerite, ma mie,
Selle-moi mon cheval; (*bis*)
Donne-lui la bride,
Que j' m'en aill' fair' l'amour
Dans une autre ville!

— O Pierre, mon ami Pierre,
Veux-tu l' voir, ton enfant? (*bis*)
Monte-z-y là-haut,
Dedans la chambre;
Il est dessus mon lit,
Blanc comme un ange!

— Marguerite, ma mie,
Désell'-moi mon cheval; (*bis*)
Ote-lui la bride;
Jamais je n'en aimerai
D'autre que Marguerite! »

Chanté par Cécile Compaing

1. La Tradition, nov. 1890 : le Retour. *Chans. pop. de la Picardie.*



XXVI

LA-BAS, SUS CES GRANDS CHAMPS

LA-BAS, sus ces grands champs,
Y a-t-une épine blanche;
J'entends l' rossignolet!
Y a-t une épine blanche.

Ma mie est par-dessous,
Qui se promène à l'ombre;
J'entends l' rossignolet!
Qui se promène à l'ombre.

Tout en se promenant,
Le mal d'enfant l'a prise;
J'entends l' rossignolet!
Le mal d'enfant l'a prise.

Ell' s'écriait tout haut :
« Y mourrai-z-i seulette ?
J'entends le rossignolet !
Y mourrai-z-i seulette ?

— Non, tu ne mourras pas,
J'irai chercher ta mère !
J'entends l' rossignolet !
J'irai chercher ta mère !

— Ma mèr' ne viendra point,
Car elle est trop cruelle ;
J'entends l' rossignolet !
Car elle est trop cruelle.

— Si la tienn' ne vient pas,
J'irai chercher la mienne ;
J'entends l' rossignolet !
J'irai chercher la mienne. »

Quand l' galant fut d' retour,
Il a trouvé sa mi' morte ;
J'entends l' rossignolet !
Il a trouvé sa mi' morte.

Avec un bel enfant,
Qui riait dans sa dorne ;
J'entends l' rossignolet !
Qui riait dans sa dorne.

« Ris donc, toi, bel enfant,
A c' t' heur' qu' ta mère est morte;
J'entends l' rossignolet!
A c' t' heur' qu' ta mère est morte! »

Il a tiré un couteau
Pour se mettre à la gorge;
J'entends l' rossignolet!
Pour se mettre à la gorge.

« Tout beau, tout beau, galant!
Je n' suis pas encor' morte;
J'entends l' rossignolet!
Je n' suis pas encor' morte.

— Mais pourquoi donc, la Belle,
Que tu y fais ta morte?
J'entends l' rossignolet!
Que tu y fais ta morte?

— C'est pour savoir, galant,
L'amitié que tu m' portes;
J'entends l' rossignolet!
L'amitié que tu m' portes!

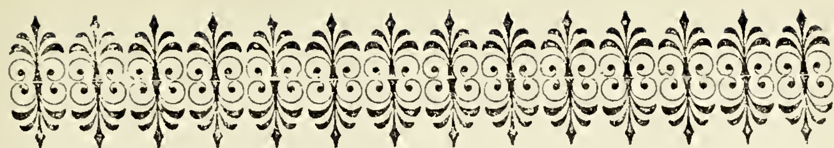
— L'amitié que je t' porte
Est plus fort' que la tienne;
J'entends l' rossignolet!
Est plus forte que la tienne! »

Chanté par Cécile Compaing.

Cf. E. T. Kristensen, *100 gamle jyske Folkeviser,* p. 182 : Skjœn Medler.

Bujeaud, t. I, p. 198. La deuxième version que donne M. Bujeaud a plus de rapport avec la mienne : le dénoûment tragique en indique l'antiquité et doit les faire préférer à la première de M. B.





XXVII

TROIS GRENADIERS S'Y RENDANT DE LA GUERRE

Trois grenadiers s'y rendant de la guerre, (*bis*)
Lala
Lala lalala, s'y rendant de la guerre!

Oh, le plus jeune apportait une rose,
Lala
Lala lalala, apportait une rose.

Le fils du roi vint amoureux de cette rose,
Lala
La lalala, vint amoureux de cette rose :

« Beau grenadier, donne-moi la, ta rose,
Lala
Lala lalala, donne-moi la ta rose!

— Je n' te donn'rai point ma rose que tu me donnes ta fille]

Lala
Lala lalala, que tu me donnes ta fille !

— Tu n'auras point ma fille, tu n'es pas assez riche]
Lala
Lala lalala, tu n'es pas assez riche!

Tu n'as pas vaillant la robe de ma fille,
Lala
Lala lalala, la robe de ma fille!

— J'ai encore plus vaillant que sa robe et sa chemise]
Lala
Lala lalala, que sa robe et sa chemise.

J'ai cent moutons dans ma belle bergerie,
Lala
Lala lalala, dans ma belle bergerie;

J'ai cent chevaux dans ma belle écurie,
Lala
Lala lalala, dans ma belle écurie;

J'ai trois vaisseaux sur l'eau tout pleins de marchandises]
Lala
Lala lalala, tout pleins de marchandises:

Y en a un qu'est plein d'or et l'autre d'argent qui brille]

Lala
Lala lalala, et l'autre d'argent qui brille;

Et l'autre qu'il n'y a rien, sera pour mettre ta fille]
Lala
Lala lalala, sera pour mettre ta fille! »

Chanté par Cécile Compaing.







XXVIII

FILE, MA FILLE

« File, ma fille, t'auras un joli tablier!
— Ma mère, inon; j'aime ben meux
Planter la vigne, en boire du bon.
Plantons la vign', maman, j' vous prie;
Plantons-la donc, nous en boirons du bon! »

« File, ma fille, t'auras un' joli' robe!
— Ma mère, inon; j'aime ben meux
Planter la vigne, en boire du bon.
Plantons la vign', maman, j' vous prie;
Plantons-la donc, nous en boirons du bon! »

« File, ma fille, t'auras un' joli' coueffe!
— Ma mère, inon; j'aime ben meux
Planter la vigne, en boire du bon.
Plantons la vign', maman, j' vous prie;
Plantons-la donc, nous en boirons du bon! »

« File, ma fille, t'auras un' pair' de souliers !
— Ma mère, inon ; j'aime ben meux
Planter la vigne, en boire du bon.
Plantons la vign', maman, j' vous prie ;
Plantons-la donc, nous en boirons du bon ! »

« File, ma fille, t'auras un amant !
— Ma mère, oui oui ; i filerai tant,
Ma mère, ma mère, i filerai tant,
Que les doigts m'en tomberant ! »

Chanté par Cécile Compaing.





XXIX

LES TROIS AMOUREUX

Quand la feuille était verte,
Tralalala lalala,
J'avais trois amoureux;
Maintenant qu'elle est sèche
Tralalala lalala,
Je n'en ai plus que deux.

Mon père me demande
Lequel j'aime le mieux :
Je ne veux point du riche,
Car il est trop orgueilleux;
J'aim' mieux mon petit jeune,
Car il est gracieux.

Chanté par Delphin Baudin.





XXX

LES FILLES DE LUSSAC

Bon, le voilà le mois de mai,
Que nos amants sont arrivés !
« Bonjour, Lisette,
N'auriez-vous pas changé
Nos amourettes
Du joli temps passé ?

— Nenni, nenni, mon bel ami.
Oh, je t' l'ai bien toujours promis
D' t'attendre avec fidélité,
Et d' t' prendr' toujours en amitié ! »

C'est dans Lussac mais présent'ment
Qu'y a des filles sans amant,
Soit des lingères
Ou des ravaudeuses de bas,
Qui sont plus fières
Que des marchandes de drap ;

Font la lessive,
Le samedi au soir,
De leurs guenilles,
Et, la nuit, la passent au fer.
Et vous les voyez,
Le dimanche au matin,
Tout habillées
En linge fin :
Des tours de gorge,
Des points sur leur côté,
Ces demoiselles,
Toujours bien retapées !

Chanté par Jean Pineau.





XXXI

LE GALANT MAL PEIGNÉ

Il est v'nu-t-à hier au soir
Un amoureux pour m'y voir, (*bis*)
Parlant de mariage.
On me dit qu'il a du bien;
Moi, j' n'en veux croire rien.
Mais s'il avait tant de bien,
Il serait bien plus brave;
Il a bien cinq sous vaillant :
Voilà son héritage!

Ses sabots sont corrompus,
Ses souliers sont décousus; (*bis*)
Il a d' mauvaises culottes,
Son habit est à l'envers:
Cela n'est point la mode!
Son chapeau est débordé,
Ses cheveux sont mal peignés,
Sa barbe n'est point faite.

Galant, prenez votr' congé ;
La porte, elle est ouverte !

Il est venu m'embrasser,
Sans savoir ma volonté, (*bis*)
Sans connaître mon envie :
Je n'ai jamais vu
Un amant si sot d' ma vie !

Chanté par Cécile Compaing.





XXXII

PAR UN LUNDI DE MAI

PAR un lundi de mai
Il m'a pris fantaisie
D'aller planter un mai
A la port' de ma mie.
Hélas,
Que l'amour m'a causé
De malheur dans la vie!

« Ne plantez donc point là,
Cher amant, je vous prie!
Plantez-le dans mon cœur,
La place est plus jolie.
Hélas,
Que l'amour m'a causé
De malheur dans la vie!

C'est aujourd'hui qu' mon père
Donn' mariage à ses filles.

— Leur donne-t-il beaucoup,
Marguerite, ma mie?
Hélas,
Que l'amour m'a causé
De malheur dans la vie!

Leur donne-t-il beaucoup,
Marguerite, ma mie?
— Il leur donne cinq cents francs
Et leur chambre garnie.
Hélas,
Que l'amour m'a causé
De malheur dans la vie!

Il leur donn' cinq cents francs
Et leur chambre garnie!
— En auras-tu autant,
Marguerite, ma mie?
Hélas,
Que l'amour m'a causé
De malheur dans la vie!

En auras-tu autant,
Marguerite, ma mie?
— J'en aurai davantage;
Je suis la plus jolie!
Hélas,
Que l'amour m'a causé
De malheur dans la vie!

— Marions-nous tous deux,
Marguerite, ma mie!
— Voyez le gros lourdaud!
L'argent lui fait envie.
    Hélas,
Que l'amour m'a causé
De malheur dans la vie!

Voyez le gros lourdaud
L'argent lui fait envie;
Oh non, tu n' m'auras pas,
Oh, jamais de la vie! »
    Hélas,
Que l'amour m'a causé
De malheur dans la vie!

Chanté par Cécile Compaing.







XXXIII

FENDEUR, JOLI FENDEUR

Le fendeur dans ses bois,
Dans sa loge jolie,
Y tenait dans sa main
Une rose fleurie.
Fendeur, dormez-vous?
Fendeur, joli fendeur,
Fendeur, réveillez-vous!

Le roi vient à passer,
Le roi avec sa fille.
Fendeur, dormez-vous?
Fendeur, joli fendeur,
Fendeur, réveillez-vous!

Le roi dit au fendeur:
« Donne-moi la ta rose!
— Tu n'auras pas ma rose,
Que tu' me donn' ta fille!

— Tu n'auras point ma fille,
Tu n'es pas assez riche!
Fendeur, dormez-vous?
Fendeur, joli fendeur,
Fendeur, réveillez-vous!

Tu n'auras point ma fille,
Tu n'es pas assez riche!
Oh, tu n'as pas vaillant
La robe de ma fille!

Fendeur dormez-vous!
Fendeur, joli fendeur,
Fendeur, réveillez-vous!

— J'ai trois vaisseaux sur l'eau
Chargés de marchandises;
Y en a-t-un qu'est plein d'or,
Et l'autr' d'argent qui brille;
Y en-a un qu'il n'y a rien,
Rien que trois gentilles filles.
Y en a une qu'est ma sœur
Et l'autr' qu'est ma cousine,
Et l'autr' qui ne m'est rien:
J'espère en faire ma mie! »

Chanté par Cécile Compaing.

1. Cf. Bujeaud, tome I, p. 279 « Joli fondeur. »



XXXIV

LE JOUR DE LA PENTECOTE

Lui.

Le jour de la Pentecôte,
On dit qu' c'est une grand' fête,
Qu' les galants vont aux champs
Pour vouère leuré (voir leurs) maîtresses.

« Bonjour, bonjour, petite,
Que l' bonjour te soit donné!
Je vins d'y vouère ton père,
Mon congé m' l'a donné.

Elle.

— 'l l'a ben donné à d'autres
Qu'étiant pus rich' que toué!

Lui (en colère)

— J'ai ben passé souvent
Par la porte de darrière,

Et pas pour toué seur'ment,
Mais pour ta cusignière.

Ta cusignière est belle
Et fraîche comme in jour ;
Et toi, petite coquette,
Tu connais pas l'amour ! »

Communiqué par M. A. Lefort,
instituteur à Mazerolles.





XXXV

L'AMANT CONTREFAIT

Maman, j'ai-t-un amant,
Oui vraiment,
Qui m'aime tendrement.
Il a le nez crochu,
Le bossu,
Et le menton fourchu,
Une bouch' sans pareille
Qu'on n'avait jamais vu,
Ni connu,
Fendu' jusqu'aux oreilles,
Et son grand nez pointu.

Demain, j' lui dirai : « Oui,
Mon ami,
Tu seras mon mari !
Nous marierons dimanche,
Tu s'ras cornard lundi,

Mon ami,
Ne t'en trouve point d'étrange,
C'est moi que je t' le dis!

Chanté par Cécile Compaing.





XXXVI

PLAISIRS DU MÉNAGE

J'ai rencontré-t-un matelot
Qui disait dans son langage :
« Que les amants sont malheureux
De se mettre en ménage ! (*bis*)
Ce n'est qu'un passe-temps,
Il faut nourrir femme et enfants,
Payer leur élevage ;
Et à présent, quand ils sont grands,
Demandent leur mariage.
« Le jour de mes noces,
Quell' rob' prendrai-z-i ?

— Tu prendras ton habit noir,
Ton habit d' pénitence,
Et ton chapeau de couleur,
Couleur de souffrance !

— Le lendemain de mes noces,
Quel mouchoir prendrai-z-i ?

— Tu prendras ton mouchoir blanc
Pour essuyer tes larmes !
Adieu, plaisirs ! Adieu, bon temps !
Puisque mon cœur s'engage. »

Ell' pleur', la pauvre fille,
En faisant son paquet;
A r'grett' son si beau lit,
Son beau lit, sa bell' chambre,
Là où qu'elle a tant pris de plaisir,
De plaisir, de jouissance.
Ell' pleur', la pauvre fille,
N'a-t-elle pas raison?
Son amant qui la caresse
A grands coups de bâton !

Chanté par Cécile Compaing.





XXXVII

LA CHANSON DE LA MARIÉE

En me promenant
Sur l' bord de ce village,
Nous avons entendu
Ce nouveau mariage;
Nous l'avons bien su
Par trois de vos saluts.

Avez-vous remarqué
Ce que vous a dit l' prêtre?
A dit la vérité,
En disant qu'il faut être
Fidèle à votre époux,
Et l'aimer comme vous.

Vous voilà un bouquet
Que ma main vous présente;
Prenez-en une fleur,

C'est pour vous fair' comprendre
Que tout' vos bell' couleurs,
Passeront comm' cett' fleur!

Vous voilà-t-un gâteau
Que ma main vous présente;
Cassez-en un morceau,
C'est pour vous fair' comprendre
Qu'après ce pain mangé
Il faudra travailler.

C'est aujourd'hui mardi
Que tout le mond' vous honore;
Demain s'ra mercredi,
Pass'ra p't-êtr' bien encore;
Après ces jours passés,
N'en faudra plus parler.

Vous n'irez plus au bal,
Ma très chèr' camarade,
Vous n'irez plus au bal,
Au bal n' à l'assemblée,
Car, vous savez, ma chère,
Que vous êt' mariée!

Vous gard'rez la maison
Pendant que les autr' iront;
Vous ferez bouillir le pot,
En berçant le petiot.

Si vous avez des enfants,
Il faudra leur apprendre
A servir le bon Dieu :
C'est lui qui vous l' commande.
Él'vez-les vertueux,
Ils vous rendront heureux !

Corrigez-les à temps,
Vous aurez d' bons enfants.

Si vous avez chez vous
Quelqu'un à conduire,
Il faut veiller sur eux,
Qu'ils n'aient rien à redire :
Car un jour devant Dieu
Vous répondrez tous deux.

Il faudra pas...
Aller causer chez vos voisines ;
En bavardant ainsi,
Le devoir se néglige.

Avez-vous pas chez vous
Des bœufs et des vaches,
Des moutons, des brebis,
Du beurre et du fromage ?
Le soir et le matin,
Vous aurez tout ce soin.

La mariée.

Je vois bien là-haut
Le château de mon père;
Là-haut que j'ai tant resté
Avec ma bonne mère.
Adieu, ma liberté !
Il n'en faut plus parler.

Les jeunes filles.

Nous nous moquons de vous,
Ma très chèr' camarade,
Si nous avions des amants
Nous en ferions autant.

Chanté par Cécile Compaing.

Cf. Bugeaud, tome II, p. 23 et suiv., les nombreuses chansons de la mariée.





XXXVIII

CHANSON DE LA MARIÉE

Ah ah ah! que dit le châlit,
Jamais je n'ai tant vu d' cricris, (*bis*)
Que dit la mariée;
Jamais je n'ai tant vu d' cricris,
Ah ah ah! que dit le châlit.

Ah ah ah! que dit la paillasse,
J' croyais ben qu' tu crèv'rais ma b'sace, (*bis*)
Que dit la mariée;
J' croyais ben qu' tu crèv'rais ma b'sace,
Ah ah ah! que dit la paillasse.

Ah ah ah! que dit le linceu(l),
J' croyais ben qu'ils s' battiont tous deux, (*bis*)
Que dit la mariée;
J' croyais ben qu'ils s' battiont tous deux,
Ah ah ah! que dit le linceul.

Ah ah ah! que dit la couverte,
Jamais j' n'ai vu pareille alerte, (*bis*)
Que dit la mariée ;
Jamais j' n'ai vu pareille alerte,
Ah ah ah! que dit la couverte.

Ah ah ah! que dit le rideau,
Jamais j' n'ai renfermé rin d' si beau, (*bis*)
Que dit la mariée ;
Jamais j' n'ai renfermé rin d' si beau,
Ah ah ah! que dit le rideau.

Ah ah ah! qu' dit le ciel-de-lit,
Jamais j' n'ai tant vu de plaisir, (*bis*)
Que dit la mariée ;
Jamais j' n'ai tant vu de plaisir,
Ah ah ah! qu' dit le ciel-de-lit.

Ah ah ah! que dit le chevet,
Apportez la rôtie, ol est fait, (*bis*)
Que dit la mariée ;
Apportez la rôtie, ol est fait,
Ah ah ah! que dit le chevet.

Chanté par le père Jantounet, 82 ans,
de Favart de Persac.





XXXIX

PLAISIRS DU MÉNAGE

Sur la mer jolie
J'aperçois-t-un vaisseau.
J'entends la voix
D'un matelot,
Qui dit dans son langage :
Que les amants
Sont malheureux
De s'y mettre en ménage !

Le jour que l'on se marie
L'on a bien du plaisir ; (*bis*)
On invite tous ses amis,
Les filles, aussi les femmes :
Vaudrait mieux prendre
Un mouchoir blanc
Pour essuyer ses larmes.

Au bout de la quinzaine,
Chez son père elle s'en va :

« Vous m'avez donné un mari
Qu'est un cochon d'ivrogne.
Quand il revient du cabaret,
Toujours, sans cesse il grogne !
— Console-toi, ma fille,
Cela pourra changer.
Quand il viendra du cabaret,
Présente-lui à boire ;
Peut-être que ça ramènera
La paix dans ton ménage. »

De s'y mettre en ménage
Ce n'est qu' trépas certain ;
O faut nourrir femme et enfant,
Penser à son ouvrage.
Adieu, plaisirs ! Adieu, beau temps !
Je suis dans l'esclavage.

Chanté par Cécile Compaing.





XL

DÉJA MAL MARIÉE

. . . .

Il m' laisse à la maison,
 Sans pain et sans farine ;
Point d'argent pour en acheter :
Ça faisait triste mine !
Il m' laisse à la maison
Avec tous ces marmaillons.
Déjà mal mariée, déjà,
  Déjà mal mariée !

Un jour, j'ai v'lu lui dire :
Tu ferais bien mieux de travailler
Pour gagner notre vie !
N'a point v'lu m'écouter,
S'est mis à me tricoter.
Déjà mal mariée, déjà,
  Déjà mal mariée !

J'ai été trouver ma mère,
J'ai voulu le lui dire;
Elle n'a pas voulu m'écouter,
Elle s'est mise à me rignocher (ricaner).
Déjà mal mariée, déjà,
Déjà mal mariée!

« Ma fille, je t' l'ai bien dit
Qu'il fallait rester fille;
N'aurions ben trouvé d' l'ouvrage
Pour gagner notre vie!
N'as pas v'lu m'écouter,
T'es laissée attraper.
Déjà mal mariée, déjà,
Déjà mal mariée!

Chanté par Cécile Compaing.





XLI

J'AIM'RAIS BEN MIEUX UN AMI QU'UN MARI

On y a sept ans que j' suis dans l' monde
Sans jamais penser à l'amour;
Sans jamais oui, oui, oui,
Sans jamais la, la, la
Sans jamais penser à l'amour.

« Ton p'tit chien, ma p'tite bergère,
Ton p'tit chien ne jappe point bien;
Ton p'tit chien oui, oui, oui,
Ton p'tit chien la, la, la,
Ton p'tit chien ne jappe point bien!

N'as-tu pas, ma p'tite bergère,
N'as-tu pas besoin d'un berger?
N'as-tu pas oui, oui, oui,

N'as-tu pas la la la,
N'as-tu pas besoin d'un berger?

— O beau monsieur de la table ronde,
Buvons, trinquons, divertissons-nous;
Buvons, trinquons oui, oui, oui,
Buvons, trinquons la la la,
Buvons, trinquons, divertissons-nous! »

A minuit on frappe à ma porte,
On m' dit que c'était mon mari;
On m' dit oui, oui, oui,
On m' dit la la la,
On m' dit que c'était mon mari.

C'est mon mari, que l' diabl' l'emporte!
J'aim'rais ben mieux un ami qu'un mari;
J'aim'rais ben mieux oui, oui, oui,
J'aim'rais ben mieux la la la,
J'aim'rais ben mieux un ami qu'un mari!

Chanté par le père Jeantounet, 82 ans, de Favart de Persac.





XLII

CHAZ NOUS VELIANT MI MARIDA

« CHAZ nous veliant mi marida (*bis*)
Avec un vieux vieillard,
Et lon et la ladera,
Avec un vieux vieillard!

Ils saviant point lia les bious,
Ils meniant la charriue,
Et lon et la ladera,
Ils meniant la charriue.

I ai veuillu a ieux bautra,
Il m'a ben tant battu,
Et lon et la ladera,
Il m'a ben tant battu!

Va, vieillard, tu t'en souvinras!
I n' ferai point ton lit,
Et lon et la ladera,
I n' ferai point ton lit.

I mettrai tout' la plum' de mon couta
Et la paille du tin,
Et lon et la ladera,
Et la paille du tin.

I mettrai pour ton chibet
Une pierre pointue,
Et lon et la ladera,
Une pierre pointue.

I mettrai le long de té
Une barbis tondue,
Et lon et la ladera,
Une barbis tondue ! »

Quand qu'ol i vint sur les onze heures,
La barbis prend son rude (?)
Et lon et la ladera,
La barbis prend son rude.

« Ronge, ronge ton croustou,
Pauv' bêt', qu' l' temps te dure !
Et lon et la ladera,
Pauv' bêt', qu' l' temps te dure ! »

Quant qu'ol y vint le matin jour,
La barbis prend sa fue,
Et lon et la ladera,
La barbis prend sa fue,

« Arrête, arrête, mon voisi!
Eh, ma mi' qui s'en va!
Et lon et la ladera,
Eh, ma mi' qui s'en va!

— T'as moyen de voir, gros lourdaud,
Quo qui n'est point ta mie,
Et lon et la ladera,
Quo qui n'est point ta mie!

Ta mi' n'a pas quatre iambés
Et un' grand' quioue dârrière,
Et lon et la ladera,
Et un' grand quioue dârrière! »

Chanté par Cécile Compaing.

Cf. *Rev. des trad. pop.*, novembre 1887 : La mariée et la brebis tondue, chanson d'Auvergne.







XLIII

MAITRE ET MAITRESSE

« N'y a rien qui m' plairait mieux sur terre
Que votre aimable caractère ;
Vous seriez la maîtress' chez nous,
Pourvu que je sois votre époux. (*bis*)

— Vous me parlez de mariage,
J'ai vingt-quatre ans et je suis sage;
Je voudrais que mon époux
File, file, file doux ! » (*bis*)

En venant de l'église,
Il me dit : « Ne sois point surprise,
Tu s'ras maîtress' comm' c'est conv'nu,
Et moi, le maîtr', m'entends-tu ? (*bis*)

— Je vois bien que tu es un traître,
Aurais-tu point dû t' fair' à connaître,
Sans chercher à m' duper comm' ça ?
V'la-t-i pas qu' je suis dans d' beaux draps ! »

Chanté par Cécile Compaing.





D.

CHANSONS MILITAIRES

I

PARTONS, CHERS COMPAGNONS

PARTONS, chers compagnons,
C'est la loi qui l'ordonne!
Avant que de partir,
Embrassons nos maîtresses;
Et puis, nous leur dirons :
D'main matin nous partons!
Le sac dessur le dos,
Il y fait la conduite;
Et, le sabre à la main,
Elles marcheront grand train.
Quand tu s'ras à Bordeaux,
J' t'écrirai z'une lettre;

Je metterai dedans
Que je suis ton amant.
Là-haut sur ces côteaux,
Là-haut, sur ces montagnes,
Y a des p'tits oiseaux
Qui chant'nt des airs nouveaux.
Ils disent dans leurs chants,
Dans leur charmant langage :
Les garçons amoureux
S'ront toujours malheureux !

Chanté par Jean Gault, de Lussac-les-Châteaux.





II

JE ME SUIS-T-ENGAGÉ

Je me suis-t-engagé
Dans les chasseurs de France.
Là où j'étais logé
Il m'ont bien conseillé :
Pour avoir mon congé,
Il fallait déserter.

Je quitt' ma garnison
Sans aucun' permission
Ni de mon capitaine,
Ni de mon commandant.

Je fus-t-arrêté
Par trois d' mes capitaines,
Qui m'ont bien dit : « Jeune homme,
Où vas-tu sans souci ?
— Je m'en vas dans ces vallons,
Rejoindr' mon bataillon ! »

Qu'est-c' que je vois là-haut ?
Je vois-t-une bataille.
Mon sac sur mon dos,
Mon fusil sur mon bras,
Je me suis battu là
Comme un vaillant soldat.

Du premier coup tiré,
Mon capitaine que j'ai tué.
Mon capitaine est mort,
Et, moi, je vis encore.
D'main, à la point' du jour,
Ce sera-t-à mon tour.

Oh, qu'on me plie mon cœur
Dans un' serviette blanche ;
Qu'on l'envoi(d)e à Paris
Droit chez ma bonne amie !
Quand ell' verra cela,
Ell' s'en repentira !

Chanté par Delphin Baudin.





III

CAMARADES, SI NOUS PARTONS

Camarades, si nous partons,
C'est la loi qui l'ordonne !
Camarades, si nous partons
Servir Napoléon.

Faut bien quitter nos gages,
Aussi nos maîtresses,
Pour aller servir
Cette aimable patrie.

La Belle, quand tu verras
Le drapeau tricolore,
La Belle, quand tu verras
Le drapeau des Français :

C'est nos commandants
Qui marchent en avant ;

C'est nos grenadiers
Qui marchent les premiers.

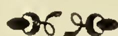
Beau maréchal de camp,
Faites avancer vos troupes;
Faites-les mettre sur deux rangs,
Nous les reculerons.

C'est le bruit de nos tambours
Qui les épouvante;
Avec nos canons
Nous les reculerons.

Las! le triste état
D'y être militaire!
Las! le triste état
Oh! d'y être soldat!

Quand le tambour bat,
Adieu, nos maîtresses!
Quand le tambour bat,
Mon régiment s'en va.

Chanté par Cécile Compaing.





VI

BEAU GRENADIER AVEC SA BLONDE

Nous sommes tous jeunes gens ensemble;
Soyez d'accord tout comme moi!
Je vas vous chanter la complainte
D'un grenadier rempli de cœur;
Nous a bien fait voir son sabre avec fureur.

Beau grenadier avec sa blonde
Assis à l'ombrage d'un ormeau;
Six dragons sont venus sans doute
Avec leur sabre bien armés;
« Beau grenadier, nous faut ta blonde,
De force ou d'amitié.

— Auparavant de rendre ma blonde,
J'endurerai mille trépas.

Il faut se battre à coups de sabre,
Voir à qui l'aura. »
Voilà le premier qui commence,
Tirant comme un désespéré ;
Le bon gars perd point la carte,
Il lui redouble ses appâts ;
Un peu plus que les deux épaules
Il lui met la tête en bas.

Voilà le second qui commence ;
Le bon gars ne perd point la carte,
Le bon gars s'est signalé.
Il a bien emporté la victoire
Avec sa bien-aimée.
Si vous aviez vu les trois autres,
Comme ils se sauvaient dedans les bois ;
S'en retourna avec sa blonde.

« Ma douce amie, ma tendre amie,
Nous allons rentrer en ville
Prendre nos plaisirs.
Je te jure, belle Avezèle, (?)
De jamais t'abandonner,
Je te serai toujours fidèle
Tant que je vivrai. »

Chanté par Cécile Compaing.



V

TOUS LES MATINS A LA POINTE DU JOUR

Tous les matins, à la pointe du jour,
Vous entendez tous ces tambours;
On me rappelle pour faire l'exercice;
Et toi, pauvre soldat, c'est ton plus grand sup-
[plice!

Vous le voyez de rang en rang,
Tous les sabres et moins sergents (?);
Un dit recule, et l'autre : revire, avance!
Et toi, pauvre soldat, il faut prendre patience.

Patience nous la prendrons
Si jamais guerre nous avons;
La prison et la canne,
Tout ça s'y paiera la première campagne.

La campagne, elle a-t-arrivé;
Mon capitaine, je l'ai tué,
Mon lieutenant et mon sergent sans doute;
Courage, mes enfants, l'armée est en déroute!

Chanté par Cécile Compaing.





VI

LE DÉSERTEUR

Pleurez le sort d'un jeune garçon
Qui s'est laissé mettre en prison;
Conduit par la gendarmerie
Au régiment;
Voilà ce qui doit faire de la peine
Aux jeunes gens!

En arrivant au régiment,
Il a fallu prêter serment :
« Jurez, jurez, beau militaire,
Vaillant conscrit,
Qu' vous y serez toujours fidèle
A la patrie!
— Oh! je vous jure, mon commandant,
D'sous quinze jours je fous le camp.

Il n'y a pas, oh! de gendarmes,
De gardes-nationaux

M'empêcher d'aller voir ma mie
Sous ces ormeaux! »

En arrivant dans son pays,
Trois petits coups il a frappé :
« Ouvrez, ouvrez, ouvrez la porte,
Ma douce amie,
Celui que votre cœur désire,
Il est ici.

— Oh oui! la porte je te l'ouvrirai,
Si tu l'apportes, ton congé!
— Oh oui, oh oui, oh! je l'apporte
Fort bien signé,
Il est sur la dernière semelle
De mon soulier. »

Ne fiant point à demi-rentrés,
Que trois gendarmes sont arrivés :
« Rends-toi, rends-toi, beau militaire,
Vaillant conscrit!
Sans quoi nous mettrons pillage
Dans ton pays! »

Chanté par Cécile Compaing.





VII

LE DÉSERTEUR

L'AMOUR et la boisson m'ont fait faire une folie.
Je quitte ma garnison pour aller voir ma [mie.
Ma maitresse elle me mande : « Reviens, mon [bien-aimé,
J'ai de l'argent en bourse pour avoir ton congé!

Dans mon chemin rencontre trois jeunes cava- [liers
Qui m'ont bien demandé : « L'as-tu r'çu ton [congé ? »
Je l'avais bien sans doute ; il m'a été volé.
Dedans mon portefeuille y a d'autres papiers !

Je vois mon capitaine, ses yeux fondent en [pleurs :
« A toi, à toi, Grenat, je pleure sur ton sort!
Ta désobéissance est la cause de ta mort ! »

Je t'écris une lettre, une lettre en diligence
Que j'envoide à ma mie dans la ville de Nantes.
Je t'ai laissé pour gage ma montre et mes dia-
[mants;
En moi n'aie plus espérance, oh ! cherche un
[autre amant !

M'ont fait conduire en place par huit bons fusi-
[liers,
Les crucifix en face, les prêtres à mes côtés
Sont toujours à me dire : faites un acte de foi !
Jésus, mon divin maître, ayez pitié de moi !

Chanté par Delphin Baudin.

Comte de Puymaigre, *Les chants pop. du pays Messin :* Le déserteur. — *Rev. des trad. pop.*, octobre 88 : La chanson du déserteur (vers. de la Bresse).





VIII

LE SOIR DU DÉPART

Le soir du départ
Dessus le rempart,
Grand Dieu, quel carnage !
On voit de tous côtés
Les filles à pleurer,
Même embarrassées,
Tenant leurs mouchoirs,
Essuyant leurs larmes
Devant le colonel :
« Monsieur, laissez-nous épouser,
Avant que de les embarquer !
— Allons, chers enfants,
Ne pleurez point tant !
Cela ne peut se faire
Il faut tout qu'autant
Que le régiment
R'joigne l'embarquement ! (*bis*)

Il nous faut des soldats,
Des rudes combats,
Pour passer l'Amérique ;
Pour aller apprendre aux Anglais
A respecter les Français. (*bis*)
Un jour viendra que tous ces bons enfants
Chacun épousera la sienne ;
Et nous aiderons à nourrir
Tous ces petits bien nannis ! »

Mignonnes, ça vous apprendra
A l'avoir écouté
Le postillon de France !

Millions d'Anglais,
Vous avez grand tort
De réveiller le chat qui dort ! (*bis*)

Chanté par Cécile Compaing.





IX

IL FAUT PARTIR, BEAU GRENADIER

Il faut partir, beau grenadier,
L'armée d'Espagne, faut se quitter ;
Soit voltigeur ou grenadier,
Chasseur à cheval ou bien à pied.

Il faut aller dedans le nord;
C'était pour y faire guerre à la mort.
Ne fiant point dedans Lova (?),
Tous les Russiens s' sont trouvés là.

Et les Français ont avancé,
Et les Russiens ont évacué ;
Grand Alexandre bien étonné
D' voir les Français d'dans ces foyers.

« Prince Murat, qu'en dites-vous,
De cet accord, l'accepteriez-vous ?

On vient nous offrir trois cents millions
Pour apaiser tous nos canons! »

. . . .

Chanté par Cécile Compaing.





X

LA VILLE DE MOSCOU

La ville de Moscou, grand Dieu, la jolie ville!
Elle est jolie et parfaite en beauté.
La nation veut y rentrer.
Bonaparte a-t-envoyé trois de ses gendarmes:
« C'est Bonaparte qui nous envoie-t-ici,
Voir, si vous voulez vous soumettre à lui !
— Allez lui dire, lui dire à Bonaparte,
Allez lui dire que nous moquons de lui
Autant le jour comme la nuit. »

Le premier coup de canon qu'on a tiré,
La jolie ville en a tremblé.

« O Bonaparte, les dames de Moscou
Sont toutes sur le rempart.
O Bonaparte, apaise tes canons
Contribution nous te ferons !

— Quelle contribution, mesdames, voulez-vous
[donc me faire ?

— Contribution de cinq cent mille écus,
Que vos canons ne tirent plus !

— Oh, mes canons brûleront vos maisons,
Et mes soldats les pilleront !
Courage, mes enfants, la ville est au pillage!
Courage, tous, les petits et les grands
Nous l'aurons tout, l'or et l'argent ! »

Chanté par Cécile Compaing.





XI

PETIT SOLDAT REVENANT DE LA GUERRE

C'était un p'tit soldat
Revenant de la guerre,
Parti depuis longtemps
Pour aller voir sa mère.

« Bonjour, mes braves gens,
Grand Dieu, c'est-il possible ?
Logeriez-vous chez vous
Une triste fatigue ?

— Hélas, mon beau monsieur,
Voyez notre ménage !
Descendez-y plus bas.
Vous trouv'rez un village.

— Si vous aviez un fils,
Qui soit dans la tristesse,

Auriez-vous pas pour lui
Un cœur plein de tendresse?

— Hélas, mon beau monsieur,
Vous faites couler mes larmes!
Y a-t-aujourd'hui quinze ans
Qu' mon fils est sous les armes.

— Hélas, ma bonne dame,
Votre fils n'est pas mort;
C'est lui-même qui vous parle!

— Si tu es mon enfant,
Viens embrasser ta mère;
Y a-t'aujourd'hui quinze ans
Qu' tu n'as pas vu ton père! »

Chanté par Cécile Compaing.





XII

QUAND LE SOLDAT VIENT DE LA GUERRE

Quand le soldat vient de la guerre, (*bis*)
Un pied chaussé et l'autre nu,
Pauvre soldat, que feras-tu ?
Il s'en va chez madame l'hôtesse : (*bis*)
« Madame, tirez-moi du vin blanc !
— Oh oui, soldat, si t'as de l'argent. »

Le soldat vend sa carabine,
Sa carabine et son chevau,
Et sa valise et son manteau.

« Madame, tirez-moi du vin blanc ;
J'ai de l'or et de l'argent ! »

Le soldat ne fut point à table,
Il s'est mis à tant chanter :
Voilà l'hôtesse à tant pleurer !

« Qu'avez, qu'avez, madame l'hôtesse? (*bis*)
Y pleurez-vous votre vin blanc
Que le soldat boit sans argent?

— Non, c'est pas mon vin blanc que je pleure,
C'est que je pleure mon autre mari,
Vous le ressemblez comme si vous étiez lui!

— Oh oui, c'est moi, catin rusée!
Je ne t'ai laissé qu'un enfant,
Tu en as quatre à l'heure présente!

— C'est que j'ai reçu de fausses lettres
Que vous étiez mort et enterré,
Et moi, je me suis remariée!

— Dedans Lyon y a grand guerre,
Y a grand' guerre et grand tourment :
Adieu la femme et les enfants! »

Chanté par Jean Pineau.

Bugeaud, tome II, p. 89 : La femme du marin. — Comte de Puymaigre; *Chans. pop. du pays Messin* : Le soldat revenant de la guerre. — *Rev. des trad. pop.* févr. 1890 : Le retour du soldat, (Maine). — C. Mendès, *Les plus jolies chansons du pays de France* : La femme du marin, chans. saintongeaise.





XIII

LE RETOUR DU MARI [1]

Le lendemain des noces je reçois un mande-
[ment :
Faut partir pour la guerre, bien vite, prompte-
[ment.

. . . .

. . . .

« Pauvre militaire, n'pouvons pas vous loger ;
N'sons en festin des noces, nous sommes embar-
[rassés !
— Un coin de votre table sera suffisant,
En vous payant, madame, payant de mon ar-
[gent ! »

1. Comte de Puymaigre, *Chans. pop. du pays Messin* ; Le retour du mari. — J. Fleury. *Littér. orale de la Basse-Normandie.*

Au milieu du repas, au milieu du souper,
Le pauvre militaire ne pouvait pas manger.

« Qu'on apporte des cartes, des cartes pour y
[jouer,
Lequel qu'aura la mariée, ce soir, à son côté !

— O beau soldat de guerre, oh, ne te vante pas !
Not' jeune mariée ne t'y appartient pas ?

— Où sont, Belle, vos bagues, vos bagues et vos
[diamants,
Que j' vous ai donnés, mignonne, il y a d' soir dix
[ans ? »

La belle se lève de table, s'en va l'embrasser
Dessus sa bouche vermeille et s'est mise à
[pleurer :

« Mon Dieu, c'est y possible que vous êtes mon
[mari?
Mon mari était tout jeune, et vous, vous êtes
[tout gris !

— J'ai battu la campagne, j'ai suivi des pays ;
J'ai couché sur le dur ; ça m'a fait vieillesir ! »

Ils ont été avertir la justice,
La justice sans plus tarder.

Monsieur de la justice,
Il a bien ordonné
Qu'il fallait rendre les bagues
Au dernier marié.

Chanté par Cécile Compaing [1].

1. Dois-je citer, à propos de ces chansons du retour, la curieuse page (301) que K. Simroch (*Handbuch der deutschen Mythologie*) a écrite à ce sujet? — Il en cherche l'origine dans l'antique Saga nordique, d'après laquelle Odin, était resté si longtemps absent que les Ases ne croyaient plus à son retour. Alors ses frères partagèrent son héritage : mais ils gardèrent sa femme en commun. Cependant bientôt Odin revint, qui reprit sa femme. On sait que, pendant une partie de l'année, les sept mois d'hiver du Nord, Odin était obligé d'abandonner le Walhalla pour aller dans le monde souterrain : à ces sept mois d'hiver correspondent les sept ans que dure l'absence du mari dans les chansons du retour.







E.

BALLADES

I

LA FILLE DU DUC DE MONTBRISON

C'ÉTAIT le duc de Montbrison,
Qu'avait fait mettre sa fille en prison;
Il l'a fait mettr' dans un couvent,
Pour qu'elle oublie tous ses amants;
Il l'a fait mettr' dans une tour,
Pour qu'elle oublie tous ses amours.
La belle a bien resté sept ans,
Sans que personn' l'ait visitée.

Tout au bout des sept ans passés,
Son pèr' lui-mêm' l'a visitée.

« Bonjour, ma fill'! Comment ça va?
— Oh, mon papa, ça va très mal!

J'ai les côtés remplis de vers,
Et les pieds pourris dans les fers.
Hélas, papa, si vous aviez
Cinq ou six sous à me donner
Pour me faire ôter les fers des pieds!

— Oh oui, ma fill', nous en avons,
Des cent, des mille et des millions;
Nous en avons à te donner,
Si t'as oublié tes amants!

— J'aim' mieux mourir dedans la tour
Que d'abandonner mon amour;
J'aim' mieux mourir dans un couvent
Que d'abandonner mon amant! »

Chanté par Jean Sabourin, du Pont.

Cf. *Rev. des Trad. pop.*, octobre 1891 : La belle dans la tour, version Boulonnaise.





II

LA NUIT SI JOLIE FILLE, LE JOUR SI JOLIE BICHE

La nuit, si jolie fille, le jour si jolie biche.
Dites à mon frère l'aîné qu'il appelle ses chiens!
L'aîné a pris son sabre, la coupe en quatre quar-
[tiers.
Tenez, chère mère, tenez, portez à la cuisine,
Et dites au cuisinier qu'il apprête belle cuisine;
N'aurons d' soir à souper les prêtres et les barons.
Le premier rentra, salue la compagnie ;
Le second salue, demandit Marguerite.
« Rentrez, messieurs, rentrez, je suis la pre-
[mière à table.
Mon corps est encroché, mon âme en Paradis;
Mon sang est répandu sur toute la cuisine ! »

Chanté par Cécile Compaing.

Cf. Weckerlin, l'*Anc. chans. pop. en France* : La chasse. — E. T. Kristensen, 100 Gamle jyske Folkeviser, p. 14 : Jomfru i Hindeham.





III

LA FILLE CHANGÉE EN CANE

Le vieux bonhomme en peignant sa fille.
Ne l'a pas demi peignée
Que les soldats l'ont enlevée.
Le vieux bonhomme a couru après :
« Soldats, soldats, rendez ma fille !
Jamais ma fille n'a fait folie.
— Non, ta fille, non, tu ne l'auras pas,
Ni pour cent, ni pour mille,
Jamais tu ne l'auras, ta fille. »

Tant loin le roi l'a vu venir :
« Voilà, voilà la jolie fille,
Que les soldats m'aviant promise!
— Ça l'est la bonne, tiens, te la voilà !
— Monte-là dans ma chambre ;
Elle et puis moi, nous coucherons ensemble. »

Elle ne fut pas dans la chambre montée
A prié Dieu, si douce dame,
A prié Dieu de revenir en cane :
Au lieu de cane elle est venue en canard.

Elle a passé par les grilles,
Elle s'en va joindre l'étang d'Antilles.
Le beau chasseur a couru après.
Il a tiré plus de cent coups d'armes
Sans pouvoir la tuer, la jolie cane.

« O beau chasseur, je m'y moque de toi :
Tant que le monde y sera monde,
Je la ferai ma jolie ronde! »

Chanté par Cécile Compaing.

Cf. Bujeaud, tome II, p. 166 : La fille changée en cane. La version de M. Bujeaud semble être un rajeunissement de la mienne. — P. Sébillot. *Litt. or. de la Haute-Bretagne*, p. 157 : La Cane de Montfort.





IV

LE CROISE

« —?— Dit un guerrier
A la tendre, jeune Imozine;
—?— Je suis chevalier,
Je pars pour la Palestine.

Tu pleures en ce moment ici;
Que tes yeux ont pour moi de charme!
Il y viendra un autre amant;
De leurs mains essuieront tes larmes.

— Moi, t'oublier? Non, non jamais!
Cher Arezo, reprend la belle.
Je te promets de te rester,
Morte ou vivante, toujours fidèle.

Si j'étais parjure à ma foi,
Que le jour de mon mariage
A table, assis auprès de moi,
Mes yeux reverraient ton image! »

Six ans sont ici écoulés;
Un baron d'un autre régime
Par les présents il est rentré,
Demande la main d'Imozine,

Des plats en or, des bijoux,
Il — la belle, l'enchante;
Elle l'a bien accepté pour époux;
La fête arrive, elle est brillante.

Joyeux festin va commencer,
A chanter l'épouse nouvelle;
Chacun convive de s'y placer;
Un étranger vient auprès d'elle.

Son casque le couvrait si bien
Que tout chacun vient l'examiner;
Mais lui, immobile, ne disait rien,
Regardant toujours Imozine.

Du ton qu'elle marque la frayeur,
A l'étranger elle s'adresse :
« Levez votre casque, seigneur,
Et partagez notre allégresse ! »

L'étranger obéit à sa loi;
O ciel ! qu'il est épouvantable !
Son casque ouvert à tous les yeux
Présente un spectacle abominable.

« Le reconnais-tu, ton amant,
Ton amant mort en Palestine?
Tu m'avais juré autrefois
Qu'aux amants tu serais rebelle.

Tu disais : il me retrouvera,
Morte ou vivante, toujours fidèle! »

Imozine dit en soupirant :
« Chevalier, je suis votre femme! »

Elle poussait des cris perçants,
Car les cris s'entendaient encore...
. . . .

Chanté par Marie Renaud, du Port.







V

LA CHANSON DE RENAUD

. . . .

Il apporte ses tripes dans son giron.
« Ma mère, faites-moi mon lit,
Faites-le bien doucement,
Que ma mie ne l'entende pas ;
Car si elle l'entendait,
Du haut en bas se jetterait !

— Dites-moi, mère, ma mie,
Qu'est-c' que les domestiques pleurant tant ici ?

— Hélas ! ma fille, je t' le dirai :
C'est le plus beau de nos chevaux
Qui dans l'écurie est tombé mort !

— Consolez-vous tretous,
Pourvu que Dieu prête la vie à Renaud,
Nous en aurons bien de plus beaux !

Dites-moi, mère, ma mie,
Qu'est-c' que les servantes pleurant tant ici ?

— Hélas ! ma fille, je te le dirai :
C'est le plus beau de nos linceuls
Que la rivière a-t-emmené !

— Consolez-vous tretous,
Pourvu que Dieu prête la vie à Renaud,
Nous en aurons bien de plus beaux !

Dites-moi donc, mère, ma mie,
Qu'est-c' que les cloches sonnant tant ici ?

— Hélas ! ma fill' je t' le dirai :
. . . .

— Dites-moi, mère, ma mie,
Qu'est-c' que j'entends chanter ici ?

— Hélas, ma fille, c'est les processions
Qui faisont l' tour de nos maisons !

— Dites-moi, mère, ma mie,
A la procession allons-y !

— Hélas ! ma fille, attends mercredi ;
Ce sera beaucoup plus joli !

— Dites-moi, mère, ma mie,
Quelle robe vas-i prendre aujourd'hui ?

— Prends-y le blanc, prends-ý le gris,
Prends-y le noir pour plus choisir !

— Dites-moi donc, mère, ma mie,
Qu'est-c' que j'entends causer ici ?
Que dis'nt tous ces p'tits pastureaux :
Voilà la veuve à Renaud !

— Hélas ! ma fille, je n' peux plus t' le cacher,
C'est le fils Renaud qu' est mort, enterré !

— Dites-moi donc, mère, ma mie,
Où qu' sont les clefs, que j'aille
Dans son tombeau avec lui ?

Ma mère, voilà les clefs du grenier ;
Il y a de la seigle et du froment :
Nourrissez-le, mon cher enfant ! »

Chanté par Cécile Compaing.

Bugeaud, tome II, p. 213. — *Rev. des trad. pop.*, janvier 1887, avril 1888. — J. F. Bladé : *Les poésies pop. de la Gascogne :* Le Comte Arnaud. — Comte de Puymaigre, *Chants pop. du pays Messin :* Le roi Renaud. — Julien Tiersot : *Hist. de la chans pop. en France* : p. 14.







VI

LA FILLE DU ROI FRANÇAIS

Le roi Français a une fille à marier,
A un Anglais a voulu la donner.
. . . .
. . . .

Quand ç'a été pour la mer à passer,
Les yeux d' la belle il a voulu bander.
« Bande les tiens, laisse les miens,
Va, maudit Anglais !
Puisque j'ai la mer à passer,
Oui, je veux la voir. »

Du pain à la belle il a voulu couper ;
« Coupe pour toi, va laisse-moi,
Va, maudit Anglais !
J'ai bien des gens dans mon pays
Pour me servir. »

Quand elle a été pour se coucher,
Ses bell' chauss's blanch's il a voulu tirer :
« Tire les tiennes, oh ! laisse les miennes,
Va, maudit Anglais !
J'ai bien des gens dans mon pays
Pour me servir. »

. . . .
. . . .

« Oh vire-toi, retourne-toi,
Mon ami Anglais !
Puisque Dieu un Anglais m'a donné
Il faut bien l'aimer. »

Mais l'Anglais était mort.

Chanté par Cécile Compaing.

Rev. des trad. pop., Nov. 1889 : Les filles de France, (pays de Caux), (*version de la Haute-Bretagne*).



VII

LA GERMAINE

La Germain' s'y promèn' dans son jardin joli;
Dans son chemin rencontre trois jeunes
[cavaliers
Qui lui ont demandé : « Êtes-vous mariée?
— Mon pèr' m'a mariée à quinze ans et demi,
Il y a aujourd'hui sept ans que j'n'ai vu mon mari!

— Bonjour, bonjour, Germaine, logerions-nous
[chez vous?
— Oh non, mes beaux messieurs, vous ne log'-
[rez pas chez moi;
Allez à ce château, ma mèr' vous logera!

— Bonjour, bonjour, madam', pourriez-vous
[nous loger?
— Oh oui, mes beaux messieurs, y a-t-à boire
[et manger,
Des gentill's demoisell's pour vous accompagner!
— Si vous vouliez, madam', aller nous les cher-
[cher?

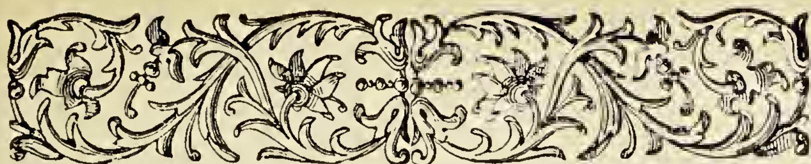
— Oh oui, mes beaux messieurs, j'irai vous les
[chercher ;
Mais je n' vous promets pas de vous les amener !

— Bonjour, bonjour, Germain', voudrais-tu
[v'nir chez nous ?
Y a trois beaux messieurs, n' pouvant boir' ni
[manger,
Voudrais-tu v'nir, Germain' pour les accompa-
[gner ?
— Si vous n'étiez la mère, la mère de mon mari,
Je vous ferais plonger, là-haut de sur ce pont ;
Je vous ferais manger à tous ces p'tits poissons !

— Ouvre la port', Germain', la port' de ton
[logis,
Ouvre la port', Germain', la porte à ton mari !
— Si vous êtes mon mari, faites-moi quelque
[signe
Pour me faire à connaître que vous êt' mon
[mari !
— « T'en souviens-tu, Germain', qu'en te cher-
[chant les doigts,
En te cherchant les doigts, ton anneau d'or
[cassa.
Tu en as la moitié, et l'aut' te la voilà ! »

Chanté par Cécile Compaing.

Rev. des trad. pop., juillet 1888, *(vers. de la Basse-Normandie.* — Comte de Puymaigre, *Chants pop. du pays Messin* : Germaine. — J. Fleury. *Littér. orale de la Basse-Normandie.*



F.

CHANSONS DIVERSES

I

LA VIEILLE ET L'ANE

Quand qu' la vieill' revint du bois, (*bis*)
All' trouvit la queue de son âne
Que l' loup i avait emporta :
Ah, pauvre queue,
Tu n' les vir'ras plus les mouches,
La digue dondaine,
A l'entour de Bourguignon,
La digue dondon !

Quand qu' la vieill' revint du bois, (*bis*)
All' trouvit l'échin' de son âne
Que l' loup i avait emporta :
Ah, pauvre échine,

Tu n' r'tourn'ras plus la farine,
La digue dondaine,
Du moulin jusqu'à la maison,
La digue dondon !

Quand qu' la vieill' revint du bois, (*bis*)
All' trouvit les trip's de son âne
Que l' loup i avait emporta :
Ah, pauvre tripe,
Te mettrai dans ma marmitte,
La digue dondaine,
Tu m' feras de bon bouillon,
La digue dondon !

Quand qu' la vieill' revint du bois, (*bis*)
All' trouvit les foies de son âne
Que le loup i avait emporta :
Ah, pauvre foie,
Je t' mettrai dedans ma poche,
La digue dondaine,
Tu me f'ras un bon collation,
La digue dondon !

Quand qu' la vieill' revint du bois, (*bis*)
All' trouvit la pans' de son âne,
Que l' loup y avait emporta :
Ah, pauvre panse,
Je t'y mettrai les quittances,
La digue dondaine,

Les quittances et les billets,
La digue dondon!

Quand qu' la vieill' revint du bois,
All' trouvit la langu' de son âne
Que l' loup i avait emporta :
Ah, pauvre langue,
Tu ne chant'ras plus tes vêpres,
La digue dondaine,
Ni tes jolis carillons,
La digue dondon!

Quand qu' la vieill' revint du bois,
All' trouvit les oreill's de son âne
Que l' loup i avait emporta :
Ah, pauvre oreille,
Tu n'entendras plus c' que j' dirai,
La digue dondaine,
Ni à hue, ni à dia,
La digue dondon!

Quand qu' la vieill' revint du bois,
All' trouvit la gueul' de son âne
Que l' loup i avait emporta :
Ah, pauvre gueule,
Tu n' mang'ras plus d'échardons
La digue dondaine,
D'échardons et de marrons,
La digue dondon!

Chanté par François Sabourin, du Pont.

Cf. *Revue des Trad. pop.* Août-septembre 1889 : La mort de l'âne, versions de la Bresse, de la Bourgogne, de l'Ille-et-Vilaine, de l'Anjou, de la Côte-d'Or, du Morvan, de l'Ile de Ré.





II

AU BON VIN J'AI PERDU MES SOULIERS

Au bon vin j'ai perdu mes souliers,
Mes souliers d'un vert violet;
Et allons au bon vin la bouteille,
Allons, au bon vin du matin!

Au bon vin j'ai perdu mes jarretières,
Mes jarretières d'un fil en soie,
Mes souliers d'un vert violet;
Et allons au bon vin la bouteille,
Allons, au bon vin du matin!

Au bon vin j'ai perdu mes bas blancs,
Mes bas blancs, d'un demi blanc,
Mes jarretières d'un fil en soie,
Mes souliers d'un vert violet;
Et allons au bon vin la bouteille,
Allons, au bon vin du matin!

Au bon vin j'ai perdu ma culotte,
Ma culotte qui se dégargotte,
Mes bas blancs d'un demi-blanc,
Mes jarretières d'un fil en soie,
Mes souliers d'un vert violet;
Et allons au bon vin la bouteille,
Allons, au bon vin du matin!

Au bon vin j'ai perdu mon pal'tot,
Mon pal'tot qu'était si beau,
Ma culotte qui se dégargotte,
Mes bas blancs d'un demi-blanc,
Mes jarretières d'un fil en soie,
Mes souliers d'un vert violet;
Et allons au bon vin la bouteille,
Allons, au bon vin du matin!

Au bon vin j'ai perdu mon gilet,
Mon gilet qu'est si bien fait,
Mon pal'tot qu'était si beau,
Ma culotte qui se dégargotte
Mes bas blancs d'un demi blanc,
Mes jarretières d'un fil en soie,
Mes souliers d'un vert violet;
Et allons au bon vin la bouteille,
Allons, au bon vin du matin!

Au bon vin j'ai perdu ma chemise,
Ma chemise qu'était si fine,
Mon gilet qu'est si bien fait,

Mon pal'tot qu'était si beau,
Ma culotte qui se dégargotte,
Mes bas blancs d'un demi blanc,
Mes souliers d'un vert violet;
Et allons au bon vin la bouteille,
Allons, au bon vin du matin!

Au bon vin j'ai perdu ma cravatte
Ma cravatte qu'était si large,
Ma chemise qu'était si fine,
Mon gilet qu'est si bien fait,
Mon pal'tot qu'était si beau,
Ma culotte qui se dégargotte,
Mes bas blancs d'un demi blanc,
Mes souliers d'un vert violet;
Et allons au bon vin la bouteille,
Allons, au bon vin du matin!

Au bon vin j'ai perdu mon chapeau,
Mon chapeau qu'était si haut,
Ma cravatte qu'était si large,
Ma chemise qu'était si fine,
Mon gilet qu'est si bien fait,
Mon pal'tot qu'était si beau,
Ma culotte qui se dégargotte,
Mes bas blancs d'un demi blanc,
Mes souliers d'un vert violet;
Et allons au bon vin la bouteille,
Allons, au bon vin du matin!

Chanté par Jean Gault.





III

LES TROIS CANARDS BLANCS.

Mon père a fait bâtir une maison
Par trois gentils petits maçons;
L' beau temps s'en va, l' mauvais revient;
Je n'ai point de barbe au menton,
J'en aurai bien, j' sens qu'il en vient.

Dans le milieu y a-t'un' rivière,
Trois canards blancs vont s'y baigner;
L' beau temps s'en va, l' mauvais revient;
Je n'ai point de barbe au menton,
J'en aurai bien, j' sens qu'il en vient.

Trois chasseurs sont v'nus à passer,
Ont tué mes jolis canards blancs;
L' beau temps s'en va, l' mauvais revient;
Je n'ai point de barbe au menton,
J'en aurai bien, je sens qu'il en vient.

Trois dames sont v'nu's à passer,
Pour ramasser les plum' d' mes canards blancs;
L' beau temps s'en va, l' mauvais revient ;
Je n'ai point de barbe au menton,
J'en aurais bien, j' sens qu'il en vient.

Chanté par Delphin Baudin.





IV

LES DOUZE MOIS DE L'ANNÉE

Le premier mois d' l'année,
Que j' ba(ill')rai à ma mie ? (*bis*)
Une perdivolle,
Qui vit, qui vit, qui vole
Qui vol' parmi ces bois.

Le deuxièm' mois d' l'année,
Que j' ba(ill')rai à ma mie ?
Deux tourterelles,
Une perdivolle
Qui vit, qui vit, qui vole
Qui vole parmi ces bois.

Le troisièm' mois d' l'année
Que j' ba(ill')rai à ma mie ?
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,

Une perdivolle
Qui vit, qui vit, qui vole
Qui vol' parmi ces bois.

Le quatrièm' mois de l'année,
Que j' ba(ill')rai à ma mie?
Quatre canards volant dans l'air,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdivolle
Qui vit, qui vit, qui vole,
Qui vol' parmi ces bois.

Le cinquièm' mois d' l'année,
Que j'ba(ill')rai à ma mie?
Cinq lapins grattant la terre,
Quatre canards volant dans l'air,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdivolle
Qui vit, qui vit, qui vole
Qui vole parmi ces bois.

Le sixièm' mois de l'année,
Que j' ba(ill')rai à ma mie?
Six lièvres aux champs,
Cinq lapins grattant la terre
Quatre canards volant dans l'air,
Trois ramiers au bois,

Deux tourterelles,
Une perdivolle
Qui vit, qui vit, qui vole,
Qui vol' parmi ces bois.

Le septièm' mois d' l'année,
Que j' ba(ill')rai à ma mie?
Sept chins courants,
Six lièvres aux champs,
Cinq lapins grattant la terre,
Quatre canards volant dans l'air,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdivolle
Qui vit, qui vit, qui vole,
Qui vol' parmi ces bois.

Le huitièm' mois d' l'année,
Que j' ba(ill')rai à ma mie?
Huit moutons blancs,
Sept chins courants,
Six lièvres au champ,
Cinq lapins grattant la terre,
Quatre canards volant dans l'air,
Trois ramiers au bois,
Deux touterelles,
Une perdivolle
Qui vit, qui vit, qui vole,
Qui vol' parmi ces bois.

Le neuvièm' mois d' l'année,
Que j' ba(ill')rai à ma mie?
Neuf vaches en lait,
Huit moutons blancs,
Sept chins courants,
Six lièvres aux champs,
Cinq lapins grattant la terre,
Quatre canards volant dans l'air,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdivolle
Qui vit, qui vit, qui vole,
Qui vol' parmi ces bois.

Le dizièm' mois d' l'année,
Que j' ba(ill')rai à ma mie?
Dix bœufs cornus,
Neuf vaches en lait,
Huit moutons blancs,
Sept chins courants,
Six lièvres aux champs,
Cinq lapins grattant la terre,
Quatre canards volant dans l'air,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdivolle
Qui vit, qui vit, qui vole,
Qui vol' parmi ces bois.

Le onzièm' mois d' l'année,
Que j' ba(ill')rai à ma mie?
Mes onze galants,
Dix bœufs cornus,
Neuf vaches en lait,
Huit moutons blancs,
Sept chins courants,
Six lièvres aux champs,
Cinq lapins grattant la terre,
Quatre canards volant dans l'air,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,
Une perdivole
Qui vit, qui vit, qui vole,
Qui vol' parmi ces bois.

Le douzièm' mois d' l'année,
Que j' ba(ill')rai à ma mie?
Mon cœur volage,
Mes onze galants,
Dix bœufs cornus,
Neuf vaches en lait,
Huit moutons blancs,
Sept chins courants,
Six lièvres aux champs,
Cinq lapins grattant la terre,
Quatre canards volant dans l'air,
Trois ramiers au bois,
Deux tourterelles,

Une perdivole
Qui vit, qui vit, qui vole,
Qui vol' parmi ces bois.

Chanté par Jean Gault.





V

LA CHANSON DU VIN

De plante en plante, la voilà la jolie plante
Planti plantant, plantant le vin;
La voilà la jolie plante au vin
La voilà la jolie plante!

De plante à débotte, la voilà la jolie botte,
Botti bottant, bottant le vin;
La voilà la jolie botte au vin,
La voilà la jolie botte!

De botte en pousse, la voilà la jolie pousse,
Poussi poussant, poussant le vin;
La voilà la jolie pousse au vin,
La voilà la jolie pousse!

De pousse en taille, la voilà la jolie taille,
Tailli taillant, taillant le vin;
La voilà la jolie taille au vin,
La voilà la jolie taille!

De taille à vendange, la voilà la jolie vendange
Vendangi vendangeant le vin;
La voilà la jolie vendange au vin,
La voilà la jolie vendange!

De vendange en panier, le voilà le joli panier,
Panier pagniant, pagniant le vin;
Le voilà le joli panier au vin,
Le voilà le joli panier!

De panier en basse, la voilà la jolie basse,
Bassi bassant, bassant le vin;
La voilà la jolie basse au vin,
La voilà la jolie basse!

De basse en tonne, la voilà la jolie tonne,
Tonni tonnant, tonnant le vin;
La voilà la jolie tonne au vin,
La voilà la jolie tonne!

De tonne en pisse, la voilà la jolie pisse,
Pissi pissant, pissant le vin;
La voilà la jolie pisse au vin,
La voilà la jolie pisse!

De pisse en barrique, la voilà la jolie barrique,
Barriqui barriquant, barriquant le vin;
La voilà la jolie barrique au vin,
La voilà la jolie barrique!

De barrique en verre, le voilà le joli verre,
Verri verrant, verrant le vin ;
Le voilà le joli verre au vin,
Le voilà le joli verre !

De verre en goule, la voilà la jolie goule,
Gouli goulant, goulant le vin ;
La voilà la jolie goule au vin,
La voilà la jolie goule !

Toute chanson qui prend sa fin,
Elle mérite, elle mérite !
Toute chanson qui prend sa fin,
Elle mérite un verre de vin !

Les gens d'iqui n' sont point si fous,
Que de se quitter sans boire un coup !

Chanté par le père Jeantounet, 82 ans, de Favart de Persac.

Cf. *Revue des Trad. pop.*, octobre 1887. La Vigne, chanson de vendange.







VI

LA PLUS JOLIE FILLE DE PERSAC

N'AVANT un valet qui fait ben les mites, (*bis*)
Il n'a pas vaillant la fleur d'une épine.
Tir' t'en d' là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer !

Il n'a pas vaillant la fleur d'une épine, (*bis*)
Il n'a ren qu' l'amour de trois gentil' filles.
Tir' t'en d' là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer !

Il n'a ren qu' l'amour de trois gentil' filles ; (*bis*)
'n a un' qu'est à Queaux et l'autr' qu'est à l'Isle.
Tir' t'en d'là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer !

'n a un' qu'est à Queaux [1] et l'autr' qu'est à [l'Isle, [2] (*bis*)
L'autr' qu'est à Persac, [3] qu'est la plus jolie.
Tir' t'en d' là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer !

L'autr' qu'est à Persac, qu'est la plus jolie, (*bis*)
N'a jamais filé, n'en a eu d'envie.
Tir' t'en d' là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer !

N'a jamais filé, n'en a eu d'envie, (*bis*)
Le soir de ses noces, sa quenouille a prise. (*bis*)
Tir' t'en d' là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir'-t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer !

Le soir de ses noces, sa quenouille a prise ;
« Où vas-tu, filant, Jeanneton, ma mie ?
Tir' t'en d' là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer !

Où vas-tu filant, Jeanneton, ma mie ? (*bis*)
— Je m'en vas y voir, si ma toile est mise.

1. Queaux, c. de l'Isle-Jourdain, sur les bords de la Vienne.

2. L'Isle-Jourdain, chef-lieu de c. de l'arrond. de Montmorillon, sur les bords de la Vienne.

3. Persac, c. de Lussac-les-Châteaux, aussi sur les bords de la Vienne.

Tir' t'en d' là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer!

Je m'en vas y voir, si ma toile est mise! (*bis*)
— En as-tu beaucoup, Jeanneton, ma mie?
Tir' t'en d' là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer!

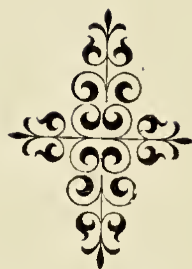
En as-tu beaucoup, Jeanneton, ma mie? (*bis*)
— S'en en faut d' trois quarts, que l'aune a i sie!
Tir' t'en de là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer!

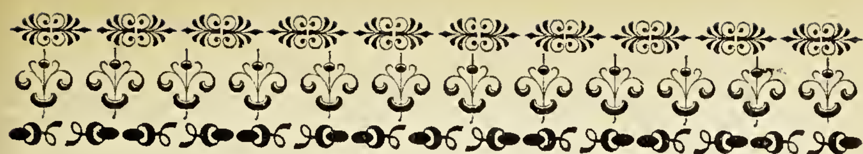
S'en en faut d' trois quarts, que l'aune a i [sie! (*bis*)
— Qu'en f'ras-tu de tant, Jeanneton, ma mie?
Tir' t'en d' là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer!

Qu'en f'ras-tu de tant, Jeanneton, ma mie? (*bis*)
— J'en f'rai des linceuls, des coiff's à ma fille!
Tir' t'en d' là, valet, qu'i coude et qu'i file,
Tir' t'en d' là, valet, laiss' moi donc filer!

J'en f'rai des linceuls, des çoiff's à ma fille! » (*bis*)

Chanté par Cécile Compaing.





VII

LE COUCOU

Qui veut savoir une aventure
Qui a-t-arrivé l'autre jour?
C'étaient deux hommes du même village,
En s'y rendant du marché;
En passant dans ces verts bocages,
Ont entendu le coucou chanter.
Un dit à l'autre : « Mon ami,
Pour qui le coucou chante-t-il?
Ma femme est plus sage que la tienne
C'est ben pour toi qu'il a chanté! (*bis*)
— Allons, allons, point tant de rigueur,
Allons-y voir le procureur!
Le procureur est très honnête,
Il nous dira la vérité,
Pour qui le coucou a chanté. »
Le procureur dit : « Mon ami,
Comptez-moi chacun dix louis. »

Le procureur fut très honnête;
Les vingt louis il a-t-empoché,
Dit que c'est pour lui
Que le coucou a chanté.
Allons, allons, cher camarade,
Allons-y boire de ce bon vin,
Puisque nos femmes sont sages,
Elles ont ben su garder leur cœur.
Aurait-on cru qu'un oiseau sauvage
Aurait chanté pour le procureur? [1]

Chanté par Jean Pineau.

1. Cf. P. Sébillot : *Litt. de la Haute-Bretagne*, p. 173.





VIII

L'ANE QUI VA-T-AUX NOCES

QUAND l'ân' s'en va-t-aux noces, (*bis*)
Dans son chemin 'l rencontre; (*bis*)
Il rencontrit le loup,
Vir' loup, vire ;
Il rencontrit le loup,
Vir' le loup !

Lui a d'mandé : « Où vas-tu, âne? (*bis*)
— I m'en vas-t-à la noce; (*bis*)
Veux-tu y v'nir toi tou ?
Vir' loup, vire;
Veux-tu y v'nir toi tou? »
Vir' le loup !

Et l' loup montit sur l'âne, (*bis*)
Et l'âne trottait toujours; (*bis*)
Vir' loup, vire !

Et l'ân' trottait toujours,
    Vir' le loup!

En arrivant aux noces, (*bis*)
Les uns preniiant les fourches, (*bis*)
Les aut's des bâtons,
    Vir' loup, vire!
Les aut's des bâtons,
    Vir' le loup!

« Va, âne, tu m'as joué-z-un tour, (*bis*)
I t'en jouerai ben un moi tou ; (*bis*)
    Vir' loup, vire!
I t'en jouerai ben un moi tou ;
    Vir' le loup!

Quand tu vinras dans ces bocages, (*bis*)
Je te mangerai la peau, (*bis*)
Et la peau et les os,
    Vir' loup, vire!
Et la peau et les os;
    Vir' le loup!

— Quand j'irai dans les bocages, (*bis*)
Je mèn'rai mon valet, (*bis*)
Et ma servante et tou,
    Vir' loup, vire!
Et ma servante et tou,
    Vir' le loup!

Mon valet tinra le licol, (*bis*)
Et ma servante la queue, (*bis*)
    Vir' loup, vire !
Et ma servante la queue,
    Vir' le loup ! »

Chanté par Jean Pineau.







IX

AUTRE VERSION

CHEU nous i aviont in âne, (*bis*)
Qu'était point paressseux;
Vire loup, vire loup, vire,
Qu'était point paresseux,
Vire le loup!

I s'en va-t-aux champs paît'e, (*bis*)
Quatre heures avant le jour;
Vire loup, vire loup, vire,
Quatre heures avant le jour,
Vire le loup!

Dans un chemin rencont'e (*bis*)
Monsieur compère le loup;
Vire loup, vire loup, vire,
Monsieur compère le loup,
Vire le loup!

Le loup disait à l'âne : (*bis*)
Où vas-tu donc comme quieu?
Vire loup, vire loup, vire,
Où vas-tu donc, comme quieu?
Vire le loup!

— Ah! I m'en vas-t-aux noces, (*bis*)
Aux noces de mon neviou;
Vire loup, vire loup, vire,
Aux noces de mon neviou;
Vire le loup!

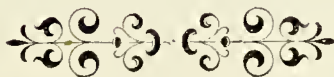
Le loup disait à l'âne : (*bis*)
I veux y aller moé tou;
Vire loup, vire loup, vire,
I veux y aller moé tou!
Vire le loup!

Le loup montit sur l'âne;
L'âne trottait terjou;
Vire loup, vire loup, vire
L'âne trottait terjou;
Vire le loup!

Le loup a mangé l'âne, (*bis*)
L'âne a mangé le loup;
Vire loup, vire loup, vire,
L'âne a mangé le loup,
Vire le loup!

En arrivant aux noces, (*bis*)
I n'aviont pus qu' les ous (os);
Vire loup, vire loup, vire,
I n'avions pus qu' les ous,
Vire le loup!

Communiqué par M. A. Lefort.







X

L'ALOUETTE ET LE PINSON

L'ALOUETTE et le pinson,
Tous les deux se mariont;
Mon alouette malourne malurette
Mon oiseau, tout lui faut.

Ol est v'nu un gros chin :
Au cou porte un gros pain,
Mon alouette malourne malurette!

Du pain n'en ons bin,
D' la viande n'en avons point.

Ol est v'nu un corbeau:
Au cou porte un gigot,
Mon alouette malourne malurette!

Du fricot n'en ons bin;
A boir' n'en avons point.

Ol est v'nu un fourmi :
Au cou porte un baril,
Mon alouette malourne malurette!

Chanté par Cécile Compaing.

J.-F. Bladé. *Poésies pop. de la Gascogne,* t. III ; La chardonnerette et le pinson. — De Puymaigre. *Les chans. pop. du pays messin :* l'alouette et le pinson. — *Rev. des trad. pop.,* mars 87 : Les noces du pinson et de l'alouette, (*chans. de l'Auvergne*) ; jan. 90 ; Les noces du coucou et de l'alouette, (*chans. de l'Ain*) ; Les noces du papillon, *(pays de Caux) ;* Les noces de l'alouette et du pinson, *(Poitou) ;* La bécasse et la perdrix, *(Haute-Bretagne).*





XI

ROUTINE

« Compère, d'où viens-tu?
— Commère, j' viens d'en sus.
— Compère, qu'as-tu vu?
— Commère, j'ai bien vu,
J'ai vu une ageace
Qui geançait sa place
Pour les faire danser.
— Compère vous mentez! »

« Compère, d'où viens-tu?
— Commère j' viens d'en sus.
— Compère, qu'as tu vu?
— Commère, j'ai bien vu
J'ai vu des bégasses
Qui cassiant de la fouace
Au milieu d'un boulanger.
— Compère vous mentez! »

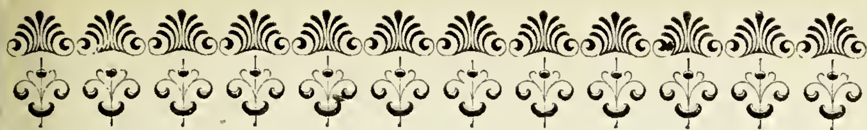
« Compère, d'où viens-tu?
— Commère j' viens d'en sus.
— Compère, qu'as-tu vu?
— Commère, j'ai bien vu,
J'ai vu une agrole
Qui brossait sa robe
Pour aller danser.
— Compère, vous mentez! »

« Compère, d'où viens-tu?
— Commère, j' viens d'en sus.
— Compère qu'as-tu vu?
— Commère, j'ai bien vu.
J'ai vu une cendille,
Qui peignait sa fille
Pour la m'ner danser.
— Compère, vous mentez! »

Chanté par Cécile Compaing.

P. Sébillot. Littér. orale de la Haute-Bretagne, p. 287. — E. Rolland : *Rimes et jeux de l'enfance*, p. 107.





XII

EN PASSANT DANS LA VILLE DE VENDOME

En passant dans la ville de Vendôme,
I s'y battiont, à coup de pommes cuites :
Ah, si j' y étas,
Que j' en mangeras !
Cérémonie, cérémonas,
Ma chemise entre mes bras,
Mon bonnet sur mes ch'veux,
Ecoutez-moi, messieurs !

En passant dans-t-in village,
O n'y avait pas de maisons ;
I ai dit : Bonjour, bonjour,
L'homm' qui n' y est pas !
— Bonjou, bonjou, mon bon ami !

Cérémonie, cérémonas,
Etc ...

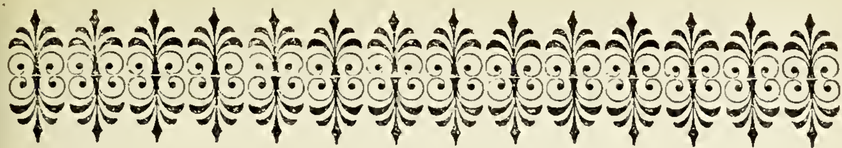
— Auriez-vous pas un piat (plat),
Pour fair' cuire le lèbre (lièvre) qu'est pas pris?
— Voui (oui) ben, i en ai in qu'est cassé,
L'aut' qu'est frêlé (fêlé).
O s'ra ben bon pour cuire
Ce lèbre qu'est pas pris! »

Cérémonie, cérémonas,
Etc ...

En passant dans la rue de paille,
I ai vu brûler plus de cent plumails.
I y en a iin (un) qu'a couri après moué,
Moué i ai couri après li;
Il m'a tué, et pis moué tou;
I i ai rendu la vie, et pis li tou!

Communiqué par M. A. Lefort,
instituteur à Mazerolles.





XIII

LA CHANSON DU LABOUREUR

Quand' l' laboureur vient d' laboura, (*bis*)
Trainant son aiguillarde, brscht, brscht,
[brscht!
Traînant son aiguillarde;

Trouve sa femm' dans son foujer (foyer), (bis)
All' est tout' chiffonnade, brscht, brscht, brscht!
All' est toute chiffonnade.

« Hélas, ma femm', qu'y as-tu donc? (*bis*)
Tu y as l'air malade, brscht, brscht, brscht!
Tu y as l'air malade.

Mang' tu pas la soupe à l'oignon? (*bis*)
— Ol est d'quielle à la rabe, brscht, brscht,
[brscht!
Ol est d' quielle à la rabe.

— Aim'rais-tu meux de quielle au chou? (*bis*)
— Ol est d' quielle à la rabe, brscht, brscht,
[brscht!
Ol est d' quielle à la rabe.

— O me faudra vendre not' lit, (*bis*)
Pour y payer la taille, brscht, brscht, brscht!
Pour y payer la taille au roi.

— Oh mais, si tu veux vendre notre lit, (*bis*)
I couch'rai dans la paille, brscht, brscht, brscht!
I couch'rai dans la paille!

— O me faudra vendre not' vin, (*bis*)
Pour y payer la taille, brscht, brscht, brscht!
Pour y payer la taille au roi!

— Oh mais, si tu vends notre vin, (*bis*)
I ne s'rai plus paillarde, brscht, brscht, brscht!
I ne s'rai plus paillarde! »

Chanté par le père Jeantonnet, 82 ans,
de Favart de Persac.





XIV

LES GORETS

QUAND j'étais petite jeunesse,
. . . .

J'ai oublié mon déjeûner
O derelo derelololaire
O derelo derelololo !

« Tenez, tenez, petite,
Vous voilà votre déjeûner !
— Comment voulez-vous que je déjûne ?
J'ai tous écarté mes gorets ! »
Moi, j'ai pris mon grand tourloure ;
Je me suis mis à tourlourer.
O derelo derelololaire,
O derelo derelololo !

Tous les gorets du village
Se sont tous rassemblés ;

Se sont tous pris patte à patte,
Se sont tous mis à danser.
O derelo derelololaire,
O derelo derelololo!

Il n'y a que la pauvre vieille treue
Qui ne peut pas soupler le jarret.
« Excusez la compagnie,
Moi, je ne peux plus danser;
Vous savez, quand on est vieux,
On ne peut plus soupler le jarret! »
O derelo derelololaire,
O derelo derelololo!

Chanté par Jean Pineau, 75 ans.





XV

MON PÈRE M'A DONNÉ-T-UN MARI

Mon père m'a donné-t-un mari;
Jamais j' n'avais tant ri!
Il me l'a donné, moi je l'ai pris;
Oh! qu'o m' fit rire!
Jamais je n'avais tant ri,
Comme o m' fit rire.

Il était gros comme un fourmi;
Jamais j' n'avais tant ri!
Dedans mes draps i l'écartis;
Oh! qu'o me fit rire!
Jamais j' n'avais tant ri,
Comme o m' fit rire.

I pris mes draps, i les secoudis;
Jamais j' n'avais tant ri!
Dedans les cendres i le sautis;
Oh! qu'o m' fit rire!

Jamais je n'avais tant ri,
Comme o m' fit rire.

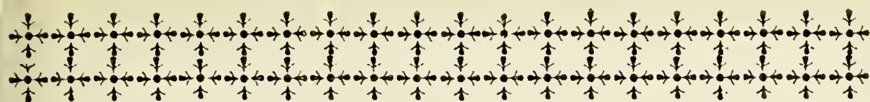
I pris mes cendres, i les grellis; [1]
Jamais je n'avais tant ri !
La poule venit qui m' l'emportit;
Oh ! qu'o m' fit rire !
Jamais j' n'avais tant ri,
Comme o m' fit rire.

I pris la poule, i l'éventris;
Jamais j' n'avais tant ri !
Dans le jardin i la mettis;
Oh ! qu'o m' fit rire !
Jamais j' n'avais tant ri,
Comme o m' fit rire.

Chanté par Cécile Compaing.

1. Greller, passer au crible.





XVI

LE BONHOMME PREND SA SERPE

Le bonhomm' prend sa serpe, au bois il s'en
[va :
Il faisait tant de froid, le bout du nez lui gela.

Oh quel dommage, Martin, quel dommage !

Il faisait tant de froid, le bout du nez lui gela ;
Le bonhomme prit sa serpe, il s' l'a coupé là.

Oh quel dommage, Martin, quel dommage !

Par le chemin il passe trois nonnes à cheval ;
La plus jeun' dit à l'autre : « Ma sœur, le vois-
[tu pas ? »

Oh, quel dommage, Martin, quel dommage !

La plus jeun' dit à l'autre : « Ma sœur, le vois-
[tu pas ?
— C'est le nez d'un homme, il faut le ramassa ! »

Oh quel dommage, Martin, quel dommage!

« C'est le nez d'un homme, il faut le ramassa
Dans quelque temps, peut-être, il nous servira! »

Oh, quel dommage, Martin, quel dommage!

« Dans quelque temps, peut-être, il nous servira
Pour éteindre les cierges, les cierges d'alleluia! »

Oh, quel dommage, Martin, quel dommage!

Chanté par Cécile Compaing.





XVII

ARNI PIERROT, QUE T'ES DONC BRAVE

1.

ARNI Pierrot, que t'es donc brave ! Tu m'as ben l'air amériodique (?).
Mais dis m' donc, depuis qu' t'es bougie, tieu thii (ceci) que t'as vu de [si brave ;
u m' parlais tant de tiellais (ces) engiais : les as-tu vus ? Sais-tu [c' qu'ol est ?

2.

h ! dis m' donc, va, m'n ami Pierre, qui qu'ol est tieu thii que d'un [vaissiâ ?
-t-ou dô pieds ! A-t-ou dô bras ? A-t-ou dou jambes tout comme nous [autres?
-t-ou dô pieds ? A-t-ou dô bras ? Vole-t-ou en l'air comme dous osiâs ?

3.

li! qu't'es donc sot, va m'n ami Pierre! Tu n'sais donc pas qu'o é [qu'd'un vaissiâ?
é un grand coffre de bois, qu'ils mettant bailloter dans l'aigue ;
baille dô pets, o baille dô sauts ! O va pus vite que dous chevaux !

4.

'es donc ben sot, va, mon p'tit Pierre ! T'aurais ben dû m'n appor- [ter iun ;
' l'aurions boutré à tous les voisins ; n' l'aurions boutré au voisinage ;
t n' l'aurions ben mis naviguer dans la mare à monsieur le curé !

5.

lais tout en m' rendant de Neuville, j' passai devers Poitiers ;

Tous ceux que j' pouvais rencontrer, m' disiant qu'ol était un'
[bel' vil
Et j'ai ben voulu la dhiêtrer : les maisons m'en ont empêché !

6.

M' voilà arrivé thii dans une église ; i n' savait point thii qu'ol était ;
Y avait cinq ou six grands jobets ; qui débagouilliant la grand'mess
Tapiant d' la goule, torsiant dô bé : jamais n'avais vu rin de si lai

7.

M' v'la arrivé thii dans une piace, tout environnée de carriâs ;
Y avait ben thii noute grand roi, tiéci qui fait si ben la guerre ;
I i ai ben r'levé mon chapiâ ; il m'a dhiètré t'a seulement pas.

8.

'ls aviant pendu per dous ficelles dous p'tits réchaux qui fumiant ;
Dedans un pot i z'ou preniant ; ou faisiant refumer que d' pus bell
Et si i avais pas pris garde à mé, m'auriant foutu tieu pour le bé.

9.

'ls aviant ben mis dans une armoire pus de cinquante fiageolets ;
I avait ben un grand enragé qui mordait dans une vermine,
Et d'autant plus qu'il la mordait, cette pauvre bête elle en criait !

10.

I avait ben là un grand monsieur qu'i appeliant monseigneur l'évêque
Ils le coiffiant, le décoiffiant ; ils mettiant son bonnet sur sa tête ;
Ils le coiffiant, le décoiffiant ; ils l'assitiant dessus un banc !

11.

Mais tout en sortant de l'église, i avais grande envie d' pisser ;
De quel côté qu'i voulais dhiètrer, i n'y voyais que dous fumelles :
I ai pris mes deux jambes à mon cou ; m'en seus rendu pisser chez nous

Chanté par B. Bellicaud, de Persac

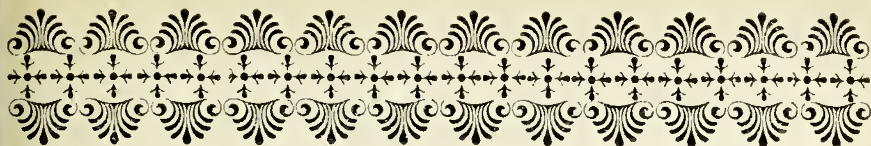
1. Bugeaud, tome II, p. 246. — *La Tradition*, mars 1891, chan
saintongeais.



TROISIÈME PARTIE

BERCEUSES,
FORMULETTES, DEVINETTES,
TRADITIONS ET COUTUMES,
MIETTES DE FOLK-LORE.





A.

BERCEUSES
RONDES ET RIMES DIVERSES

I

BERCEUSES

I

Dodo, petit (ou petite) !
Sainte Marguerite,
Endormez-moi cette enfant,
Jusqu'à l'âge de quinze ans.
Quand elle ara (aura) quinze ans passés,
O sera temps de la marier.

II

Dodo, petite,
Dodo, mon ange !
Dans la grange

O y a une poule blanche
Qui va pondre un p'tit coco
Pour la petite,
Si alle est sage.

III

Nono, petiot, nono, le petit poulot,
Mon petit voulait pas dormi,
Son p'tit sommeil voulait pas veni ;
Dodo, le petit petit !
Dodo, le petit poulet !
A la fin :
Nono, poulette,
Amie sucrette !
Fais ninin (dors) si tu voulais (veux),
I sais (suis) lasse de te beurcer !

IV

Fais dodo, petiot, dodo !
Ta m'man est à la rivière
En train d' laver tes drapiaux (langes) !
Fais dodo, dodo,

A t'apport'ra un grous tété,
Grous, bin grous,
Comm' la tête à not' chin Mouré!

Ces quatre berceuses m'ont été communiquées par M. A. Lefort, instituteur à Mazerolles.

V

Le coucou s'en va,
Nous ne le verrons guère,
Le coucou s'en va,
Nous ne le verrons pas.

La perdrix viendra
Qui nous r'console,
La perdrix viendra
Qui nous r'consolera.

Comm. par M. Pactat, inst. à Lussac.







II

RONDES ET JEUX

I

Se chante en dansant en rond :

A mes bons oignons plumés,
Quatre-vingts pour un denier;
Servi, servo ;
Mon grand' père et ma grand' mère,
Vir' le dos,
Monsieur le Carreau !

Avez-vous mis le couvert ?
Oui !
Avez-vous mis les assiettes ?
Oui !
Avez-vous mis les cuillers ?
Oui !
Avez-vous mis les fourchettes ?
Oui !

Avez-vous tiré à boire?
　　Oui?
Avez-vous bouché la barrique?
　　Non!
Bouche, bouche, bouche, bouche!

Ce criant, les enfants, en rond, mais se tournant le dos, se poussent à l'envi : à qui fera tomber l'autre.

Alexandrine Pineau, 10 ans.

II

RONDE

Y a pas de pain cheu nous;
　Y en a cheu nout' voisine;
Mais o n'est pas per nous,
　You, you!

En disant : you, tous les enfants se baissent.

Comm. de M. A. Lefort.





III

RIMES DIVERSES

I

POUR COUPER L'ARC-EN-CIEL

Quand l'arc-en-ciel parait, les enfants se crachent sur la main gauche, et, tournant le dos à l'arc-en-ciel, de la main droite, d'une manière perpendiculaire, ils coupent en deux le crachat, en disant :

Arc-en-ciel, mon fillou,
Que l' bon Dieu t' coupe le cou !

Ou bien :

Arc-en-ciel de mon fillou,
Si j' t'attrape, j' te coupe le cou !
Arc-en-ciel de Saint Michel,
Si j' te manque, reste au ciel !

II

POUR FAIRE DES SIFFLETS

Quand le bois est en sève, le saule, le noyer, etc., les enfants s'amusent à faire des sifflets. Ils coupent entre les deux nœuds et frappent le morceau de bois avec le manche du couteau, en disant :

Sabe, sabe,
Mon bois d'érable !
Le pissenlit
Est d'sous la table,
Le balai
Au pied du lit,
Pour fesser
Le pissenlit !

On en fait aussi avec la paille verte du seigle ; on coupe au-dessus du nœud et on fait une légère incision en forme de languette ; puis on dit :

Languette,
Siffliette,
Si tu n' vas pas,
J' te coupe la luette !

Et cela, autant de fois que l'on veut, jusqu'à ce que le sifflet se fasse entendre.

Ou encore avec le tuyau du pissenlit, quand il commenee à fleurir. On prend un petit bout, long de 2 ou 3 centimètres ; on l'aplatit à un bout, 3 millimètres environ, et, en faisant attention de ne pas laisser passer d'air entre les lèvres et le bout de ce tuyau, cela doit aller — pourvu que l'enfant respire fortement.

Comm. de M. A. Lefort, instituteur à Mazerolles.

III

QUAND IL PLEUT

Mouille, mouille, paradis !
Tout le monde est à l'abri ;
Mon p'tit frère est sous les gouttières,
Ma p'tite sœur est sous les fleurs.

Comm. de M. Pactat, inst. à Lussac.







B.

JEUX & FORMULETTES

I

POUR AMUSER LES PETITS ENFANTS

I

En caressant la main de l'enfant :

INET, minet; d'où viens-tu?
— I viens de la noce de Cocu.
Qu'as-tu apporté?
Une croûte de pâté.
Où l'as-tu mise?
Sur le cabinet;
La chatte y a été
Elle l'a-t-emporté :
Minet, minet, minet, minet, minet !

Ceci, en lui chatouillant le creux de la main.

II

De même :

Mon petit bonhomme,
Vous me devez cinq sous ;
Quand me les bârez-vous ?
Pour la foire de Mignaloux, Mignaloux, Migna-
[loux !

III

En berçant l'enfant à cheval sur ses genoux, de façon, à la fin du couplet, à le laisser tomber en arrière, en le tenant par les deux mains :

Ding, din, don !
Carillon !
Qu'est-ce qu'est mort ?
Jean du Port.
Qu'est-ce qui l'a tué ?
Monsieur le curé.
Où l'a-t-il mis ?
Dans son tamis ;
Le tamis s'est défoncé :
Jean du Port
S'est ramassé.



II

FORMULETTE NUMÉRATIVE

Pour compter jusqu'à 15

CHÈVRE
Chevrillon,
As-tu les cornes ?
— Qu'ai-z'i donc ? —
Bout' m'en une ;
Gard' z' en une,
Gard' z'en deux,
Gard' z'en trois,
Gard' z'en quatre,
Gard' z'en cinq !
Veux-tu mettre
Qué pot
Et pinte,
Et que tielle (celle)
Et l'autre ?

Faisant quinze.

III

LES CINQ DOIGTS DE LA MAIN

Pouseric, Longueda, Loriquiet, Jean Russiau et le petit Cortaud.





IV

FORMULETTES D'ÉLIMINATION AU JEU

I

Lune, lune
Pompe lune,
Prête-moi tes souliers gris,
Pour aller en Paradis
Les chemins en sont si beaux,
Tout pavés d'or :
Crin, crin,
Mu, mu,
Va te cacher
Au pied d'un cep.

II

Amme,
Stramme,
Gramme ;

Pique et pique
Et colligramme;
Bourre et bourre
Et Ratagramme,
Mistramme!

III

Quand le roi va-t-à la chasse,
Il apporte des bécasses;
Il les fait cuire pour ses p'tits chiens;
Ses p'tits chiens n'en veulent point;
Il en donne à ses voisins;
Ses voisins n'en veulent point,
Brelin, brelin, brelin
Pin!

IV

Une poule qu'est sur un mur,
Qui picosse (re) du pain dur;
Picossi,
Picossa,
Lève la couette,
Et puis t'en va!

V

Ageace, ageace
Ton cul coudu,
Va-t-en dire
A Jean Menu
Qu'il me prête
Sa cravatte
Pour mener
Mon mariage
Jusqu'au bas
De marmitou;
Merde et fouère,
Avale le tout!

VI

Petit oiseau d'or et d'argent,
Ta mèr' t'attend au coin du champ,
Pour y manger du lait caillé
Que les souris ont barboté
Pendant trois heures de temps,
Va-t-en!

VII

1, 2, 3, Barabas,
4, 5, 6 Biribi,
7, 8, 9, Biribœuf
10, 11, 12, Tire l'andouille
Du pot qui bouille.

Ces deux dernières m'ont été communiquées par M. Pactat, inst. à Lussac.





C.

DEVINETTES

I

DEVINETTES PROPREMENT DITES

Je suis homme, je suis femme; je n' suis ni homme, ni femme; je suis l'un, je suis l'autre; je n' suis ni l'un ni l'autre.

— Un chien.

Bonjour, madame aux grandes dents! — Bonjour, monsieur! Ce qui vous pend? — Ce qui me pend me défend; ce qui me porte me comporte. Voulez-vous que je mette mon bien dans le vôtre? Nous mettrons hurlu contre berlu; nous cacherons ces deux petits bonshommes qui sont tout nus.

— Un gendarme qui s'adresse à une bonne femme qui fane dans un pré.

Où qu' tu vas, tortu-bigottu? — Qui quo' t' fait, tondu-tous-les-ans?

— Le ruisseau et le pré.

Qu'est-ce que c'est qui a quatre marchettes, quatre tirettes, deux vise-en-l'air et un vire-mouches?

— Une vache.

Qu'est-ce que c'est qui est goule dans goule, deux oreilles et une queue?

— Un chat qui s'est mis la tête dans une marmite.

Quatre pattes monté sur quatre pattes attend quatre pattes; quatre pattes ne vient pas; quatre pattes s'en va.

— Un chat qui, monté sur la table, attend une souris.

Qu'est-ce qui a le plus peur à la maison quand l'homme revient du champ?

— Le pain.

Qui qu'ol est ça : Poilu dessus, poilu dedans, fourre dedans?

— La chausse (le bas).

Qui qu'ol est ça : Tant de petites demoiselles,

tant de petites demoiselles, un grand monsieur qui les touche par derrière?

— Dans un four de boulanger, quand on le « rouabe », toutes les petites braises que pousse le « rouabe ».

Qui qu'ol est ça qui quitte son ventre pour aller boire?

— La paillasse.

Qui qu'ol est ça qui lève aux quatre coins d'un bois et qui ne rentre jamais dedans?

— La pâte, qui lève dans la mée.

Qui qu'ol est ça qui fait tout le tour d'un bois sans jamais entrer dedans?

— L'écorce.

Qui qu'ol est ça qui va plus vite dans un bois que dans un chemin?

— Le feu.

Noiraud dit à Rougeaud : Si mon cul défonce, t'es mort!

— La marmite et le feu.

Ventre contre ventre, un petit bout dans la fente, fait grand ben à l'autre ventre!

— Un petit enfant sur le sein de sa nourrice.

Qu'est-ce qui ressemble à la moitié de la lune?

— L'autre moitié.

Qu'est-ce qu'un sac de moudure (mouture) qui n'a ni point, ni couture?

— Un œuf.

Qu'est-ce que c'est : que plus il y en a, moins ça pèse?

— Des trous à un habit.

Qu'est-ce qui est gros comme une église et qui ne pèse pas une queue de cerise?

— L'ombre de cette église.

Connaissez-vous quatre petites demoiselles qui se courent et ne peuvent jamais s'attraper?

— Les palettes d'un châtelet (pour dévider les écheveaux de fil).

Qui qu'ol est ça : qu'ol ou mette tremper dans l'iau et pis qu'ol est toujours sec (pron. sé)?

— Un cep de vigne.

Qu'est-ce qui est toujours au-dedans et qui est toujours mouillé?

— La langue.

Qu'est-ce qui a plusieurs habits sans couture?

— L'oignon.

Qu'est-ce qui mange son sang et boit sa tripe?

— La lampe.

Qu'est-ce qui est vif devant, mort au milieu, baptisé derrière?

— Un laboureur, la charrue et ses bœufs.

Quelle différence faites-vous entre un menteur et une pomme cuite?

— Ils ne sont crus ni l'un ni l'autre.

Qui qu'ol est qu'est vert comme un prât, barbu comme une chinne, blanc comme du cailla?

— Le poireau.

Qui qu'ol est ça qu'est à petits échalons sur jour et qu'est tout long la nuit?

— Le lacet d'un corset.

Qui qu'ol est ça : Tant de petites verdelles, tant de petites verdelles qui ne sont ni vertes ni sèches?

— Les cheveux.

Qui qui passe dans les bois sans fouillarger?

— Le soleil.

Qui qu'o jette tout blanc, o tombe tout jaune?

— Un œuf.

Qu'est-ce que c'est que ça : Je ne suis point arbre, j'ai des feuilles; par des dames je suis porté, et dans leur cœur je suis adoré?

— Un livre de messe.

Qu'est-ce qui a son œil au bout de sa queue?

— La poêle.

Qui qu'ol est ça : Tant de petites rai(g)es! Tant de petites rai(g)es! l'arriot n'y a jamais passé?

— Les tuiles.

Qu'est-ce que c'est ça : le père haut, la mère rude, et la fille douce?

— Le châtaignier, l'écorce et la châtaigne.





II

DEVINETTES DONT LE SECRET DÉPEND DE LA RAPIDITÉ DE LA PRONONCIATION

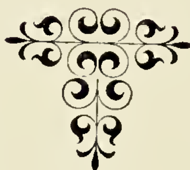
Latte ôtée, trou s'y fit, rat s'y mit.

Sous le pont pue l'ânon, les vers y sont.

Qu'est-ce que c'est ça :
Une femme à six coups; un enfant à six joues; un homme déboullit (débouller, partir au galop)?
— Une femme assi(s)e coud; un enfant assis joue; un homme debout lit.

Vingt cent mille ânes dans un pré, cent vingt dans l'autre; combien que ça fait de pattes et d'oreilles?
— Vincent mit l'âne dans un pré; s'en vint dans l'autre...

Le meunier au tailleur : Habit s' coud-i?
Le tailleur au meunier : Grain s' moud-i?
Le tailleur au meunier : Habit s' coud.
Le meunier au tailleur : Grain s' moud.





D.

COUTUMES DE MARIAGE

I

AVANT LE MARIAGE

Pour savoir si elles se marieront bientôt et avec qui, les jeunes filles se coupent les ongles pendant neuf vendredis de suite; dans cet intervalle, elles rêvent à celui qu'elles doivent épouser.

Ou bien, elles coupent la barbe d'un certain nombre de chardons, attribuant à chacun le nom de l'un de leurs galants : celui auquel la barbe repousse le plus vite, leur indique quel sera leur mari.







II

LE MARIAGE

A la sortie de l'église, les invités tirent des coups de fusils en signe de réjouissance [1].

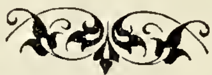
Sur le parcours de l'église à la maison où se fait la noce, on allume des « feux de joie ». A côté est une table avec une assiette dessus : le marié et la mariée y laissent une offrande, et tous les « gens de noce » en passant devraient faire de même.

Lorsqu' on conduisait une jeune mariée dans sa nouvelle demeure, on mettait à la porte une quenouille, un balai, une bêche : si elle les ramassait, c'est qu'elle voulait bien travailler; sinon, elle les laissait.

1. Je me rappelle avoir lu qu'en un pays — je ne me souviens plus duquel, — on tire aussi des coups de feu dans la même circonstance : *mais pour éloigner les mauvais esprits.*

La nuit des noces, on épie où vont coucher les mariés. On les cherche pour leur porter la « trempée sucrée » — vin chaud avec du sucre et du pain grillé dedans. Quand les gens chez qui ils couchent, ne veulent pas ouvrir, tous les moyens sont bons pour entrer : il ne coûte rien de démonter les fenêtres ou d'enfoncer les portes [1].

1. D'après K. Simroch, *Handbuch der d. Myth.* p. 599, dans la lutte que garçons et filles se livraient à l'occasion d'un mariage, celles-ci n'achetaient souvent la victoire que par une coupe de vin, et Kuhn y voit la trace de l'antique usage du « Weinkauf », c'est-à-dire que le mariage, comme un marché, était sanctionné par cette coupe de vin bue en commun. Cet usage lui-même serait le souvenir de l'antique libation qui sanctifiait les marchés conclus.





III

LE LENDEMAIN

Le lendemain, afin de porter bonheur à la mariée, et pour lui montrer qu'elle doit obéir à son mari, on la fait monter sur un âne ou une mule, de façon qu'elle regarde le derrière de la bête. Alors, on la promène; et, de temps en temps, on lui donne un peu de vin de la noce, qu'elle doit boire sans mot dire; puis, on chatouille avec un plumail d'oie le derrière de l'âne ou de la mule qui lève le derrière, et la pauvre mariée doit se tenir et rester là-dessus. Mais, en cas de chute, deux invités se tiennent de chaque côté de la mariée, et la noce suit...

Ou bien, on porte le marié sur un bâton — le bâton que l'on passe dans les deux oreilles des basses aux vendanges — et la mariée sur une civière; quelquefois on les conduit près de l'eau pour les y faire tomber. On les monte

encore sur une charrette, que les jeunes gens de la noce promènent à bras, le marié les conduisant avec un bâton ou un fouet.

Communication de M. A. Lefort, instituteur à Mazerolles.

Au dernier enfant qui se marie, on attache un « plumail » par derrière au père et à la mère.

Quand on met par surprise une épingle au voile de la mariée, on se marie dans l'année.





E.

USAGES & COUTUMES
SE RAPPORTANT A DES DATES DÉTERMINÉES

I

LE PREMIER DE L'AN

Au premier de l'an, on fait les crêpes pour avoir de l'argent.

II

LA CHANDELEUR

A la chandelou,
Les crêp' roul' partout.

Le cierge de la chandeleur préserve de la foudre.

Brûlant près du chevet d'un mourant, il prolonge sa vie d'autant d'heures que la mèche pousse de flammèches.

III

LE CARNAVAL

A carnaval, on fait les crêpes; la première est réservée aux poules, pour les faire pondre. Les bergers en mettent une sur une aubépine pour empêcher le loup de venir manger leurs moutons.

Le matin du carnaval, on danse sur le fumier pour avoir du chanvre; on abat les taupinières dans les prés; on fait la litière aux ouailles avec de la paille de fèves noires pour avoir des agneaux noirs; on entoure d'un lien de paille le tronc des arbres fruitiers pour empêcher les fruits de tomber.

Le matin du carnaval, quand la goutte est sur l'aubépin(e), ce sera année de foin.

La nuit du carnaval, tous les chats se donnent rendez-vous à la Croix-de-Traineau, sur la route de la Tour à la Chapelle-Viviers, près de la forêt.

Si un chat restait à la maison, ça porterait malheur; aussi a-t-on bien soin de les envoyer avant la nuit.

C'est à carnaval que, dans presque toutes les familles, on « tue » un porc. L'animal aussitôt dépecé, on en envoie un morceau à toutes les familles du voisinage [1].

Le dimanche gras a lieu la promenade du bœuf gras.

Après les fêtes du carnaval, le mercredi des Cendres, les jeunes gens « les masques » en longs habits de deuil « éplorés » descendent de Lussac vers le Pont, portant un mannequin qu'ils vont jeter dans la Vienne, en criant : Carnaval est mort ! Carnaval est mort !

Le même usage se rencontrait dans presque toutes les localités sur les bords de la Vienne. Comme tant d'autres, il tend à disparaître [2].

1. Cette dernière coutume rappellerait assez le sacrifice du porc chez les Germains. (Cf. Grimm, *Die d. Myth*, t. I. p. 42.)

De même, la coutume suivante du bœuf gras est d'origine germanique. (Id. — p. 40.)

2. Est-il besoin de rappeler le souvenir du culte d'Adonis : « A Alexandrie..., le lendemain, au lever de l'aurore, les mêmes femmes se rendaient sur le rivage de la mer, et là, la poitrine découverte, la chevelure déliée, poussant de longs cris de douleur, elles précipitaient dans les flots l'image du dieu, le dieu du printemps, en faisant des prières pour son retour. »

Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 591. Voir Mannhardt : *Antike Wald-und Feldkulte*. pp. 273-281. Adonis, et p. 410 : Hinaustragung und Eingrabung des Vegetationsgeistes.

IV

LE CARÊME

Pendant quarante jours on ne devait rien manger de gras. Il me souvient d'avoir ouï dire à grand'mère que, dans sa jeunesse, on faisait jeûner les enfants au maillot, on les privait d'un bon coup de *tète,* tous les vendredis de carême.

Comm. de M. A. Lefort, à Mazerolles.

Du mercredi des Cendres au Jeudi-Saint on « capiote ». Voici en quoi cela consiste : deux enfants ou deux jeunes gens, fille et garçon, conviennent de se capioter : le matin, à midi et le soir ; c'est auquel surprendra l'autre pour lui crier : Capiote (*Capio te* — Je te prends) !

Celui qui, à la fin du carême, a été pris le plus grand nombre de fois et a, par conséquent, le moins de capiotes, paie une « cornue » à l'autre.

La cornue est une espèce de galette à trois cornes que l'on vend le Jeudi-Saint aux portes de l'église, au moment de la bénédiction des enfants.

V

LA NOTRE-DAME

Si on lave ou fait laver du linge le jour de la Notre-Dame (25 mars), il meurt quelqu'un de la famille dans l'année; si c'est la personne même qui meurt, elle doit revenir sur le lavoir jusqu'au moment où on lui aura fait dire maintes messes promises.

Le même jour, si on fait laver une lessive, le linge retournera en paille.

Comm. de M. A. Lefort.

VI

LE JOUR DES RAMEAUX

On met du buis bénit aux portes des maisons, dans les écuries, les étables les granges, dans les champs, pour porter bonheur et faire prospérer gens, bestiaux et récoltes.

VII

JEUDI-SAINT, VENDREDI-SAINT

Les animaux même jeûnaient pendant ces deux jours.

Le Vendredi-Saint, après l'office, on chantait un psaume d'occasion, dans les écuries ou étables, et cela pour attirer la bénédiction du *Crucifié* sur les bestiaux.

Les œufs que les poules ont pondu pendant la messe du Vendredi-Saint, si on les met couver, les coqs qui en viennent chantent en sortant de la coquille.

VIII

PAQUES

A Pâques, on fait des pâtés dont la couverture est surmontée de trois oiseaux en pâte : un coq, une perdrix et une tourterelle [1].

1. En Allemagne, en Scandinavie et dans beaucoup d'autres pays, on fait des gâteaux en forme d'oiseaux.

Le matin de Pâques, si l'on regarde dans un seau d'eau, on y voit le soleil et la lune qui luttent où qui dansent [1].

IX

LE MOIS DE MAI

Le premier de mai, on boit un verre de vin blanc, on mange un brin d'ail et se frotte les

Primitivement, au retour du printemps, on offrait aux dieux des animaux, des oiseaux ; puis, ces sacrifices paraissant trop coûteux, on n'a plus offert que les images de ces animaux et de ces oiseaux, des gâteaux les représentant. Faut-il en voir le souvenir dans les trois oiseaux qui surmontent nos pâtés de Pâques ? Pourquoi pas ?

Cf. Grimm., *Deutsche Mythologie* et K. Simroke, *Handbuch der deutschen Mythologie*, p. 511.

1. D'après la tradition populaire, le soleil fait, le matin de Pâques, trois bonds de joie. (K. Simroch, p. 378).

On sait qu'Odin n'avait qu'un œil : le soleil. Voici comment il avait perdu l'autre : Étant venu à la source de Mimir, où sont cachés la sagesse et l'entendement, le dieu voulut y boire ; mais ne put en avoir la permission, qu'en engageant un de ses yeux. Cet œil engagé était l'image du soleil dans l'eau ; mais, le vieux mythe de l'Edda, n'a plus été compris. Du moment qu'Odin n'a qu'un œil, le soleil, et qu'il a engagé l'autre : cet autre, c'est la lune. Ainsi se comprend que Mimir puisse boire dans l'œil d'Odin, c'est-à-dire dans la lune, quand elle a la forme d'une corne.

Et notre croyance poitevine est peut-être un lointain écho de ces vieux mythes du nord !

lèvres avec une pièce de vingt francs pour avoir beaucoup d'argent.

Les troupeaux les premiers sortis ce matin-là deviennent les plus jolis.

On met un chiffon dans le talon de son sabot et l'on passe dans le pâcage des autres pour en ramasser toute l'herbe.

On passe sur le fumier du voisin, et on en prend une fourchée pour lui enlever tout son jus.

On plante un « mai » sur le fumier pour empêcher les serpents de s'y mettre; on en met aussi un à la porte des étables afin que les serpents ne viennent pas têter les vaches.

Les jeunes gens plantent un « mai » à la porte de leur « bonne amie ». Pour lui faire honneur, ils attachent aux branches de ce mai des rubans et des gâteaux. Au contraire, pour faire injure à une fille, ils lui portent des débris de légumes, des ordures devant sa porte.

Les jeunes filles vont, avant le lever du soleil, se débarbouiller de rosée pour avoir le teint frais; quelques-unes, dit-on, pour être plus belles de tout leur corps, se roulaient, nues, dans l'herbe.

Se marier en mai porte malheur.

X

LA SAINT-JEAN

La veille, on met des bouquets, des branches d'arbre, de la verdure aux portes et fenêtres des maisons, écuries, étables, granges : ça porte bonheur :

On lave les moutons pour avoir de plus jolie laine.

Aux « feux de joie », le soir, on se chauffe le dos entouré d'une ceinture de chanvre ou d'herbe de la Saint-Jean, afin de n'avoir pas mal au dos pendant la moisson.

Les jeunes gens sautent par-dessus « la bondouelle [1] ». On jette dans le feu des pierres selon la grosseur des raves qu'on veut avoir. On dit aussi que « la bonne Vierge » vient s'asseoir sur la plus jolie de ces pierres : le lendemain matin, on y voit, encore longtemps après, de ses beaux cheveux d'or.

1. Bondouelle, baudelle et baudouelle, feu de genêts, d'ajoncs, de brandes; flamme vive et de peu de durée.

(Glossaire du Patois poitevin, par M. l'abbé Labnne. — *Mémoires de la Soc. d. Ant. de l'Ouest.* t. XXXII.)

Un tison du feu de la Saint-Jean préservera de la foudre.

Encore aujourd'hui, à Lussac, ce feu de la Saint-Jean est préparé sur le champ de foire : une pyramide de fagots avec, au milieu, un arbre ou une longue perche, qui la domine, et allumé par le curé, processionnellement. Les prières dites, et le clergé parti, les gens continuent à faire le tour du feu en récitant leur chapelet. Ce n'est que vers la fin, quand la flamme commence à baisser, que les jeunes commencent à sauter par-dessus [1].

Dans les campagnes, on fait les feux aux « croisées » de chemins, ou sur les hauteurs. C'est le plus jeune ou le plus vieux des assistants qui l'allume.

XI

LES MOISSONS

C'est auquel parmi les moissonneurs d'une

1. Les feux de Saint-Jean, au solstice d'été, sont d'origine franque ; ceux de Pâque d'origine saxonne. Les uns et les autres d'ailleurs remontent bien au-delà de l'antiquité germanique et sont l'un des plus anciens souvenirs du culte du soleil.

Cf. Grimm, *Die Myth.*, p. 590. — K. Simrock, *Handbuch der d. Myth.*, p. 157. — Mannhardt, *Wald-und Feldkulte.*

même contrée aura fini le premier pour envoyer « le renard » dans le champ voisin.

Le moissonneur qui coupe la dernière poignée a « le renard ».

Cette dernière poignée est appelée la « lienne ». On la porte à la maison du maître; on la laisse au milieu de la table pendant le « borlot » : le repas qui clôture la moisson, et... on l'arrose ferme.

Elle doit rester toute l'année exposée sur la cheminée.

Quand on finit de battre, tout le monde court à la dernière gerbe : personne ne peut la soulever. Ils se mettent à quinze, à vingt. Et il faut que le « maître » leur donne à boire[1].

1. Consulter sur les coutumes de moissons les très curieux ouvrages de Mannhardt : *Wald-und Feldkulte* et *Mythologische Forschungen.*

Ce renard, ailleurs ours, bouc, chèvre, coq, lièvre, chien, veau, chat, cheval, cochon, sanglier, loup, ne serait autre que le génie de la végétation, le démon du blé, qui se réfugie dans la dernière broussée de blé ; d'où un double usage : la lienne, le Dieu qu'on honore et garde à la place d'honneur, dans la maison, jusqu'à la moisson prochaine ; en d'autres contrées, on laisse sur le champ la dernière broussée de blé, on ne la coupe pas — sans doute pour ne pas offenser le démon qui s'y cache.

Cf. K. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, p. 439. « Quand les blés ondulent au vent, on dit que c'est le sanglier qui passe au travers ; cela rappelle le sanglier de Fro, le dieu de la fertilité. »

Cf. *Revue des trad. pop.*, sept. et nov. 1887 : Coutumes de moisson, Bourgogne et Bresse.

XII

LA NOTRE-DAME DES AVENTS

Pour la Notre-Dame des Avents on fait les crêpes pour avoir du froment.

XIII

NOËL

Si la « cosse de Nô » est consumée avant le jour de l'an, les hommes doivent de la fouace aux femmes ; c'est le contraire, si elle dure au-delà.

On frappe sur la cosse de Nô et l'on en fait jaillir des « bertons » (étincelles) : autant de bertons, autant de petits poulets.

Autrefois, quand on n'avait pas encore d'allumettes, et que les voisins allaient chercher du feu les uns chez les autres, on refusait d'en donner de Noël au premier de l'an : c'eût été donner de ses petits poulets.

Pendant la messe de minuit, les trésors s'ouvrent. Sitôt la messe finie, ils se referment : malheur à qui s'y laisse surprendre.

Les bêtes parlent pendant la messe de minuit; on leur fait faire réveillon avant de se coucher [1].

1. Sur la « souche de Noël » consulter : Grimm, *Deutsche Mythologie*, t. I, p. 521 ; et sur l'origine des usages de cette fète : Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie*, pp. 507, 564.







F.

COUTUMES DIVERSES

Pour que les enfants parlent de bonne heure, il faut que le parrain leur achète un gobelet, et sans le marchander, et que la marraine leur donne une miche.

Le parrain et la marraine doivent s'embrasser sous les cloches pour que leur fillou (filleul) ne soit pas morveux.

Sur les confins du Limousin, on met du sel sur la tête des bœufs qu'on mène à la foire, afin que personne n'ait le droit de leur porter un mauvais sort.

Quand on fait le beurre, on met dedans une bague d'argent pour le faire prendre mieux.

Il ne faut pas mettre le pain sens dessus dessous : cela fâche les sorciers.

On dit aussi que lorsqu'un domestique met

ainsi le pain à l'envers, c'est qu'il veut quitter la maison.

En mettant un réchaud de feu sous la mée, on éteint les feux de cheminée.

Quand les vers coupent le blé, on va chercher dans une commune voisine des branches de vergne que l'on plante dans le champ : les vers disparaissent aussitôt.

Quand les ranes chantent, on prend un bâton avec lequel on frappe sur les lits en disant : A puces, aux ranes ! A puces, aux ranes ! Cela chasse les puces pour toute l'année.

Pour faire prospérer les oies, on fait griller les gaules avec lesquelles on les touche (conduit).





G.

PÈLERINS & PÈLERINAGES

ENFANTS MALADES

Quand un enfant est malade, en Poitou, on le « *voue* » à un saint. Mais il arrive souvent que, la nature de la maladie n'étant pas bien fixée, les parents ne savent pas trop à quel saint recourir. Pour se tirer d'embarras, on procède de la façon suivante :

On coupe plusieurs petits morceaux de la chemise de l'enfant, et, chacun de ces morceaux représentant l'un des saints en vogue dans le pays, on les met tous ensemble dans un plat plein d'eau. Si l'enfant est « *taché* » de l'un de ces saints, le morceau de chemise correspondant va aussitôt au fond de l'eau. Plus vite il s'enfonce, plus la maladie est grave. Si tous les morceaux restent à la surface, on cherche d'autres saints.

Ce saint, dont l'enfant est taché, étant enfin connu, on met de côté deux sous que l'on donne à la première bonne femme qui passe : celle-ci « *recommande l'enfant* ».

Puis, à une époque déterminée, les parents conduisent leur enfant « *faire son voyage* » : pour la Saint-Jean, à Persac; le dernier dimanche d'août, à Saint-Rémy; le dimanche d'avant la Saint-Michel, à Loubressac, etc...

On mène à Saint-Rémy les enfants en langueur et ceux qui ont les fièvres. Sur tous les chemins avant d'arriver à la localité, attendent une foule de vieilles femmes qui vendent de petits cierges de cire jaune, destinés à brûler dans l'église devant la statue de Saint Roch. Chaque pèlerin allume lui-même un cierge; puis, après une courte prière, fait embrasser à son enfant malade cette statue : mais celle-ci est d'une telle laideur que beaucoup s'y refusent avec force cris. En ce cas, les parents se contentent de passer sur la statue leur mouchoir de poche, avec lequel ils essuient le visage et les mains de leur enfant.

A la porte de l'église, il y a une croix dont on fait trois fois le tour en priant; de là, on continue le voyage à travers champs, de façon à faire à peu près le tour du bourg. Chemin faisant, on s'arrête à une fontaine, alimentée,

autant que j'ai pu m'en rendre compte, par une mare infecte. On trempe un mouchoir de poche dans cette fontaine et l'on débarbouille le malade; puis, on plonge dans cette eau sale une chemise que l'enfant doit porter neuf jours de suite sans la quitter. Le voyage se termine par l'achat d'un bout de faveur rose ou bleue dont on fait un collier à l'enfant.

De retour à l'église, le curé dit pour deux sous « *une évangile* » sur la tête du petit malade.

Si ce premier voyage ne suffit pas, on en fait un second l'année suivante, puis un autre, et ainsi jusqu'à complète guérison.

On va, à la Saint-Jean, à Persac, pour la peur. Les enfants qui se réveillent en peur, on les mène coucher sous les halles de Persac, la veille de la Saint-Jean; le matin, on va au petit bon Saint-Jean.

Quand les enfants ont eu peur, on prend leur bonnet, puis on le jette au feu et on les recommande à Persac.

On va à Saint-Yomé pour les humeurs froides; à Thersé pour les entorses; au Pas de Saint-Martin pour les rhumatismes.

En Chenêt, il y a une pierre. On a mis six bœufs pour la transporter en un autre endroit;

c'est à peine s'ils ont pu la changer de place. Alors on a vu que c'était un miracle ; et deux vaches ont suffi pour la remettre en place. On râpe de cette pierre ; on met la poussière dans l'eau et on la boit, pendant neuf matins, pour faire passer la fièvre.

Quand on y va faire son voyage, il faut être trois personnes, parce que, quand on est trois, le bon Dieu est au milieu.

On y laisse des épingles, des liards.

Il ne faut pas revenir par le même chemin qu'on y va.

A la Barbade, l'assemblée se tient le lundi de Pâques. Il y a une pierre, on a mis je ne sais combien de bœufs pour la remuer.

On y va pour le mal de tête.

Les cloches de Mazerolles ont un effet surprenant sur la surdité, et ceux qui viennent aux environs de l'assemblée de Loubressac, c'est-à-dire, dans la neuvaine qui se dit à cette intention, sont certains d'entendre bien plus clairement. J'ai entendu dire à une vieille sourde qu'elle n'entendait rien que le son des cloches appelant les fidèles à la prière. Même qu'elle les entendait plus fort le vendredi : signe que le bon dieu voulait qu'on se rappelât le chemin de croix.

Comm. de M. A. Lefort, instit. à Mazerolles.

On faisait le voyage des abeilles; et pour ce, on suspendait au cou de la Vierge de l'église un beau morceau de cire ou de miel en « braîches ».

Comm. de M. Lefort, Mazerolles.

A Neuville, il y avait une statue de sainte Néomée qui, disait-on, était la protectrice des brebis :

On faisait dire une messe à l'intention du troupeau et on déposait la plus belle toison de laine sur l'autel de la Sainte.

(*id.*)

Il y avait à *** une statue bien vénérée dans l'ancienne église. Elle se nommait Loubette.

On apportait sur l'autel une grosse galette ou un tourteau quelconque, et on disait des prières afin que la Sainte intercédât pour que Dieu guérisse l'enfant de la gourmandise.

(*id.*)

Pour avoir beau temps un jour fixé, on offre un morceau de pain ou un tourteau à sainte Bauduche.

Comm. de M. Pactat, inst. à Lussac-les-Châteaux.





H.

PRIÈRES POPULAIRES

I

PRIÈRE CONTRE LA FOUDRE

SAINTE Barbe et sainte Fleur
Et la passion de not' Seigneur,
Pensons-y !

Celui qui dira ça trois fois, du tonnerre se préservera.

II

PRIÈRE POUR ARRÊTER LES SERPENTS

Quand on voit un serpent, on dit ce verset de Psaumes : « Tu marcheras sur l'aspic et le

basilic; tu fouleras aux pieds le lion et le dragon! » On fait le signe de croix, et le serpent fuit.

(Ces deux prières m'ont été communiquées par M. A. Lefort.)

III

POUR GUÉRIR LES ANIMAUX

On appelle « le guérisseux ». Il faut qu'il traite l'animal malade avant le lever du soleil. Il examine la bête, se coiffe d'un bonnet de coton, fait le signe de croix et récite une prière. Quand il a fini de marmotter, il prend son bonnet et le lance sur l'animal qui doit guérir . . . ou crever.

(*id.*)





I.

LES OISEAUX

Savez-vous pourquoi le rossignol chante toute la nuit? — Parce que, d'autrefois, il dormait comme les autres oiseaux, et, une nuit, en étant couché sur une viouche, que ça pousse si raide, le bout de la viouche s'est entortillonné à l'entour de sa jambe, et puis, quand il s'est réveillé, il n'a pas pu se déprendre. Qu'il dit : Tu ne me prendras pas davantage, car je ne dormirai pas : Je chanterai toute la nuit. — Et ça fait que toujours, toujours depuis le rossignol chante, la nuit et le jour; tant que la treille pousse, il chante; mais quand elle pousse plus, il ne chante point.

Le rossignol dit : Zût, zût, zût, tap' la boulitte! — Ou bien : D'sus! d'sus! d'sus! Fous-li, fous-li, fous-li!

La ruiche et le roi Berthaut, un jour, ils se

disputaient tous deux auquel était le plus heureux. La ruiche disait qu'elle était heureuse pour se chauffer, que le bois lui manquait jamais, qu'ils mettaient des bûches dans le feu grosses comme sa cuisse. — « Oh! que dit le roi Berthaut, je me chauffe pas si bien, moi, mais je suis joliment plus heureux pour manger. Je suis une partie toujours dans ces greniers, je suis dans le froment jusqu'aux genoux! » Vous pensez qu'il y en avait de jolis tas!

Quand l'alouette, sur les brandes, monte dans les airs, elle dit : L' bon Dieu m' tire en sus! L' bon Dieu me tire en sus! I n' jurerais pas! — Et puis, quand elles sont montées bien haut, elles descendent tout d'un coup après; et puis, en descendant après, elles disent : Malouette, malouette, malouette!

L'agrole (le corbeau) va aux champs, quand les bergères y sont, que le loup vient pour manger les ouailles; et puis l'agrole avertit les bergères, elle dit : gare, gare!

L'ageace (la pie) dit : Pique, bûret, i en mangerai ma part!

Le loriot va aux champs garder les bœufs avec le bonhomme, et il dit au bonhomme : Va

à la messe, va à la messe! Je garderai les bœufs. — Et puis, le bonhomme est à la messe; puis il a laissé manger le froment aux bœufs. Quand le bonhomme a été rendu, il l'a fait monter aux cerises pour le reconsoler; et puis, il disait: Au bout des broches, au bout des broches, les bonnes y sont! — Le bonhomme a été au bout, et puis il a tombé et s'est cassé le cou.

Le coucou, la première fois qu'on l'entend chanter, quand on l'entend à jeun, il rend « houin », il fait dormir.

La première fois qu'on l'entend, si on est à jeun, la pupue (huppe), fait « cotir » les chevilles; le loriot fait coiffer de côté; le rossignol donne le tord-cou (torticolis); la caille fait couper les doigts; la tourtoule (tourterelle) fait tor(d)re la goule.

Le petit gros-jeaune dit, à la saison, quand on va dans les vignes: Bines, bines, bines-tu? Bines, bines, bines-tu?

Le picatiau (pic-vert) boit rien que quand il pleut, parce que quand le bon Dieu a fait les eaux, il faisait porter des pierres aux oiseaux; le picatiau n'a pas voulu en porter et le bon Dieu lui a dit qu'il boirait rien que quand il mouillerait.

Le pinson dit : Prie Dieu! mon cher ami prie Dieu! Prie Dieu!

Autant de fois la caille chante, autant de francs le blé vaudra.

La cendille fait : Petintin, petintin, petintin comme le maréchal.

Le geai, quand il se marie, le galant passe devant, et puis il dit : Tous ces bois sont à moi! Tous ces bois sont à moi! — La demoislle suit, qui dit : T'es riche! T'es riche! T'es riche! — Et puis, le beau-père suit derrière, lui, qui dit : I n' sais! I n' sais!

Le geai contrefait toutes espèces de bêtes.

La caille. Il y en a une qui dit : Paie qui doit! Paie qui doit! — L'autre, le mâle, bien plus raisonnable, lui, dit : Paie qui peut! Paie qui peut!

La pupue (huppe) dit : Pou pou pou pou! Mon nid est fait de marde de chen et de loup!

La grue, quand elle passe, la première fois, elle dit : Sème ton blé, paresseux! Quand i retourn'rai, i en mangerai mon saoul [1].

1. Cf. *Revue Celtique*, t. V. p. 189, L. F. Sauvé : Langage des oiseaux. — *Rev. d. trad. pop.*, mai 1888. — P. Sébillot : *Litt. orale de la Haute-Bretagne.*



J.

DICTONS SUR LE TEMPS

REMARQUES SUR LE TEMPS; PRONOSTICS; EXPLICATION DES PHÉNOMÈNES MÉTÉOROLOGIQUES.

Nô, les jours augmentent d'un pas [de geau (coq).
A la « Guillaneu », d'un pas de bœuf.

Les six derniers jours de l'année sont le pronostic du temps pendant les six premiers mois de l'année suivante.

Autant la rane avance avant le 25 de mars, autant elle retarde après.

Il faut qu'il tombe neuf couches de neige pour que l'année soit bonne.

Quand il tonne en avril,
Il faut rogner le dousil [1]

Quand il tonne en mai,
Il faut étéper [2] les greniers.

Quand les pies font leur nid à la cime des arbres, c'est signe d'année paisible ; quand elles le font au milieu, c'est signe d'orages.

Le 6 août, si le vent est grand, le blé sera cher. Beaucoup de vent le matin, moins le soir : blé très cher en commençant, meilleur marché ensuite et réciproquement.

Quand il gèle le Vendredi-Saint, les gelées ne font plus de mal.

L'année ne sera pas orageuse, si le vent a été bon pendant la messe des Rameaux.

Quand il tombe de la neige, on dit que c'est la Sainte Vierge qui plume ses oies et qui en secoue le duvet [3].

1. « Dousil ou douzil, s. m., petit morceau de bois taillé en pointe ou en cône dont on se sert pour tirer du vin à une barrique ou à un tonneau. »

(Glossaire du patois poitevin. L'abbé Lalanne.)

2. « Eteppe (l. stipes), s. f., support, perche, tuteur. »

(Glos. d. pat. poit. Ab. Lalanne.)

3. Dans la myth. germ., Frau Holla (Holda, Hulda, Holle, etc.) ,était une déesse qui produisait la neige, comme Donar la pluie. Aujourd'hui, en Allemagne, quand il neige, on

Quand il pleut et qu'il fait soleil, c'est que le diable marie sa fille, ou qu'il bat sa femme.

L'hiver, quand il fait grand vent et qu'on l'entend souffler avec force, on dit que : Dalu est dehors ! [1]

Quand il tonne, c'est le Bon Dieu qui brasse des noix.

Arc-en-ciel du matin
P'tit bonhomme, fil' ton ch'min,
Ne crains rien !

La rousée dou matin
N' doit empêcher le pèl'rin.

dit que Frau Holle fait son lit ; en Écosse ce sont « the men o' the East » qui plument leurs oies. (Grimm. D. Myth.)

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que déjà les Scythes comparaient la neige à de la plume : « Les lieux les plus lointains, au nord des régions habitées, ne sont, disent les Scythes, ni visibles, ni abordables, à cause des plumes répandues dans l'air et sur le sol : leur abondance est telle qu'elles interceptent le sol. »

Hérodote. IV. 7. trad. P. Giguet.

Cf. Notre-Dame-des-Neiges. Consulter K. Simrock, p. 386.

1. C'est ainsi que d'après Wolf (Nordeutsche Sagen, 584), on dit, quand le vent siffle et hurle bien fort : Écoute, Alavina (l'elbe) pleure !







K.

MIETTES DE FOLK-LORE

La Sainte Vierge a donné un coup de verdelle (vergette) sur les reins du chat enragé. C'est pourquoi le chat enragé se traîne sur ses pattes et ne peut pas faire de mal.

Quand un enfant ne veut pas se laisser peigner, on lui dit que les poux entortilleront ses cheveux pour en faire des cordes et l'entraîner dans la rivière [1].

1. Dans l'antiquité germanique, il existait un génie, « pilviz « qui aimait fort à emmler les cheveux : génie redouté des enfants. Avec le temps, ce génie devint un sorcier ou un magicien, et son nom prit la signification d'une insulte. Ce génie a disparu chez nous ; mais son souvenir est resté ; le pou a pris sa place.

Cf. Grimm. D. Myth., t. I., p. 392.

LE MOIS DE JANVIER

Janvier n'était pas très froid, et il n'était que de vingt-neuf jours; et puis, le dernier jour, toutes espèces de petits oiseaux se moquaient de lui :

O Janviou, janviou,
M'as pas fait rester le crotte au quiou !

Janvier, bien vite, emprunte deux jours de février, ce qui lui faisait trente-et-un jours; et puis, il fait un froid! des gelées! des verg las! que tous les petits oiseaux lappaient (se collaient) tous sur les branches.

Ils s'en repentaient, oui, d'avoir voulu se moquer de lui ! [1]

LES TROIS MOULINS

Le moulin de Réveilleaux disait : Que f'rons-nous? Que f'rons-nous? —

1. Cf. *Rev. des trad. pop.*, fév. 1887 : Pourquoi Février est court, légende du Maine. — Id., fév. 1889 : Légende de la Basse-Normandie.

Celui des Frènes disait : Que Dieu nous aide! Que Dieu nous aide! —

Celui de la Marche disait : Nous aide s'il veut ! Nous aide s'il veut !

C'était un homme qu'allait voler des raisins dans une vigne. Tous les soirs il y allait; et puis, un soir, sa brouette disait : N' s'rons pris ! N' s'rons pris ! — Et puis, ç'a a été vrai.

Et puis, en retournant, après, il s'en allait bien vite, et la brouette disait : I t'ou disais ben ! I t'ou disais ben ! I t'ou disais ben !

Le grelet (grillon) qu'on entend, le soir, chanter dans le foyer, porte bonheur : il ne faut pas y toucher.

Le cri de la chouette, ayant son nid dans un vieux tronc d'arbre touchant à un cimetière ou près d'une maison, où il y a des personnes malades, indique que la mort est proche.

Si, par exemple, une personne sort après le coucher du jour et entend le cri de cet oiseau, malheur pour elle ou quelqu'un de sa famille!

Communication de M. A. Lefort.

La personne qui aperçoit une ou des étoiles filantes doit se tenir avertie que c'est l'âme ou

les âmes de personnes décédées dans sa famille qui réclament des indulgenees ou des messes.

D'autres croient que ce sont des âmes qui sortent du purgatoire pour gagner le ciel.

Communication de M. A. Lefort.

Si une taupe traverse le chemin où vous passez, vous êtes sûr d'avoir du malheur dans la journée.

id.

Voit-on, le matin, des fils d'araignée : ce sont les fils que la Vierge a tissés pendant la nuit. C'est signe de beau temps.

id.

Le pinson vient-il près de vous jeter son cri plaintif : Bine, bine, bine! défiez-vous ! Quelque accident ne tardera pas à vous arriver.

Comm. de M. A. Pactat, instituteur à Lussac-les-Châteaux.

Quand une poule imite le cri du coq, elle « chante le geau » : et ça porte malheur [1].

1. Cette superstition existait du temps de Térence :

Quot res post illa monstra evenerunt mihi !
Introïit œdes ater alienus canis ;

Aussi s'empresse-t-on de la tuer. Sinon, elle ponderait un œuf sans jaune, dans lequel il y a un petit serpent; et, si ce serpent venait à éclore, la première personne qu'il verrait, mourrait.

> Anguis in impluvium decidit de tegulis ;
> *Gallina cecinit...*
>
> Phormion, v. 705.

On la retrouve encore aujourd'hui à Lesbos.





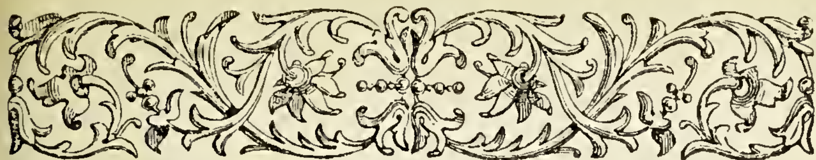


TABLE
ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE
DES CONTENTS ET LÉGENDES



A

B

C

D

E

F

G

J

L

M

N

P

R

T

V



TABLE DES MATIÈRES

C. — *Facéties et bons tours.*

D. — *Le diable.*

E. — *Loups-garous et sorciers; la chasse galopine.*

I. — Les loups-garous.

F. — *Divers.*

G. — *Randonnées.*

LÉGENDES.

A. — *Légendes locales.*

I. — Les villes disparues.

B. — *Notre-Seigneur et les saints.*

DEUXIÈME PARTIE

Chansons.

A. — *Rondes et bourrées.*

B. — *Pastourelles.*

C. — *Chansons d'amour et de mariage.*

D. — *Chansons militaires.*

E. — *Ballades.*

F. — *Chansons diverses.*

TROISIÈME PARTIE

Berceuses. Formulettes. Devinettes. Traditions et coutumes. Miettes de folk-lore.

A. — *Berceuses, Rondes et Rimes diverses.*

I. — Berceuses.

II. — Rondes et jeux.

D. — *Coutumes de mariage.*

E. — *Usages et coutumes se rapportant à des dates déterminées.*

F. — *Coutumes diverses.*

G. — *Pèlerins et pèlerinages.*

H. — *Prières populaires*

I. — *Les oiseaux.*

J. — *Dictons sur le temps.*

K. — *Miettes de folk-lore.*



LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS

COLLECTION

DE

CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

XIX

CONTES POPULAIRES

MALGACHES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Çomal. Alger, 1884.

Notes de grammaire Çomalie. Alger, 1886.

Notes sur la situation politique, commerciale et religieuse du Pachalik de Harar et de ses dépendances. Nancy, 1886.

Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 1re partie, *Les Antaimorona.* Paris, 1891.

EN PRÉPARATION :

Les Musulmans à Madagascar et aux îles Comores. 2e partie, *Les Tribus musulmanes de la côte sud-est.*

Exploration portugaise de Madagascar en 1613. Trad. du portugais avec notes et commentaires.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Marchessou fils.

